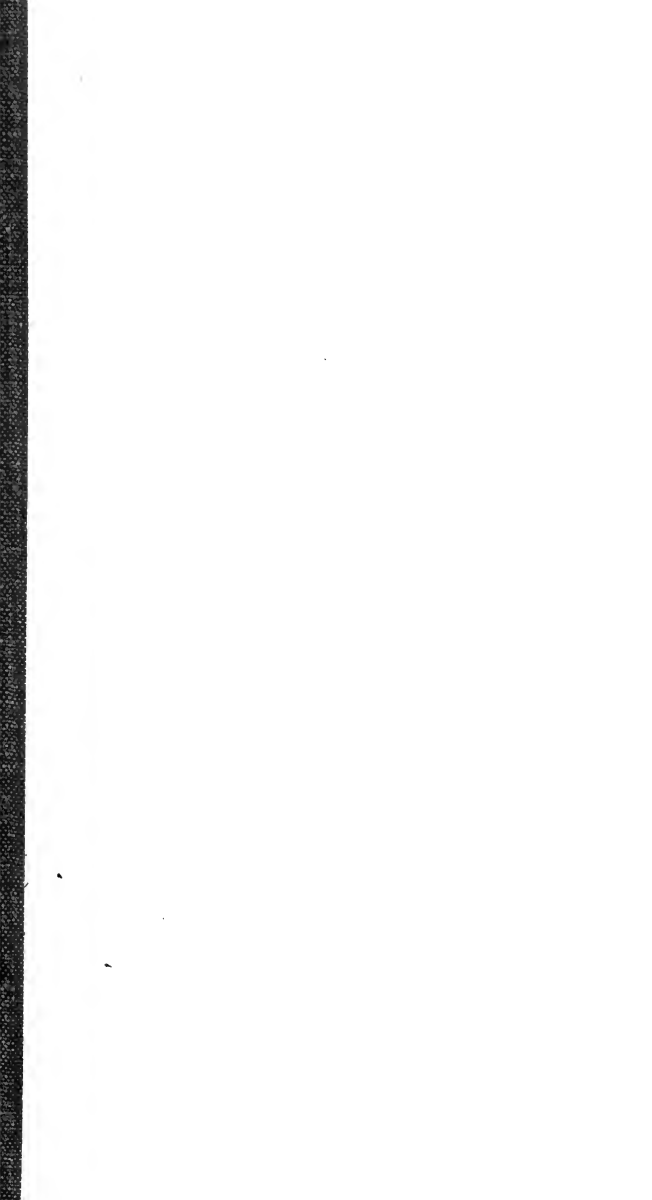




3 1761 06839898 1

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





122
ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME SEPTIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Augustins:
Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinot, quartier
S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue
des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie
Françoise, rue Christine.





Grav. del. me

A. Dufour. Sculp.

La Flûte lui tint lieu de Lyre chez Admète.

Œ U V R E S

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoisé, des Sciences,
des Belles-Lettres, de Londres, de
Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SEPTIÈME.



A P A R I S,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

PQ

1797

F7

1766

L.7



PRÉFACE

GÉNÉRALE

DE LA TRAGÉDIE

ET DES SIX COMÉDIES

DE CE RECUEIL.

J'ÉTOIS déjà engagé dans une carrière très - pénible , qui m'a occupé pendant quarante-trois ans , & me tenoit fort éloigné du Parnasse , lorsqu'un jour par je ne fais quel hasard il me vint dans l'esprit un sujet de Tragédie que je ne cherchois nullement. Je me flatte que je n'y aurois fait aucune attention , s'il ne se fût présenté

A iij

dans un moment parfaitement vuide, & si d'ailleurs sa nouveauté ne lui avoit pas fait un mérite particulier qui a bien son prix. Je suis toujours étonné que cette idée qui me vint, soit assez singulière pour avoir échappé à tant de bons esprits qui depuis si long - temps ont fureté dans tous les coins & recoins du Dramatique. Le Lecteur en jugera quand il aura vu *Idalie*.

Pour mieux voir ce que c'étoit que ce sujet d'*Idalie*, quoiqu'au fond cela ne me fût d'aucune importance, je me permis de jeter sur le papier à mes heures perdues une esquisse de la Pièce. On entend bien que ce ne pouvoit être qu'en Prose. Je pris une Egypte, un Ptolomée, &c. pour le lieu de la

P R É F A C E. vij

Scène , pour le Roi , &c. parce qu'ils furent les premiers noms qui voulurent bien s'offrir ; & je ne perdis point mon temps à aller rechercher si l'Histoire ne me contrediroit pas en quelque chose. Tout étoit en l'air.

Je goûtois alors une douceur qu'apparemment les Auteurs qui se destinent au Public n'ont jamais sentie. Je n'avois point toujours devant les yeux ce formidable , cet impitoyable , ce barbare Public. Je ne me demandois point sans cesse avec une cruelle inquiétude : *Entendra-t-on bien ceci ? goûtera-t-on cela ? ne serai-je point trop long , trop court , &c. ?* Je n'écrivois que pour moi seul ; & en ce cas-là un Auteur est à son aise & aisément

content. L'Ouvrage ne se fit qu'à diverses reprises, mais assez promptement, à les mettre bout à bout. Je ne crois pas l'avoir montré alors à plus de trois ou quatre personnes à qui je me fiois : après quoi il fut condamné à demeurer absolument renfermé. Je craindrois de n'être pas cru, si je disois jusqu'où cela alla.

En 1719, car je commence enfin à avoir une date précise, M. l'Abbé Genest, de l'Académie Françoisse, mourut. On trouva dans ses papiers une Comédie fort singulière, dont le sujet étoit tiré de Phlegon, Auteur ancien, ainsi que nous le rapporterons ci-après entier dans la Préface de la Comédie de Macate. Phlegon racon-

toit l'histoire d'une jeune morte qui revenoit toutes les nuits trouver un jeune homme dans sa chambre. M. l'Abbé Genest avoit pris le fait comme vrai à la lettre ; & pour le rendre plus vraisemblable , il l'avoit transporté dans le pays des Génies élémentaires : moyennant quoi , la morte , autant qu'il m'en souvient , étoit devenue une Sylphide. Tout étoit dans ce goût-là , comme de raison ; tout en prenoit la teinture.

Madame la Duchesse du Maine , qui avoit honoré M. l'Abbé Genest d'une bonté particulière , voulut savoir si cette Pièce donnée au Public soutiendrait la réputation qu'avoient acquise à l'Auteur *Zélonide* , *Pénélope* , *Joseph* , &c.

Qui pouvoit mieux en décider que S. A. S. ? je dis elle seule. Cependant elle eut l'excessive, &, pour tout dire, l'inutile modestie de m'en demander mon sentiment. J'avoue qu'après y avoir bien pensé, je ne me prêtai point à tout ce merveilleux des Génies, soit que ce fût leur faute ou la mienne.

Mais le lendemain que j'eus rendu le Manuscrit de M. l'Abbé Genest, il me vint une idée que je ne cherchois point, un moyen de traiter son sujet en le dénaturant entièrement, c'est-à-dire en le remettant dans le train ordinaire des choses, où il faut bien que ces sortes d'histoires-là rentrent, si on veut en conserver quelque petit reste. Il se présenta donc subite-

ment à moi un plan de Comédie presque tout arrangé , presque coupé naturellement en ses cinq Actes , ne demandant que très-peu de temps pour l'exécution en prose, mais la demandant absolument & sans remise. J'obéis , tant le tout s'offrit vivement à moi ; & en effet j'en fus quitte au bout de huit jours, que par bonheur j'eus alors entièrement libres. Je ne manquai pas d'être assez content de moi pour confier cette légère production à quelques personnes choisies. J'osai même la montrer à la Princesse qui en avoit été la première occasion, bien entendu que je lui fis valoir toutes les circonstances qui m'étoient favorables. Il est arrivé quelquefois qu'on m'a dit

avec assez d'apparence de sincérité, que cette petite Pièce pourroit soutenir la représentation ; mais je puis assurer sans vanité que je ne l'ai pas cru. D'ailleurs, ni mon occupation principale, ni mon âge déjà fort avancé, ne me permettoient pas de penser au Théâtre.

Quelque temps après cependant, trop flatté peut-être du succès, quoique très-peu éclatant, de la petite Comédie, je ne pus m'empêcher d'en faire une autre sur un sujet qui se présenta encore à moi inopinément, & qui prit sur moi autant d'empire que le premier pour se faire exécuter. Je n'y employai guères plus de temps.

Pour les quatre Pièces suivan-

tes, j'avoue que je les ai faites, parce que j'ai eu intention de les faire ; j'y avois pris goût : j'ai cherché des sujets, ou en ai inventé, mais dans des heures perdues, & tout-à-fait à mon loisir ; j'ai fait même les dispositions à différentes reprises, sans me prescrire d'avoir bientôt fini, & n'ai pris la plume que quand tout a été bien ordonné dans ma tête : mais il est vrai que j'ai du moins écrit avec une assez grande rapidité ; car ce n'étoit guères que ce temps-là que je comptois avoir donné à ces Ouvrages, auxquels je l'épargnois beaucoup.

Ils n'ont tous que leur première façon, mais absolument la première. A peine y a-t-il eu quelques

mots , quelques phrases changées par-ci par-là. Peut-être avec plus de temps & de nouveaux efforts n'aurois-je pas mieux fait ; mais je me ferois rendu témoignage d'avoir fait de mon mieux , & je ne me suis jamais livré au Public qu'avec une confiance bien nette sur ce point. Aussi ne destinois-je ces Comédies qu'à être posthumes tout au plus : mais je ne croyois pas avoir à les garder sous la clef aussi long-temps que j'ai déjà fait. Je me suis ennuyé d'être si parfaitement raisonnable , & la foiblesse naturelle d'Auteur a prévalu. Voudroit-on que la sévère Philosophie dominât toujours ?

Elle souffrira peut-être plus aisément qu'à l'occasion des Comé-

des de ce petit Recueil je fasse quelques réflexions à sa manière, & à-peu-près dans son style, sur ce genre d'Ouvrage. Il s'agit de savoir quel est précisément le caractère de la Comédie; & pour m'expliquer encore mieux, & ne point dissimuler l'intérêt que j'ai à cette question, il s'agit de savoir si la Comédie peut faire pleurer, sans sortir de sa nature & sans blesser la raison : car on a quelquefois senti à la lecture de ces petites Pièces qu'elles produisoient un peu cet effet, ou du moins en avoient envie. Or, disoit-on, une Comédie qui fait pleurer est aussi ridicule qu'une Tragédie qui fait rire : c'est ce que je vais examiner, & avec impartialité, si je puis.

Une Pièce de Théâtre est une représentation de quelque événement, de quelque action de la vie humaine ; & cette représentation doit être telle qu'elle plaise.

A l'égard du sujet que nous traitons, la vie humaine ne peut se partager qu'en deux branches, celle des Grands, & principalement des Rois, & celle des Particuliers.

Il n'y a que deux manières de plaire ; il faut ou attacher jusqu'à un certain point, ou émouvoir assez sensiblement. On attache par le grand, par le noble, par le rare, par l'imprévu : on émeut par le terrible ou l'affreux, par le pitoyable, par le tendre, par le plaissant ou ridicule.

Si l'on veut imaginer deux
espèces

espèces de représentations ou spectacles, dont l'une soit plus noble que l'autre, il n'y aura pas lieu d'hésiter entre les actions des Rois & celles des Particuliers : les unes s'appelleront Tragédies, & les autres Comédies.

Le noble, qui sera donc essentiel à la Tragédie, emportera nécessairement qu'elle soit toute sérieuse, & en exclura absolument le plaisant & le ridicule, & même n'y souffrira pas le familier quoique sérieux. Au contraire, le terrible, tel que le repas qu'Atrée donne à son frère, y sera fort à sa place, ou plutôt y tiendra une place qu'il ne peut avoir ailleurs.

A ces deux égards, la Comédie lui est parfaitement opposée; elle

xviiij *P R É F A C E.*

exclut le terrible , & demande le plaifant.

Mais il y a d'autres chofes qu'elles peuvent également admettre toutes deux ; le rare , le pitoyable , le tendre. Un cas fingulier du hafard peut auffi-bien arriver à un Payfan qu'à un Prince. Deux Amans d'une condition ordinaire n'en ont pas un amour moins vif , & n'en font pas moins à plaindre quand on les arrache l'un à l'autre. Seulement la Tragédie & la Comédie modifieront un peu différemment ces fuituations qui leur font communes à toutes deux ; & ces modifications font du nombre de ces fortes de chofes qui fe font prefque fans qu'on y penfe. Selon cet arrangement , les

deux extrêmes du Dramatique sont le terrible & le plaissant; & l'on voit bien tout ce qui occupera les places du milieu. Encore , pour comprendre absolument tout , faudra-t-il étendre le plaissant jusqu'au bouffon , jusqu'à celui de la Comédie Italienne , qui est assez souvent excellent. Qu'y a - t - il au monde de plus risible qu'Arlequin faux Magicien , qui , pour faire peur à un homme qui viendra le consulter , a appris des mots de grimoire épouvantables , & qui les prononçant ensuite en présence de cet homme-là , vient par degrés à trembler , & finit par s'enfuir ? Ces sortes de traits sont de l'espèce de ce qu'on appelle en Italien *Caricature*. Ils sont extrêmement outrés ;

pouffés beaucoup au-delà du vrai ; mais conduits avec un certain art , ils font leur effet. On pourroit dire qu'Œdipe , tel qu'il a été traité par les Anciens , est une *Caricature* du terrible , comme Arlequin Magicien en est une du plaisant. La *Caricature* sérieuse a été trop forte pour nous , & nous l'avons adoucie.

Dans cette espèce d'échelle dramatique que nous formons ici , se trouvera immédiatement au-dessous du terrible , le grand , l'important , qui attachera sans causer beaucoup d'émotion : c'est-là le caractère de la fameuse Scène de Pompée & de Sertorius , de la première Scène de la mort de Pompée , de la délibération d'Auguste sur l'abdication de l'Empire , &c.

Et en général personne n'a si bien fait voir que Corneille ce que peut le grand par lui-même, & sans le secours ni de la terreur, ni de la pitié.

Ensuite vient dans notre échelle ce que nous avons dit être commun à la Tragédie & à la Comédie; & comme c'est-là l'objet principal de ce petit Discours, il sera bon de considérer un peu de plus près toute cette matière.

Retranchons du Cid, non-seulement l'Infante, qui en est déjà retranchée avec beaucoup de justice, mais encore le Roi son père, & tout ce qui donne à cette Pièce un air de Cour : conservons le fait essentiel, & mettons-le entre de simples Gentilshommes; en vérité

Chimène, obligée d'aller solliciter devant un Gouverneur de Province la mort de Rodrigué qu'elle adore , & qui n'a fait que son devoir , ne vous tirera-t-elle plus de larmes , ou vous en tirera-t-elle moins ? Je ne crois pas que personne puisse l'imaginer ; il est trop visible qu'il y a là un fond de sentimens naturels qui ne tiennent nullement aux conditions , & que les Rois ou Reines interposés n'en augmentent point la force ni la vivacité.

Il n'en va pas de même d'Héraclius. Un usurpateur de l'Empire se trouve dans le cruel embarras de ne savoir si celui qu'il a toujours cru son fils , n'est point l'héritier légitime du Trône usurpé , & celui dont il a tout à craindre , & qu'il

feroit égorger s'il le connoissoit sûrement. Ce fond-là ne peut se transporter chez des particuliers.

Héraclius est donc essentiellement une Tragédie , & le Cid n'en est pas essentiellement une. Je ne dis pas qu'il ne soit mieux d'être comme il est ; mais c'est l'effet d'une parure étrangère. Une belle personne en fera plus belle d'être parée ; mais elle le fera encore beaucoup en simple déshabillé. C'est tout ce que je prétends quant à présent. Je suppose , quoique sans aucun fondement , qu'il eût été impossible de mettre le Cid dans une Cour : en ce cas-là n'auroit-on osé traiter un si beau sujet ? Auroit-on eu le courage d'y renoncer , parce que ç'auroit été

une Comédie qui auroit fait verser des larmes ? car c'en auroit toujours été une. Point de Rois ni de Princes , point d'intérêts d'Etat , point de Guerres ni de Traités de Paix entre des Nations.

Il est vrai que Rodrigue eût été en péril de mort , & il est fort établi que ce péril constitue la Tragédie. Je conviendrais de cette maxime , si l'on veut ; mais quel'on donne donc un nom à ce Cid tel que je l'imagine. Sera-t-il Tragi-Comédie , Comédie héroïque ? Il ne m'importe , pourvu que ce soit une représentation très-digne des yeux du Public. Je ne veux que faire passer ici en revue les différentes espèces de Spectacles dramatiques , caractérisées comme il leur convient.

On connoît assez communément aujourd'hui la suite des couleurs du Prisme , rouge , jaune , vert , bleu , violet : notre échelle dramatique lui ressemble , terrible , grand , pitoyable , tendre , plaisant , ridicule : cela est dégradé par nuances , depuis la plus sérieuse des impressions que peut faire le Théâtre jusqu'à la plus réjouissante. Par cette comparaison de la suite des couleurs , on voit presque à l'œil ce que nous n'avons exposé jusqu'ici que par raisonnement.

Il y aura donc des Pièces de Théâtre qui ne seront ni parfaitement Tragédies , ni parfaitement Comédies , mais qui tiendront de l'un ou de l'autre genre , & plus ou moins de l'un que de l'autre ;

comme un vert, qui est certainement un composé du jaune & du bleu, est différent d'un autre vert, parce qu'il entre plus ou moins de jaune ou de bleu dans sa composition. On donnera à ces Pièces-là un nouveau nom, si l'on veut : mais si la Langue n'a que ces deux noms de Tragédie & de Comédie, certainement la Tragédie aura dans son partage le terrible & le grand, la Comédie le plaisant & le ridicule ; & il restera entre les deux un espace qui doit être rempli, s'il le peut être. Or il le fera, si d'un côté la Tragédie, & de l'autre la Comédie, peuvent employer le pitoyable & le tendre. Il se formera deux espèces mixtes, auxquelles on donnera, si l'on veut, des noms particuliers.

Il y en a déjà une toute formée : le terrible est rare dans nos Tragédies ; nous avons peu d'Œdipe , d'Atrée, de Rhadamiste : c'est un genre presque réservé à M. de Crébillon. Corneille n'a guères eu en vue que le grand, où il a excellé. Racine n'y a eu guères non plus que le pitoyable & le tendre, qui lui ont parfaitement réussi ; & on se l'est beaucoup plus souvent proposé pour modèle que Corneille. Ainsi, à considérer le nombre des Pièces que nous avons en différens genres, notre Théâtre tragique n'est pas absolument dans le pur tragique, mais plutôt dans un tragique mixte, ou du moins penche beaucoup de ce côté-là.

Il ne faut pas même l'en blâmer

trop. On s'imagine naturellement que les Pièces Grecques & les nôtres ont été jugées au même Tribunal, à celui d'un Public assez égal dans les deux Nations; mais cela n'est pas tout-à-fait vrai. Dans le Tribunal d'Athènes, les femmes n'avoient pas de voix, ou n'en avoient que très-peu. Dans le Tribunal de Paris, c'est précisément le contraire. Ici il est donc question de plaire aux femmes, qui assurément aimeront mieux le pitoyable & le tendre, que le terrible & même le grand; & je ne crois pas au fond qu'elles aient grand tort.

Il ne nous reste plus qu'à examiner si le pitoyable & le tendre pourront s'unir avec le plaisant &

le ridicule , aussi-bien qu'avec le terrible & le grand. Il est sûr qu'au premier coup-d'œil l'un de ces deux mélanges paroît beaucoup plus naturel & plus facile que l'autre. Quand j'aurai versé des larmes pour Thyeste , Amant malheureux , si l'on veut , je n'en ferai que plus disposé à frémir d'horreur à la vue des têtes de ses deux enfans , dont Atrée lui a fait manger la chair. Les deux impressions que je recevrai seront toutes deux du même ton , l'une seulement plus foible que l'autre. Mais comment ce même sujet qui me fera rire , me fera-t-il aussi pleurer ? Le passage brusque d'une impression à une autre toute opposée , ne fera-t-il pas fort désagréable ? Com-

ment m'intéresserai-je tendrement un moment après m'être divertie d'un ridicule bien attrapé? J'avoue que tout cela demande un peu d'éclaircissement.

Il me souvient d'avoir vu une Scène Italienne entre Lelio & Arlequin, où j'étois attendri à tout ce que disoit Lelio, & je riois à toutes les reprises d'Arlequin, sans que cette singulière alternative manquât jamais. J'en fus encore plus étonné que divertie, & je remarquai bien ce phénomène théâtral, qui me parut unique. Cela s'appelle faire un mélange *per intima*, par les plus petites parties, comme disent les Chymistes. Je ne proposerois pas que l'on en fît autant dans les Comédies dont il s'agit;

le cas n'arriveroit que trop rarement, & seroit même toujours un peu dangereux : mais il sera toujours possible de tenir le plaissant & le tendre en gros pelotons assez séparés, & même, si l'on veut, on y pourra souvent ménager des nuances intermédiaires.

Je crois bien que le plaissant ne pourra pas aller jusqu'au bouffon. Celui-ci fera l'extrême de la Comédie, le plus bas degré de l'échelle, opposé au terrible qui est à l'autre bout, & notre Comédie mixte ne peut être qu'une espèce moyenne : mais le plaissant, dont on retranchera le bouffon, aura bien encore assez d'étendue, puisqu'il lui restera tout le ridicule des mœurs & des caractères, & même

d'une infinité de situations & d'événemens.

D'un autre côté, le pitoyable & le tendre auront tout leur jeu fans aucune contrainte ; car il est bien sûr qu'une mère , par exemple , qui voudra faire la jeune , n'empêchera pas que sa fille ne soit aussi passionnée pour son Amant qu'une Princesse. Si Ariane n'étoit qu'une simple Demoiselle enlevée , & ensuite abandonnée , le sujet ne perdrait rien de sa beauté essentielle.

D'ailleurs , le pitoyable & le tendre sont ce qui cause les plus fortes impressions du Théâtre , & en même temps celles qu'on aime le mieux ressentir. Ainsi notre Comédie placée au milieu du drama-

tique, y prendra justement tout ce qu'il a de plus touchant & de plus agréable dans le sérieux, & tout ce qu'il a de plus piquant & de plus fin dans le plaissant.

Cette Comédie n'auroit pas tous les avantages de tous les genres du dramatique, j'en conviens; mais elle en aura peut-être autant qu'un autre, c'est ce qu'il faut essayer: quand elle en auroit moins, ce sera toujours un genre nouveau. Ce n'est pas qu'on ne puisse lui contester cette nouveauté: nous avons vu dans un grand nombre de Comédies des Scènes qui sont précisément du ton que notre genre demande, le *Misanthrope* en est presque tout entier; mais dans d'autres Pièces de

Molière il se trouve aussi du bouffon , que nous n'admettrions pas , du moins en suivant la rigueur de notre système exactement renfermé dans les bornes que nous avons marquées. Les agréables Pièces de MM. Destouches , de la Chaussée & Gresset , si justement applaudies du Public , ne permettent pas non plus que ce système soit traité d'invention nouvelle.

Il auroit d'autant plus d'utilité , qu'il rendroit la représentation plus conforme à la vie ordinaire. Je me crois dispensé de m'appliquer ce que font des Empereurs ; ils sont trop hauts pour moi : je ne daigne pas m'appliquer ce que font des Saltimbanques ; ils sont trop bas , & les uns & les autres ne sont que

dans des cas extraordinaires, où je ne me trouve jamais : la conséquence se tire d'elle-même.

Ce que j'appelle ici *la vie ordinaire*, comprend aussi celle des Empereurs & des Rois dans tous les temps où ils ne sont qu'hommes. Ne pourroit-on pas nous montrer Auguste mourant assiégé de toutes parts d'intrigues & de cabales ; bassément dorloté par l'artificieuse Livie, comme le Malade imaginaire par sa femme ; importuné par des Aruspices, qui viennent de la part des bêtes sacrifiées lui promettre encore de longs jours ; excédé par un Ambassadeur Parthe, qui au milieu de l'opération pénible d'une Médecine, vient lui rapporter les En-

seignes de Crassus , dont il ne se soucie plus du tout , &c. ? Cette Comédie s'appelleroit *la mort d'Auguste* , & malgré ce superbe titre , seroit toujours Comédie , & même , si l'on vouloit , très-comique.

Il me vient dans l'esprit , que pour la contre-partie on pourroit faire aussi une Tragédie intitulée : *Le Docteur Abailard*. Assurément son aventure a été bien assez tragique ; mais par malheur il se mêle toujours à cette idée je ne fais quoi d'un peu risible , qui s'oppose à la compassion. Ce que je proposerois ici , du moins en ce qu'il a d'essentiel , se trouve plus heureusement exécuté dans des Pièces Angloises que je con-

nois , graces à l'agréable traduction qui en a été faite, & sur-tout, ce me semble , dans la *Belle Pénitente* , vraie Tragédie à mon gré , où il ne s'agit que du mariage d'un Noble Génois. L'habile Traducteur de cet Ouvrage l'a accompagné de réflexions qui rendroient les miennes inutiles. Toujours il me paroît certain que nous sommes en droit d'examiner si , en fait de Théâtre, nous n'aurions pas quelquefois des habitudes , au lieu de règles ; car les règles ne peuvent l'être qu'après avoir subi les rigueurs du tribunal de la raison. Peut-être sommes-nous trop gênés , peut-être sommes-nous trop libres ; nous pouvons gagner , nous pouvons perdre , ou , pour mieux

dire , nous gagnerons toujours , quand même la gêne augmenteroit. Par bonheur nous sommes dans un siècle où les vues commencent sensiblement à s'étendre de tous côtés : tout ce qui peut être pensé ne l'a pas été encore ; l'immense avenir nous garde des événemens que nous ne croirions pas aujourd'hui , si quelqu'un pouvoit les prédire. Mais je sens tout le tort que j'ai de m'égarer si loin , après être parti d'un sujet assez léger & assez mince ; & j'y reviens , pour n'en plus sortir & le finir entièrement.

Des six Comédies , il y en a quatre , *Macate* , le *Tyran* , *Abdolonime* & le *Testament* , qui sont historiques , ou à-peu-près. Je dis

à-peu-près , car assurément *Macate* n'est qu'un conte , & le *Tyran* n'est fondé que sur un mot de *Plutarque* , qui rapporte le tour d'adresse qu'imagina un fripon pour tirer de l'argent de quelque *Tyran Grec* ; & je ne crois pas que cela ait eu d'exécution. Je ne me souviens pas en quel endroit *Plutarque* en parle , & n'ai pas cru que ce fût la peine de le chercher dans de gros volumes. *Henriette* & *Lylianasse* sont de pure invention.

Henriette est la seule de ces *Comédies* dont le sujet soit *François*. La première , & qui a en quelque sorte donné naissance à toutes les autres , m'avoit mis en *Pays Grec* : je m'y tins assez long - temps ; je fis un écart , & y revins à la fin. Un

temps a été que la Scène de la plupart de nos Comédies étoit en Espagne ; c'est qu'alors nous empruntions beaucoup des Auteurs Espagnols. Peut-être par cette même raison viendrons-nous à transporter souvent aussi cette Scène en Angleterre : mais il n'y a guères d'apparence que des Comédies Angloises nous en prenions tout le comique.

Il est assez à la mode aujourd'hui, en fait de Théâtre, d'appeller *beautés de détail* des espèces de lieux communs, des morceaux qui sont ordinairement d'une certaine étendue, qui roulent sur quelque matière plus générale que le reste, sans cesser cependant d'y appartenir ; qui sont plus arrondis, plus
travaillés,

travaillés, plus faillans, plus poétiques même : cela s'oppose, du moins tacitement, à la beauté du tout ensemble, dont tout le monde fait quel est le caractère, & quelles sont les parties qui la composent. Les beautés de détail ne naissent point nécessairement du fond de la Pièce : l'intérêt présent & actuel du moment ne les y amenoit point ; seulement elles ont été invitées, le plus adroitement qu'on a pu, à s'y rendre, puisqu'elles sont en quelque sorte isolées : elles ne demandent pas, comme la beauté du tout ensemble, une longue attention, un examen délicat de différens rapports, un certain coup-d'œil universel qui n'est pas donné à tout le monde. Le Parterre, dont il est au-

jourd'hui si important de faire agir les mains, les mettra en jeu pour une impression subite qu'il aura reçue, & non pas en vertu d'un raisonnement médité qu'il n'auroit pas le loisir de faire. C'est donc un artifice assez innocent, que d'employer les beautés de détail, même malgré la scrupuleuse exactitude: du moins est-ce un artifice qu'on ne feroit pas honteux d'avouer comme quelques autres. Voici un bien long article, pour aboutir seulement à dire que ces Comédies n'ont point de beautés de détail, parce que je ne les ai pas faites pour la représentation; il n'est pourtant pas bien sûr que j'y en eusse mis, quand je l'aurois voulu.



IDALIE,

TRAGÉDIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

PTOLOMÉE, Roi d'Egypte.

AGATHOCLE, premier Ministre
de Ptolomée.

IDALIE, Noble Sicilienne.

ATTIDE, Confidente d'Idalie.

THÉAGÈNE, Frère d'Idalie.

EUMÈNE, Confident de Ptolomée.

ALCIME, Confident d'Agathocle.

La Scène est à Alexandrie.



ITALIE, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

NE me résiste plus, Eumène ; je veux qu'il soit enfin décidé qui est Roi , d'Agathocle ou de moi. Je ne puis souffrir un Ministre insolent , qui , après avoir régné en Egypte sous le nom du feu Roi mon père , prétend encore y régner sous le mien. Mon père se laissa entièrement gouverner à lui pendant

une vieillesse naturellement foible , & encore affoiblie par les indignes plaisirs où Agathocle le plongeoit. Il espère tirer de ma jeunesse & de mon peu d'expérience les mêmes avantages ; il m'a offert les mêmes plaisirs , il m'a tendu les mêmes pièges : graces aux Dieux , je les ai évités ; mais il me reste à punir de cet art honteux celui qui s'en est si long-temps servi ; il me reste à venger l'opprobre éternel qu'il a jetté sur la mémoire de mon père , les usurpations qu'il a déjà faites sur moi , & même celles qu'il voudroit faire encore.

E U M È N E.

Seigneur , vous me permettez une entière liberté de parler. Jusqu'à présent Agathocle est plus Roi que vous. Pendant plus de dix ans qu'il a régné au lieu de Philopator , qui languissoit dans l'oïveté & dans les délices , il n'a fait qu'affermir son autorité & préparer la ruine de la vôtre. Toutes les Villes importantes sont dans sa dépendance , tous les postes sont remplis par ses créatures ; vos domestiques même , ceux qui approchent le plus près de votre personne , sont à lui , & lui rendent

compte de vos discours , de vos actions , de vos pensées qu'ils tâchent de pénétrer : vous êtes de toutes parts assiégé par Agathocle , ou plutôt vous êtes son captif. Je suis le seul de toute votre Cour qui aie osé m'attacher à vous ; & quelque sincère que soit mon zèle , quelques preuves que je vous en aie données , je vous avoue , Seigneur , que vous avez encore hasardé en m'honorant de votre confiance ; & c'est une grace que je ne puis reconnoître que par mon sang. Dans l'état où vous êtes , ne vous flattez pas , Seigneur , de détruire facilement la puissance d'Agathocle. Il y faudra du temps , & une conduite très-délicate. Jusques - là , dissimulez que vous êtes Roi , & soyez vous - même un des Courtisans de votre Ministre. Les conjonctures présentes sont même entièrement contraires à votre dessein : vous venez d'apprendre que la Syrie vous déclare la guerre ; Agathocle est un Chef expérimenté , il a remporté des victoires , & s'est acquis un grand pouvoir sur les Troupes ; enfin , il a tout pour lui.

Et n'ai-je pas pour moi tout ce qu'il a fait d'odieux , tous les crimes qu'il a commis ?

E U M È N E .

Seigneur, il n'en a point commis qu'il n'ait eu l'art de les colorer. Malgré son insatiable ambition , malgré sa barbarie naturelle , il s'est ménagé sur les crimes , & quelquefois même il a fait servir à de grands intérêts des apparences de vertu. C'est ce soin qu'il a pris d'éluider la haine publique , qui me le rendroit suspect des plus coupables desseins. Peut-être , dans le fond de son cœur , en veut-il à votre Trône.

P T O L O M É E .

A mon Trône ! Ah ! Eumène , je le défendrai bien : je sens au fond de mon cœur je ne fais quoi qui m'en répond.

E U M È N E .

Seigneur , à ce noble mouvement je reconnois le courage naissant d'un jeune Héros, qui n'a pu être étouffé par tous les indignes moyens qu'on y a employés. Mais n'écoutez point trop ce courage , amoureux des difficultés.
même :

même : n'éclatez pas maintenant contre Agathocle : évitez une rupture que peut-être il cherche lui-même pour s'en faire un droit de mettre le comble à ses usurpations. Soutfrez-vous, Seigneur, que je pousse jusqu'au bout la fidélité de mes conseils ? Je fais qu'ils vont vous déplaire & vous frapper par l'endroit le plus sensible de votre cœur ? mais . . .

P T O L O M É E.

N'achève pas, Eumène, je t'entends ; n'espère rien. Quoi ! Agathocle aura l'insolence d'être ouvertement mon rival, & moi j'aurai la foiblesse de renoncer à ce que j'aime, de peur de l'irriter en traversant son amour ? Oses-tu bien me donner ce lâche conseil ?

E U M È N E.

Si vous ne le suivez pas, Seigneur, je tremble des maux que je prévois. Cette funeste rivalité va vous conduire à éclater contre Agathocle.

P T O L O M É E.

Et bien, j'éclaterai. Peut-être, car enfin je ne me connois pas encore, & s'il y a en moi quelque vertu, la pernicieuse éducation qu'on m'a donnée

Tome VII.

E

me la cache à moi-même ; peut-être n'eussé-je pas eu toute la vigueur nécessaire pour secouer le joug de mon Ministre , & les Dieux me prêtent le secours d'un intérêt d'amour pour animer mon courage. Profitons de ce secours , & perdons Agathocle , du moins comme mon rival.

E U M È N E .

Ah ! Seigneur , en est-il temps , & le pouvez-vous ?

P T O L O M É E .

Eumène , tu me désespères ; tu me tiens dans un état plus violent que ne fait Agathocle lui-même. Que ne me laisses-tu sortir d'esclavage ? Ne te flatte pas que je puisse encore soutenir longtemps la cruelle contrainte où je suis. La présence seule d'Agathocle m'inspire une indignation & une horreur , que je ne puis renfermer en moi-même qu'avec de trop pénibles efforts : je me sens toujours prêt à m'échapper.

E U M È N E .

Il vient : Seigneur , au nom des Dieux , contraignez-vous.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE,
EUMÈNE.

AGATHOCLE.

SEIGNEUR, vous n'avez pas oublié que le feu Roi destinoit Agathoclée, ma sœur, à l'honneur de vous épouser. Il vouloit par-là récompenser les services du plus zélé de tous ses Sujets, &, s'il étoit possible, se l'attacher encore davantage. Mais je crois que je ne dois plus porter mes pensées si haut ; & je viens vous demander si je ne puis pas disposer de ma sœur.

PTOLOMÉE.

Oui, Agathocle, vous le pouvez : j'ai d'autres vues, & vous ne les ignorez pas, vous qui êtes mon rival auprès d'Idalie. L'audace est grande à un Sujet ; mais vous avez du mérite & des services. Je veux bien vous pardonner votre amour, & croire que c'est une passion involontaire : mais je vous avertis de ne pas ajouter d'autres fautes à

E ij

celle-là, & de vous souvenir toujours que c'est votre Roi qui est votre rival.

A G A T H O C L E.

Je ne l'ai jamais oublié, Seigneur ; & si l'amour que je sens étoit volontaire , j'ose dire que , loin qu'il pût être traité de crime , le plus grand service que j'eusse jamais rendu à mon Roi, ce seroit d'être son rival. Je n'ai ni combattu, ni caché une passion qui s'accorde avec le zèle que j'ai toujours eu pour vos intérêts. Idalie est une étrangère qu'un naufrage a jettée dans Alexandrie avec son frère ; elle ne se donne pas elle-même une naissance assez éclatante pour pouvoir prétendre à un Roi : elle n'a pour elle que sa beauté ; & j'ose vous la demander , Seigneur, non-seulement pour l'intérêt de mon amour , mais encore pour celui de votre gloire.

P T O L O M É E.

Reposez-vous sur moi du soin de ma gloire. Qu'il vous fût cependant que je ne vous défends pas de voir Idalie. Du reste...

A G A T H O C L E.

Seigneur, vous ne faites rien pour

moi , si , par un effort digne de vous ,
vous ne renoncez entièrement à elle.
Que puis - je espérer , tandis qu'elle
pourra se flatter de devenir Reine ? Je
ne crois point vous demander trop ,
quand , pour prix de tous mes services ,
je ne vous demande que d'épargner
une tache à votre nom.

P T O L O M É E.

C'en est assez : allez ; Idalie paroît.

SCÈNE III.

P T O L O M É E , I D A L I E ,
E U M È N E , A T T I D E.

I D A L I E.

SEIGNEUR, je viens vous demander
une grace, que j'aurois peut-être dû
vous demander plutôt. Au nom des
Dieux, souffrez que je retourne dans
la Sicile. Un naufrage nous a jettés ici,
mon frère & moi ; & malgré toutes les
bontés que vous nous avez marquées,
malgré les faveurs dont vous nous
comblez tous les jours, nous sommes
tous deux infortunés. Théagène, que

j'aime avec toute la tendresse dont une sœur est capable , a pris pour Agathoclée une malheureuse passion qui ne peut jamais avoir d'espérance. Et moi , que fais - je ici ? Je vous inspire , Seigneur , à ce que vous me dites sans cesse , un amour auquel je ne puis répondre : j'en inspire autant à Agathoclée : j'ai le déplaisir mortel de rendre malheureux un Prince à qui je dois tout ; peut-être je détache malgré moi de son service un Ministre qui lui est nécessaire : je n'apporte que des chagrins , que du trouble & de la division dans les lieux qui ont été mon asyle contre une mort prochaine ; je souffre sans cesse de voir ce que j'y fais souffrir. Seigneur , encore un coup , permettez que la funeste cause de tant de maux s'éloigne de ces lieux.

P T O L O M É E .

Cruelle , pourquoi prendre pour prétexte de votre départ des maux qu'il ne tient qu'à vous de faire cesser ? Rendez à ces lieux la paix que vous en avez bannie , & demeurez - y à jamais pour les orner. Qu'allez - vous chercher en Sicile ?

I D A L I E.

Une retraite où je sois inconnue à tous les hommes. Je n'ai point été élevée dans l'éclat ni dans la pompe d'une Cour; je ne connois que les bois. Plus étrangère encore dans votre Cour que je ne suis en Egypte, ici tout m'est inconnu, tout parle une langue qui m'est nouvelle. J'y découvre souvent des sentimens auxquels je n'étois point accoutumée; il me semble que la vertu habite plus volontiers ces bois que je regrette.

P T O L O M É E.

A la manière dont vous parlez de ces bois, ingrate, vous y avez laissé ce que vous aimez.

I D A L I E.

Non, Seigneur; non, je vous le proteste : croyez - en une personne qui a appris dans la solitude à être sincère.

P T O L O M É E.

Si votre cœur n'est pas prévenu , pourquoi le trouvé - je toujours insensible ?

I D A L I E.

Seigneur, si on aimoit par choix , mon cœur seroit à vous : & quel plus

digne choix pourrois - je jamais faire ? Mais rien n'est si indépendant de nous que notre propre cœur. Ne pouvant vous aimer , je me reproche qu'un Prince aussi aimable m'aime inutilement : quand vous m'accusez de vos peines , je m'en accuse encore plus moi-même ; la reconnoissance de ce que je vous dois , mais une reconnoissance vive & qui sera éternelle , s'élève sans cesse contre moi : enfin , toute insensible que je suis , j'ai pour vous , si je l'ose dire , la plus tendre pitié que vous puissiez souhaiter ; je ne crois pas que l'amour même puisse faire une impression plus touchante , ni qui pénétre plus un cœur.

P T O L O M É E .

Eh bien , je n'en demande pas davantage ; ces sentimens deviendront amour , du moins sont-ils assez éloignés de l'ingratitude. Belle Idalie , acceptez mon Trône.

I D A L I E .

Ah ! Seigneur , je n'en suis pas digne par ma naissance ; elle n'est pas assez élevée : je ne le suis pas non plus par mes sentimens ; ils ne sont pas tels que

vous le voudriez : il faudroit que vous trouvaſſiez en moi le plus violent & le plus délicat amour du monde pour être payé d'un mariage inégal ; & ſans cela , de quel repentir ſeriez-vous tourmenté ? Comment pourrois - je vivre moi-même , chargée d'une reconnoiſſance dont je ne m'acquitterois qu'imparfaitement ?

P T O L O M É E.

Non , je ne puis vous croire ; vous aimez. Puisque vous n'avez pas de haine pour moi , ce mépris d'un Trône n'eſt point naturel : ces raifons délicates , dont vous vous ſervez , ont trop d'art ; d'ailleurs , je ſens dans vos diſcours , dans votre mélancolie éternelle , je ne ſais quel caractère de tendreſſe aisé à reconnoître pour ceux qui aiment. Je n'en puis douter , vous avez fait quelque choix que vous n'oſez découvrir ; il y a quelqu'un que vous avez honte de me préférer : les ſoins d'Agathocle vous auroient - ils touchée ?

I D A L I E.

Seigneur , que me dites - vous ? Je vous préférerois Agathocle ? Mais à

quoi bon tous ces discours ? Suis - je digne que vous examiniez tant ce qui me regarde ? Rendez-moi ma solitude , & rendez-vous à vous-même le repos : je vous en conjure à genoux , Seigneur ; foyez touché de mes larmes. Ne croyez point que j'aïlle en Sicile retrouver un Amant ; je vous promets d'y passer mes jours dans une retraite éternelle : Idalie se punira de n'avoir pu vous aimer , en n'aimant jamais personne ; & trop glorieuse de vous avoir plu , elle ne s'exposera seulement pas à plaire à d'autres. Accordez moi , Seigneur , ce que je vous demande : votre bonheur & le mien dépendent d'un mot de votre bouche.

P T O L O M É E .

Madame, je mourrai en vous perdant , & je donnerois ma Couronne pour vous retenir ici : mais je ne fais point tyranniser personne , & moins encore ce que j'aime uniquement. Je ne compte pour rien tout ce que je souffrirai , ni ma mort même ; il s'agit de faire ce que vous voulez. Vous êtes ici maîtresse absolue ; & vous l'êtes au point que si vous aimez Agathocle , si

vous voulez l'épouser , vous le pouvez aussi. Je vous demande seulement une grace : ne me dites point présentement le parti que vous prenez ; je ne me sens point en état de l'apprendre : ayez égard à ma foiblesse , & différez mon arrêt de quelques momens ; je viendrai tantôt le recevoir. Hélas ! je ne prévois que trop qu'en prenant votre résolution , vous ne vous souviendrez point que je vous adore , & qu'il ne tient qu'à vous de régner ici.

S C È N E I V.

I D A L I E , A T T I D E.

I D A L I E.

OU TOURMENS plus cruels que la mort , funestes combats qui déchirez mon cœur , affreuse contrainte ! ne finirez-vous jamais ?

A T T I D E.

Madame , je vois que l'entretien du Roi vous laisse dans une douleur mortelle : je voudrois en pouvoir pénétrer le sujet pour la partager avec vous ;

mais vous vous obstinez à me cacher la cause de ces larmes dont je suis sans cesse témoin : aurez-vous toujours cette cruauté ?

I D A L I E.

Attide , mon funeste secret est d'une telle importance , que je ne puis trop le renfermer en moi même.

A T T I D E.

Mais , Madame , aurois-je le malheur que vous soupçonnassiez ma foi ?

I D A L I E.

Non , ma chère Attide , non. Théagène , qui m'est si cher , & qui sans doute ne m'est pas suspect , ne fait pas mon secret , non plus que toi ; il ne fait pas même , comme toi , que j'aie un secret que je cache. Je suis sûre que tu ne voudrois pas parler , que tu ne parleroies pas : mais nous ne sommes pas ici dans notre solitude ; nous sommes dans des lieux pleins d'artifice & de pénétration. On te tendroit des pièges que tu n'apercevrais pas ; on t'arracheroit un mot qui ne signifieroit rien , & qui feroit pourtant entendu ; ton silence même le feroit : je crains à chaque

moment de me trahir moi-même. Pardonne-moi le mystère dont j'use avec toi , ma chère Attide ; je t'en conjure , & que ton attachement pour moi n'en diminue pas. Quand nous serons en Sicile , je te dirai tout , & ne me justifierai que trop bien. Ah ! que n'y sommes-nous déjà !

A T T I D E.

Je ne puis m'empêcher de vous le dire, Madame ; vous y avez laissé quelqu'un que vous aimez. Cet empressement d'y retourner , la conduite que je vous vois tenir , tout me le persuade.

I D A L I E.

Attide , je ne te dirai rien ; & ce cruel silence me coûte au-delà de ce que tu peux penser. Crois-tu que dans le trouble qui m'agite sans cesse , dans les douleurs qui me déchirent , il ne me fût pas bien doux de t'ouvrir mon cœur ? Je suis réduite à me refuser ce soulagement , le seul qui me pût rester. J'ai une conduite à tenir , la plus délicate & la plus difficile qui ait jamais été : j'aurois besoin de tes lumières & de tes conseils ; il faut que j'y renonce. Livrée à moi seul , je ne

délibère qu'avec moi , & je me défie des résolutions que j'exécute avec le plus de fermeté. Dans ce moment même je vais me renfermer pour me rassasier de mes larmes. Plains - moi , ma chère Attide ; tu ne me saurois trop plaindre. Accorde - moi ta pitié sans en savoir le sujet ; tu conviendras quelque jour que je ne l'avois que trop méritée.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

SEIGNEUR, je suis surpris que vous ayez vous-même demandé au Roi, qu'il déclarât qu'il ne vouloit plus épouser Agathoclée. Si, avec tout le pouvoir que vous avez, vous aviez insisté sur ce projet du feu Roi, apparemment vous en auriez obtenu l'exécution. Pouvez-vous être indifférent à l'élévation & à l'éclat qui vous en revenoient?

AGATHOCLE.

Je te parle sans déguisement, Alcime: ce n'est pas à moi à rechercher l'alliance du Roi; ce seroit à lui à rechercher la mienne.

ALCIME.

Mais, Seigneur, si vous eussiez pu

obliger le Roi à épouser Agathoclée ,
Idalie ne pouvoit plus être qu'à vous.

A G A T H O C L E .

Ne vois-tu pas que le Roi, charmé d'Idalie au point qu'il l'est, ne pouvoit songer à épouser ma sœur, quoiqu'il n'osât me le déclarer de lui-même ? J'ai voulu lui marquer pour son alliance une indifférence qui convient à l'état où je suis ; & que j'ai en effet. Il y a plus, je suis même bien-aise de n'être pas beau-frère du Roi : il peut arriver des temps où je serois fâché de tenir tant à lui, & où les liens du sang feroient un obstacle à certaines entreprises hardies ; du moins ils y mettroient, à l'égard des Peuples, je ne fais quoi d'odieux qu'il est bon de s'épargner. Enfin, j'ai imaginé que, pour l'intérêt de mon amour, il m'étoit utile de pouvoir disposer autrement d'Agathoclée. Je viens de dire à Théagène que je la lui ferois épouser, pourvu qu'il déterminât Idalie en ma faveur. Tu fais avec quelle tendresse Idalie aime ce frère ; il la résoudra à le rendre heureux en m'épousant, puisqu'enfin elle n'aime pas le Roi, & que nous
n'aurons

n'aurons pas à combattre l'obstacle invincible d'une passion qu'elle auroit pour lui.

ALCIME.

Etes - vous bien sûr , Seigneur , qu'Idalie n'aime pas le Roi ?

AGATHOCLE.

Oui , Alcime ; & ne crois pas que je m'en fie à ce qui paroît à nos yeux : je ne suis pas si aisé à persuader. Je ne me fie qu'au témoignage de ceux qui environnent le Roi de plus près ; ils me rapportent tous les jours , qu'il ne sort jamais d'avec elle que plongé dans la plus profonde tristesse. La joie d'un Amant aimé ne se dissimule pas ; cependant je ne laisse pas de croire qu'Idalie voudroit être Reine : c'est un sentiment trop naturel. Elle a demandé aujourd'hui la permission de partir qu'elle n'avoit point encore demandée ; & cela m'a fait pénétrer le mystère de sa conduite. Je fais présentement à quoi m'en tenir , & je suis sûr du projet que j'ai formé.

ALCIME.

Cette permission de partir qu'Idalie a demandée , vous savez qu'elle l'a

obtenue : pourrez-vous l'empêcher de s'en servir ?

A G A T H O C L E .

N'en doute pas ; je l'en empêcherai. Je l'attends ici pour lui parler. Souviens - toi que je te prédis aujourd'hui qu'elle ne partira point , & que Théagène , en épousant ma sœur , me fera épouser Idalie.

A L C I M E .

Vous connoissez la fierté d'Agathoclée. Après avoir prétendu à l'hymen du Roi , jamais elle ne descendra à celui de Théagène.

A G A T H O C L E .

Il faudra bien qu'elle m'obéisse : il s'agit de tout mon bonheur , Alcime ; & quand il en coûteroit quelque chose à ma sœur , ne me doit-elle pas tout ? Si elle a aspiré au Trône , quel autre que moi l'a mise en état d'y aspirer ? Non , non ; qu'elle ne croie pas opposer à mes intérêts & à mes desseins une fierté qui n'a d'autre fondement que ma fortune & mon élévation.

A L C I M E .

Quand Agathoclée consentiroit à

épouser Théagène, le Roi se laisseroit-il enlever Idalie qu'il adore? Que je crains, malgré toute votre autorité, les suites de votre amour! que je crains qu'il n'irrite enfin le Roi contre vous!

A G A T H O C L E.

Le Roi! Va, je ne crains point sa colère; j'y ai pourvu: je l'ai mis en état de ne pouvoir se révolter contre moi; & s'il se laissoit quelque jour de me prêter son nom pour régner, je m'en passerois, Alcime, je m'en passerois.

A L C I M E.

Cependant, Seigneur, vous convenez qu'il a pris tantôt avec vous un ton qu'il n'avoit encore jamais pris.

A G A T H O C L E.

Il est vrai, l'amour lui a inspiré cette hardiesse d'un moment; mais pour l'en punir, je n'ai qu'à prendre un air mécontent, & le Roi fera tout pour obtenir sa grace. Idalie paroît; va, laisse-nous.



S C È N E I I .

A G A T H O C L E , I D A L I E .

A G A T H O C L E .

MADAME, le Roi vous laisse aujourd'hui maîtresse ou de l'épouser, ou de m'épouser, ou de partir; & vous devez lui déclarer votre choix: je fais quel il fera; vous voudrez partir.

I D A L I E .

Seigneur, il n'est pas difficile de le penser.

A G A T H O C L E .

Non, Madame; & d'autant moins, que j'en fais les raisons. Vous avez concerté avec le Roi...

I D A L I E .

Seigneur, je n'agis point de concert avec le Roi; vous savez que son amour ne m'a point touchée.

A G A T H O C L E .

Je le fais, Madame; mais je fais aussi qu'on peut sans amour épouser un Roi. On ne refuse point un Trône qui se

présente; & si vous n'acceptez pas présentement celui d'Egypte, je découvre sans peine à quoi il tient. La conjoncture n'est pas favorable; nous allons entrer en guerre avec la Syrie: nos guerres ont toujours été terminées jusqu'ici par des mariages, & l'Egypte murmurerait trop, si le Roi fermoit maintenant cette porte à la paix; car, enfin, Madame, il en faut convenir, les Rois ne sont pas toujours les maîtres de ne consulter que leurs yeux ou leur cœur. Peut-être aussi qu'à la veille d'une guerre, où je puis n'être pas inutile, on ne veut pas me donner le déplaisir mortel de vous enlever à moi par un trait absolu d'autorité. Il faut donc vous éloigner pour quelque temps, afin de pouvoir vous rappeler dans des conjonctures plus heureuses. Je ne veux point pénétrer si, pendant votre absence, & lorsqu'on me croira occupé d'autres soins, on ne songera point secrètement à me punir de mon amour pour vous; cela ne regarde que moi, & c'est à moi à ne me pas endormir dans une trop grande sécurité. Il me suffit présentement de savoir que vous voulez partir pour éblouir toute

l'Egypte , & moi. C'est pour mieux m'éblouir que le Roi vous laisse jusqu'à la liberté de m'épouser , qu'il ne croit pas dangereuse ; & qu'il vous offre sa Couronne que vous refusez avec éclat. Madame , ai-je bien découvert le mystère de votre retraite ?

I D A L I E.

Seigneur , où prenez-vous des idées si fausses ? Non , je pars d'Egypte pour n'y revenir jamais : heureuse , si la fortune ne m'y avoit jamais conduite !

A G A T H O C L E.

Croyez-vous me tromper , le Roi & vous , tous deux jeunes & sans expérience ? J'ai appris par un assez long usage à connoître les cœurs : on ne refuse point un Trône , je vous l'ai déjà dit , voilà ma règle ; & le refus que vous faites de celui d'Egypte ne peut être qu'apparent , & cache quelque mystère : car enfin , pourquoi demandez-vous aujourd'hui cette permission de partir que vous n'aviez point encore demandée ?

I D A L I E.

Je veux peut-être aller retrouver en Sicile quelqu'un que j'aime.

AGATHOCLE.

Vous n'auriez pas demandé si tard à l'aller retrouver, ou plutôt vous le sacrifieriez au Roi.

IDALIE.

Ah ! si j'aimois quelqu'un, je lui sacrifierois tout.

AGATHOCLE.

Madame, ce n'est pas à moi que de semblables discours imposent. Vous ne sauriez refuser ma main, à moins que de vouloir accepter un jour celle du Roi. Vous ne l'aimez pas ; mais étant plus assurée de son amour que vous ne l'étiez d'abord, vous songez à devenir Reine ; & lui, il est entraîné par sa passion jusqu'au point de n'en exiger plus de vous une pareille, & de se contenter de votre personne sans votre cœur. J'en fais autant, & mon amour me donne des lumières pour juger de celui des autres. Mais de quelque art que vous vous serviez, jamais vous ne ferez Reine en ces lieux, du moins en épousant le Roi. Ne doutez pas que toute l'Egypte ne se soulevât contre un semblable mariage.

Vous la souleveriez donc , Seigneur ?

A G A T H O C L E.

Il faut quelquefois servir les Rois malgré eux. Mais pour retrancher les discours inutiles , Madame , connoissez une fois Agathocle , & tout l'amour que vous lui avez inspiré. Tant que je vivrai , tant que j'aurai quelque autorité en Egypte , vous n'épouserez point le Roi , vous ne partirez point non plus : je demanderai au Roi de rétracter la permission qu'il vous en a donnée , il ne me le refusera pas ; & s'il me le refusoit , on en verroit trop le véritable motif : car s'il ne songe pas à vous épouser , que lui importe que vous partiez ou non ? Il ne vous reste donc qu'un parti à prendre , c'est de m'épouser. Vous ne ferez pas Reine : mais peut-être la Reine elle-même enviera-t-elle les respects & les hommages que vous recevrez ; & dans un rang si proche du Trône , il n'est pas défendu d'attendre encore quelques faveurs de la fortune.

I D A L I E.

Hélas ! cruel que vous êtes , je ne
demande

demande à partager ni le Trône ni votre rang ; je ne demande qu'une solitude , & je ne puis l'obtenir. Au nom des Dieux , souffrez que je parte , & ne craignez point de me revoir jamais.

A G A T H O C L E.

Loin de le craindre , je ne veux jamais cesser de vous voir ; & l'autorité que j'ai acquise ne m'a jamais rien produit qui me fût si cher ni si précieux que les moyens qu'elle me donne de vous retenir ici , & d'unir ma destinée à la vôtre.

I D A L I E.

Quoi ! vous m'aimez , & vous vous plaisez à me percer le cœur ? Quel amour barbare ! & quel effet en attendez-vous ? Vous sera-t-il bien doux de m'entendre détester l'instant fatal où je vous aurai plu ?

A G A T H O C L E.

Vous ne le détesterez pas , quand vous vous ferez un peu détachée des vaines espérances qui vous flattent encore ; & vous vous accoutumerez , sans beaucoup de peine , à l'éclat de la fortune d'Agathocle.

Tome VII.

G

Inhumain, vous voyez sans pitié les larmes que vous me faites répandre, ces larmes qui vont couler toute ma vie, & dont il ne tient qu'à vous de tarir la source !

A G A T H O C L E.

Jugez par-là de l'excès de mon amour, qui me rend si fort contre vous-même. Vous êtes trop nécessaire à mon bonheur ; & à quelque prix que ce soit, il faut que je vous obtienne. Je vous le répète, Madame, & vous quitte : vous n'avez qu'un seul parti à prendre.

S C È N E I I I.

I D A L I E.

Ou suis-je réduite ? Quelles affreuses extrémités ! Quoi ! je ne retournerois point en Sicile, & ma cruelle destinée m'enchaîneroit ici ? Je pourrois Non ; tout mon cœur en frissonne, & la seule idée me tue. Mais, hélas ! si je ne prends pas ce funeste parti, que de maux, qui ne sont pas moins terribles !

SCÈNE IV.

IDALIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

MADAME, je me dérobe un moment pour venir vous parler ; il est de la dernière importance que je ne sois pas vu avec vous, parce que je viens par zèle pour le Roi vous donner des conseils contre lui. Quoique ses intérêts ne vous soient pas aussi chers que si vous répondiez à son amour, je suis persuadé qu'avec l'ame que vous avez, il vous seroit fort douloureux de causer sa perte parce qu'il vous auroit trop aimée : cependant ce funeste événement nous menace d'instant en instant. Dans les circonstances où nous sommes, au commencement d'une guerre contre la Syrie, une rupture entre lui & son Ministre ne peut manquer de bouleverser l'Egypte, & de mettre dans un extrême péril & le Trône, & la vie même du Roi. Ce seroit mal connoître Agathocle que d'imaginer quelques bornes aux fureurs qui le possé-

deront. La cause innocente de tant de maux, quelque innocente qu'elle fût, en seroit toujours la cause, & vous y seriez sensible. Apportez tous vos soins, Madame, à les prévenir pendant qu'il en est encore temps. Quel que soit le parti que vous prendrez, faites qu'il soit agréé d'Agathocle; ne le prenez, s'il est possible, que de concert avec lui : ménagez l'esprit d'Agathocle aux dépens du Roi même, il n'importe que le Roi soit content; mais si Agathocle ne l'est pas, je tremble de tout ce que j'envisage. Au nom des Dieux, Madame, faites - y réflexion; le sort de l'Egypte & du Roi est entre vos mains. Je n'ose vous parler ici plus long-temps.

S C È N E V.

I D A L I E.

QUE deviendras-tu enfin, malheureuse Idalie? & quel choix feras-tu? Ah! je délibère trop long-temps; je dois rougir de ce que me coûte une résolution nécessaire : mon intérêt me retient trop; suivons, suivons de plus

nobles mouvemens. J'en mourrai sans doute ; & qu'importe ? Aurois - je la foiblesse d'aimer la vie avec la malheureuse destinée qui y est attachée pour moi ? O toi , dont je n'ose même ici prononcer le nom ! toi ! ...

SCÈNE VI.

IDALIE, THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

MA sœur , je viens vous apprendre que mon bonheur dépend de vous ; mais je ne veux pas l'obtenir aux dépens du vôtre. Je fais combien vous m'aimez ; & connoissant votre cœur comme je fais , j'ai à craindre que vous ne songiez à me faire des sacrifices. Parlez - moi sincèrement , ma chère sœur ; renoncez - vous absolument à régner ici ?

IDALIE.

Vous savez si mon cœur a été jamais touché par l'ambition.

THÉAGÈNE.

Je vois assez d'ailleurs que vous n'ai-

mez pas le Roi : ainsi il vous seroit égal d'épouser Agathocle ; c'est même une raison de préférence qu'une moindre élévation : elle convient mieux à notre naissance & à la modération, ou plutôt à la noblesse de vos sentimens. Agathocle me promet sa sœur, si vous voulez être à lui ; il compte sur votre amitié pour moi, & ne doute pas que je ne vous détermine en sa faveur.

I D A L I E.

Hélas ! mon frère, il vaudroit bien mieux quitter l'Egypte.

T H É A G È N E.

Quoi ! ma sœur, je quitterois l'Egypte, lorsque je commence à y voir le premier rayon d'espérance qui ait encore brillé à mes yeux ? Ah ! cruelle sœur, vous ne m'aimez plus.

I D A L I E.

Mon frère, vous pouvez aller dire à Agathocle qu'il vous tienne sa parole, & qu'à cette condition je consens à être à lui.

T H É A G È N E.

Ah ! ma sœur, quelle reconnoissance assez vive ! . . .

IDALIE.

Allez, mon frère. Ah ! Ciel ! le Roi vient.

SCÈNE VII.

PTOLOMÉE, IDALIE.

PTOLOMÉE.

MADAME, je viens en tremblant recevoir mon arrêt. Je ne doute point de votre choix : vous partirez, & je vous perdrai pour jamais ; & je demeurerai pour jamais privé du plaisir de vous voir, du seul plaisir qui pouvoit me toucher.

IDALIE.

Seigneur, si mon éloignement est un malheur pour vous, vous n'avez point ce malheur à craindre. Je ne partirai point.

PTOLOMÉE.

Ah ! qu'entends-je ? quel bonheur inespéré ! Vous ne partirez point ? Et se pourroit-il qu'à cette heureuse résolution vous ajoutassiez encore celle ?...

G iv

Pardonnez-moi, Madame , l'espérance
renaît malgré moi dans mon cœur.
Auriez-vous choisi un époux ?

I D A L I E .

Oui , Seigneur.

P T O L O M É E .

Dans quel trouble vous me jettez !
Tirez - m'en promptement , belle Ida-
lie. Hélas ! en faisant votre choix ,
avez-vous bien pensé à mon amour ?
vous êtes-vous souvenue que personne
n'aime comme moi ?

I D A L I E .

Seigneur , . . . je ne puis vous parler.

P T O L O M É E .

Que veut dire cet embarras ? Je ne
vois que trop quel augure j'en dois ti-
rer. Ah ! cruelle , ce n'est pas moi que
vous avez choisi.

I D A L I E .

Non , Seigneur ; les Dieux me sont
témoins que je connois mieux que per-
sonne toutes vos vertus : mais enfin . . .

P T O L O M É E .

Perfide , ce n'est pas moi ! ce n'est
pas moi , barbare ! Ah ! partez plutôt

pour jamais ; & d livrez ces lieux du trouble que vous y causez. Partez , & que jamais l'Égypte ne vous revoie ; & emportez , s'il le peut , avec vous la malheureuse passion que vous avez allumée dans mon cœur.

I D A L I E.

Il n'est plus temps de partir , Seigneur ; il faut que je suive mon destin.

P T O L O M É E.

Ingrate , je vois le mystère de toute votre conduite. Vous vous entendiez avec Agathocle ; mais la difficulté étoit d'obtenir mon aveu pour votre indigne union. Vous avez feint de vouloir partir ; vous m'avez menacé de votre retraite , parce que vous saviez que je n'y pouvois consentir , & que , pour l'empêcher , je consentirois plutôt à tout : vous avez abusé de ma tendresse ; vous en avez tourné les effets contre moi-même. Mais il suffit que j'aie découvert vos artifices ; soyez bien sûre que vous n'en jouirez pas.

I D A L I E.

Vous m'accusez d'aimer Agathocle ! Ah ! que ne savez vous ? . . . Agathocle lui-même ne le croit pas.

Et comment ne l'aimeriez-vous pas ? vous le préférez à tout. Quoi donc ! Agathocle jouira du bonheur suprême de voir la plus aimable personne de l'Univers , elle qui auroit fait , si elle avoit voulu , toute la félicité de ma vie , lui sacrifier un Trône & un amour tel que le mien ? Idalie , est-il bien vrai que vous y soyiez résolue ? mes larmes ne vous touchent - elles point ? Comment avez-vous pu croire qu'Agathocle vous aimât comme moi ? Aimable Idalie , revenez à vous ; repentez-vous de votre injustice : rétractez un choix qui me donne la mort.

I D A L I E.

Je voudrois le pouvoir ; mais je n'en suis plus la maîtresse. J'ai cru pouvoir jouir de la liberté que vous m'avez donnée. Je ne puis vous en dire davantage , Seigneur : au nom des Dieux , ne me suivez point.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

EUMÈNE, je ne puis t'exprimer ce que je souffre. Tout me déplaît, tout m'importune; cet indigne choix d'Idalie m'agite & me tourmente sans cesse. Quel est, injustes Dieux, cet ascendant perpétuel d'Agathocle sur moi? Après m'avoir enlevé la royauté dont il ne me laisse qu'une vaine apparence, il m'enlève encore Idalie. Il en est aimé. Agathocle aimé d'Idalie! Non, je ne puis m'accoutumer à cette funeste idée: il me semble que c'est un songe; j'ai toujours la même peine à le croire.

EUMÈNE.

Je vous avoue, Seigneur, que je ne l'eusse pas soupçonné. Agathocle est d'un caractère dur, farouche, incapable de tendresse, lors même qu'il est

amoureux : je ne le croyois point destiné à plaire à Idalie ; mais enfin il en faut croire les effets : elle lui sacrifie un Trône ; & quel amour ne faut-il pas pour un pareil sacrifice ?

P T O L O M É E .

Voilà ce qui me désespère. Elle eût pu sans amour épouser un Roi ; mais elle ne peut sans amour préférer un Sujet à un Roi. Peut-être aussi est-ce que je ne suis pas assez Roi ; elle préfère la Royauté réelle d'Agathocle , à cette Royauté imaginaire qui n'est pour moi qu'un ornement inutile. Eumène, c'est ta faute : c'est toi qui me retiens dans mes chaînes ; mais tu peux t'attendre que je vais les briser. L'état où je suis est la source du mépris qu'Idalie a pour moi ; & n'est-il pas juste ? Mais je le ferai finir ; elle connoîtra qui elle méprisoit , & me regrettera.

E U M È N E .

Seigneur , il est bien certain que ce n'est pas-là ce qui vous fait perdre Idalie ; mais il l'est aussi que sa perte est le plus grand bonheur qui vous pût arriver.

PTOLOMÉE.

Un bonheur ! & je sens que je vais en mourir !

EUMÈNE.

Si Idalie eût accepté votre Trône , Agathocle l'eût renversé. Je fais même qu'il n'eût pas souffert son départ : rien ne pouvoit prévenir sûrement les défordres qui alloient arriver , que le parti qu'elle a pris ; & elle a agi d'une manière si conforme à vos intérêts, que...

PTOLOMÉE.

Je fais réflexion à ce que tu me disois tout - à - l'heure : Agathocle n'est point fait pour lui plaire ; car enfin , tout ingrate qu'elle est pour moi , il faut lui rendre justice : je sens dans tous ses discours, dans toutes ses actions, une impression de vertu qui ne peut partir que d'un cœur bien fait ; & c'est ce qui m'attache à elle encore plus que sa beauté. Elle ne peut trouver dans le caractère d'Agathocle ce qui lui conviendrait : elle m'a nié absolument qu'elle l'aimât ; il me semble qu'il y a dans toute sa conduite je ne fais quoi d'enveloppé que nous ne pénétrons

point. Non , elle n'a point d'amour pour lui.

E U M È N E .

Elle en a , mais elle en rougit ; elle est entraînée malgré elle vers Agathocle , & condamne son propre choix.

P T O L O M É E .

Tu conviens donc que sa raison est pour moi ? O Dieux ! avec quel art je me fais de vaines consolations ! Non , elle aime Agathocle , elle me hait ; & je n'ai rien à espérer. Je me ferois contenté qu'elle m'eût préféré seulement par ambition. Hélas ! ce bonheur si imparfait étoit encore trop pour moi.

E U M È N E .

Son amour pour Agathocle vous a bien servi , Seigneur : voilà à quoi il faut s'en tenir. Dans peu vous rendrez graces aux Dieux de ce qui vous désespère aujourd'hui. L'Egypte alloit être en feu ; une guerre intestine alloit s'y allumer , & la ravager de concert avec celle de Syrie. Heureusement Agathocle est content ; il va jouir de sa conquête , mais il faut qu'il en jouisse sans défiance & sans crainte. Plus vous

lui paroîtrez tranquille , plus il vous fera aisé de préparer secrettement les moyens d'affoiblir son autorité, & de vous ressaisir de la vôtre.

P T O L O M É E.

Agathocle jouiroit paisiblement de la conquête d'Idalie ? Et quels jours passerois - je , grands Dieux , en la voyant entre les bras d'un rival ? Non, Eumène, non ; je n'essuierai pas cet affreux supplice.

E U M È N E.

Songez , Seigneur , que le choix d'Idalie donne à Agathocle un droit qu'il n'avoit pas. Avec de pareilles armes , il est plus redoutable que jamais. Que ne fera-t-il pas de cette apparence de justice qui est pour lui ? combien sa fierté en augmentera-t-elle ?

P T O L O M É E.

Hélas ! il n'aura que trop de raison. Et qui ne seroit fier d'être aimé d'Idalie ? Mais quelque fier , quelque redoutable qu'il soit , je veux enfin me montrer à lui tel que je suis. Si je paroiss le craindre toujours , il se rendra toujours plus à craindre. Dès que je ne le

craindrai plus , il me craindra. Les Puissances usurpées sont timides devant les légitimes. Et combien a-t-on vu de Favoris redoutables à leur Maître même, tomber au premier coup-d'œil de ce Maître irrité ? Idalie retournera en Sicile , & Agathocle ne l'épousera point. Je fais quel affreux tourment ce fera pour moi que son absence ; mais j'en souffrirai encore moins que de son indigne mariage , & du moins je la punirai.

E U M È N E.

Mais , Seigneur , vous avez laissé une entière liberté à Idalie : vous avez donné votre parole ; c'est la parole d'un Roi, vous ne pouvez plus rien.

P T O L O M É E.

Cruel Eumène , que me dis-tu ? Pourquoi veux-tu arrêter une si légitime vengeance ?



SCÈNE II.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, EUMÈNE,
THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

SEIGNEUR, je fais la douleur où vous êtes, & je viens vous demander pardon d'en être la cause, & en même tems la faire cesser. Il n'est pas juste que pour les intérêts de Théagène un grand Roi soit malheureux, & un Roi à qui ma sœur & moi nous devons tout.

PTOLOMÉE.

Que voulez-vous dire, Théagène ? expliquez-vous.

THÉAGÈNE.

Ma sœur a choisi Agathocle ; c'est moi qui l'ai déterminée à ce triste choix. J'aime Agathoclée ; & son frère me la promettoit, si je pouvois porter ma sœur à le choisir. Idalie m'aime avec toute la tendresse dont une sœur est capable pour un frère : jamais le sang n'a formé de liens si forts ; elle s'est résolue pour me rendre heureux,

Tome VII.

H

à vous préférer Agathocle , à me sacrifier un Trône : mais que cet effort lui a coûté ! A peine sortiez - vous d'avec elle , Seigneur , que , fondant en larmes , & pressée de la douleur la plus vive . . .

P T O L O M É E .

Eumène , Agathocle n'est point aimé ; & voilà le mystère que nous ne pénétrions pas. Je commence à respirer de l'accablement où j'étois. Poursuivez , Théagène : Idalie est - elle toujours dans la même douleur ?

T H É A G È N E .

Oui , Seigneur ; elle est tombée entre les bras des femmes qui l'environnoient. Ses yeux ont perdu plusieurs fois la lumière , & ils ne la recouvroient que pour la reperdre aussi-tôt. J'ai tremblé pour ses jours. Quel barbare pourroit se résoudre à être heureux par les larmes & par les tourmens d'une aussi aimable sœur qu'Idalie ?

P T O L O M É E .

J'avoue que je suis surpris de ce qu'elle a fait. Quoi ! se sacrifier pour le bonheur d'un frère ? Quelle sœur aima jamais si bien ?

T H É A G È N E.

Seigneur, c'est-là son caractère : jamais cœur ne fut si tendre, & en même temps si désintéressé que le sien. Elle ne balance pas un moment entre les intérêts des personnes qui lui sont chères, & les siens propres : les siens sont toujours sacrifiés ; & je lui ai cent fois oui dire que ce n'étoit pas aimer que de n'être pas dans la disposition de se rendre malheureux pour ce qu'on aime. Elle ajoute encore à cette générosité si rare celle de ne s'en point parer, & d'en négliger le mérite auprès de ceux pour qui elle fait tout. Jamais elle n'a voulu convenir avec moi qu'elle épousât Agathocle pour mes intérêts ; & cependant je l'en avois conjurée avec ardeur : car, Seigneur, je ne vous dissimule point les fautes que j'ai commises à votre égard ; je les répare présentement en renonçant à la superbe Agathoclée : je suis honteux de ce que mes intérêts ont pu traverser les vôtres ; & je vous supplie, Seigneur, de me pardonner une si audacieuse témérité.

P T O L O M É E.

Théagène, je pardonnerois beau-
H ij

coup à l'amour ; il ne m'appartient pas d'être sévère à ceux qui aiment : mais je fais plus ; je vous loue de ne vouloir pas être heureux aux dépens d'Idalie.

T H É A G È N E .

La générosité n'est pas grande. Agathoclée, malgré les ordres de son frère, m'a traité avec une hauteur & un mépris insupportables : & se pourroit-il qu'aux dépens d'une personne telle qu'Idalie , j'en voulusse épouser une telle qu'Agathoclée ? Non, je vais tâcher à rompre une si triste chaîne ; & si je n'en puis venir à bout , du moins je n'envelopperai personne dans mes ma'heurs.

P T O L O M É E .

Idalie fait votre résolution : veut-elle encore épouser Agathocle , lorsque vous n'en tirez aucun avantage ?

T H É A G È N E .

Oui, Seigneur, parce qu'elle a donné sa parole.

P T O L O M É E .

Et vous êtes bien sûr qu'elle ne l'aime pas ?

Ah ! Seigneur ...

PTOLOMÉE.

Et bien , Théagène , allez dire à Agathocle que je lui défends de songer à épouser Idalie jusqu'à nouvel ordre.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

AH ! Seigneur, vous éclatez contre Agathocle ! Que faites-vous ?

PTOLOMÉE.

Je me fais Roi. C'est de ce moment que mon règne commence : Eumène , il sera heureux ; mon premier ordre a été en faveur de la justice & d'Idalie. Je connois toute la prudence de tes conseils . j'y ai déféré quelque temps , & ne m'en repens pas ; & tu t'appercevras de la reconnoissance que j'en ai : mais il est certain que j'avois deux partis à prendre , ou de temporiser encore avec Agathocle , & de travailler sour-

dement à l'abaisser ; ou de me ressaisir de mon autorité par un coup d'éclat. Des deux côtés il y avoit du péril ; la puissance d'Agathocle se feroit toujours fortifiée par le temps , & sur-tout pendant la guerre où nous allions entrer avec la Syrie. J'ai préféré le péril le plus glorieux ; & , si tu veux , j'ai été pressé de régner.

E U M È N E .

Seigneur , la démarche est faite : il n'est plus question que je la combatte par d'inutiles discours ; il ne faut plus que la soutenir.

P T O L O M É E .

Tu peux t'en fier à moi ; je ne reculerai pas. Nous allons régler notre conduite sur celle d'Agathocle : s'il fait son devoir , s'il m'obéit , il n'est plus à craindre , & je ferai toujours Roi de plus en plus ; s'il n'est pas disposé à m'obéir , il en faudra venir aux dernières extrémités , quelque dangereuses qu'elles soient pour moi. Je ne me déguise pas le péril où je suis : mais je t'avoue que je suis charmé d'y être , & que rien n'égale la joie que je sens d'avoir enfin agi en Roi. Il s'y mêle

encore celle d'avoir appris qu'Agathocle n'est point aimé d'Idalie : je fais trop que je ne le suis pas non plus ; mais la préférence que le cœur d'Idalie lui donnoit m'étoit insupportable : je me tiens heureux qu'elle soit indifférente ; & , pour ne te rien cacher , ce transport de joie ne m'a pas permis une longue délibération sur l'ordre que je viens de donner. Je me suis hâté d'affranchir Idalie , à qui j'ai cru devoir beaucoup de ce qu'elle n'aime point Agathocle.

E U M È N E.

Seigneur , je ne fais si nous pénétrons encore tout-à-fait la conduite d'Idalie ; elle me paroît toujours enveloppée. Il est surprenant qu'elle se sacrifie pour son frère.

P T O L O M É E.

Ah ! c'est que tu ne conçois pas jusqu'où Idalie est capable de pousser la générosité : je le conçois. Dans le même temps que le récit de Théagène me charmoit en m'apprenant qu'Agathocle n'étoit point aimé , il me piquoit de jalousie , en me faisant voir jusqu'à quel point un frère l'étoit. Quel cœur ! quelle tendresse ! Et faut-il que je n'aie

pu en être digne ? Quel empire seroit d'un aussi grand prix ?

E U M È N E.

Mais, Seigneur, si Idalie aime son frère jusqu'à ce point, elle continuera dans la résolution d'épouser Agathocle, & vous en demandera elle-même la permission, du moment qu'Agathocle aura vaincu la répugnance de sa sœur pour Théagène ; & il ne sera pas extrêmement difficile à Agathocle de ranger sa sœur à ses volontés, ni à Théagène de renouer avec Agathoclée. Vous savez ce que c'est que la colère d'un Amant.

P T O L O M É E.

Non, Eumène, non ; il suffit que je sache par quel motif Idalie épouse Agathocle, pour empêcher ce triste mariage. Quand j'ai promis d'y consentir, j'ai entendu qu'Idalie aimât Agathocle ; je consentois à son bonheur aux dépens du mien, mais non pas au bonheur d'Agathocle ou de Théagène : en un mot, je n'ai accordé à Idalie que la liberté de se rendre heureuse, quoi qu'il pût m'en coûter. Mais si elle veut se rendre malheureuse, elle n'est plus libre. Agathocle ne jouira point de

De ses artifices lorsqu'ils sont découverts, de ces mêmes artifices dont j'ai droit de le punir.

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE,
EUMÈNE, ALCIME.

AGATHOCLE.

SEIGNEUR, vous avez eu la générosité d'accorder à Idalie une entière liberté, & vous savez le choix qu'elle a fait. Cependant on me dit que vous me défendez de songer à elle jusqu'à nouvel ordre. Je viens vous supplier de me l'accorder, & de souffrir qu'Idalie exerce un droit qu'elle tient de vous.

PTOLOMÉE.

Il est vrai que j'ai permis à Idalie de vous épouser, parce que je ne veux pas la contraindre; mais j'apprends qu'elle se feroit une extrême violence en vous épousant, & qu'elle ne s'y est résolue qu'afin que vous donnassiez Agathoclée à Théagène. En ce cas-là, elle ne peut vous donner la main qu'en forçant

cruellement ses inclinations; & comme je ne veux pas les tyranniser, je crois que vous ne le voulez pas non plus.

A G A T H O C L E.

Je n'ai fait nulle violence, Seigneur, aux inclinations d'Idalie. Si elle veut bien en m'épousant avoir égard au bonheur de son frère, & lui procurer la main de ma sœur, cela s'appelle-t-il tyranniser ?

P T O L O M É E.

Oui, puisque son frère lui-même renonce à épouser Agarhoclée, parce qu'il en coûte trop à Idalie.

A G A T H O C L E.

Peut-on croire qu'Idalie s'immole elle-même au bonheur de son frère ?

P T O L O M É E.

On en peut croire ses larmes & son désespoir, dont Théagène a été témoin.

A G A T H O C L E.

Seigneur, il est bien aisé de voir d'où partent les difficultés qu'il vous plaît de me faire. J'aurai peine à obtenir votre consentement : mais je vous supplie de ne pas oublier que je vous l'ai demandé avec tout le respect qui vous est dû.

P T O L O M É E.

Agathocle, je vous répète moi-même ce que Théagène vous a dit de ma part. Attendez une nouvelle permission.

A G A T H O C L E.

Elle seroit peut-être long-temps à venir.

P T O L O M É E.

Il n'importe; vous l'attendrez.

A G A T H O C L E.

Seigneur, je n'aurois pas cru qu'un Ministre, qui a servi utilement un grand Royaume, dût attendre long-temps la permission d'épouser une personne qui l'a choisi pour son époux. Puisqu'il faut pour cela un grand effort de crédit & de faveur, je prierai mes amis de s'employer auprès de vous pour obtenir cette grace, ou plutôt pour vous faire agréer que j'use d'une liberté qu'auroit le moindre de vos Sujets.

P T O L O M É E.

Agathocle, employez-les pour obtenir le pardon de votre audace.



S C È N E V.

AGATHOCLE, ALCIME.

A L C I M E.

EN doutez-vous encore, Seigneur? Le Roi, inspiré sans doute par Eumène, qui veut s'emparer de toute l'autorité, est changé à votre égard. Il vous traite d'une manière peu conforme à ce que méritoient vos services. Eumène a profité de l'amour du Roi pour l'irriter contre vous; votre perte est résolue entre eux.

A G A T H O C L E.

Ah! pour ma perte, Alcime; ce ne sera pas l'ouvrage d'un jour; un premier caprice du Roi ne suffira pas pour me détruire. Il est vrai que je suis un peu surpris de la dureté qu'il commence d'affecter à mon égard. Il semble qu'il veuille m'abaisser, & me dépouiller de l'autorité que j'ai acquise par tant de travaux. Mais il faudra trouver les moyens de la conserver. Le Roi est mal conseillé; il me trouble dans un droit

légitime que j'ai sur Idalie, au lieu de m'attaquer par quelque autre endroit plus foible pour moi, & plus avantageux pour lui. J'ai tout mon pouvoir, & un droit : je suis bien fort.

A L C I M E.

Seigneur, je crains votre confiance. Je serois d'avis que vous fortifiiez du Palais, & qu'avec tous vos amis vous allassiez vous jeter dans la Tour du Phare, qui est le lieu le plus fort d'Alexandrie, & qui dépend de vous. Ici, le Roi pourroit faire quelque coup d'autorité : mais quand vous serez dans le Phare, environné de vos amis & de vos créatures, vous obligerez le Roi à recevoir des conditions.

A G A T H O C L E.

Alcime, il ne faut pas avoir de crainte ; mais il faut encore moins en marquer : l'audace est une grande partie de la force. Demeurons dans le Palais ; mais assemblons tous nos amis en diligence. Ceci une fois bien soutenu, le Roi est terrassé pour jamais : peut-être même, selon les dispositions que je vais trouver, aurai-je quelque chose de mieux à faire que d'affermir mon

autorité, & de conserver le Roi dans la dépendance.

A L C I M E.

Quoi ! Seigneur, un si grand dessein ! . . .

A G A T H O C L E.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Il est plus près de l'exécution que tu ne t'imagines. On veut m'ôter Idalie & mon autorité : je suis trop heureux de recevoir en même temps ces deux outrages ; il en faut profiter.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, IDALIE,
ATTIDE.

PTOLOMÉE.

MADAME, vous me revoyez plus tendre & plus passionné que jamais. Le choix que vous avez fait m'a jetté dans une affreuse douleur : mais quand j'en ai eu appris le motif, toute ma douleur s'est tournée en admiration pour vous. Il s'en faut peu que ce que vous avez fait pour un frère contre moi ne redouble mon amour pour vous, & que, charmé de votre générosité, je ne vous tienne compte de m'avoir voulu donner la mort. Mais enfin, cette générosité héroïque n'aura, grace au Ciel, aucun effet funeste : Théagène n'en veut pas jouir ; il renonce à Agathoclée, & je vous ai affranchie de la triste nécessité d'épouser Agathocle.

Seigneur , le changement de Théagène ne me fait point changer. Trouvez bon que je persiste dans ma première résolution , & que je vous demande très-instamment la grace de la pouvoir exécuter.

P T O L O M É E .

Que me dites-vous ? Pourquoi vous donner à Agathocle , puisque Théagène lui-même vous dispense de cet effort ?

I D A L I E .

Je n'ai pas pris un dessein pour ne le pas suivre jusqu'au bout.

P T O L O M É E .

Ah ! ingrate , vous aimez Agathocle. Je ne lis que trop dans votre perfide cœur.

I D A L I E .

A quoi bon chercher à lire dans mon cœur ? mes motifs , Seigneur , ne vous font rien. Je ne puis être à vous : que vous importe par quel motif je sois à Agathocle.

P T O L O M É E .

Qu'importe , ingrate ? Il est vrai qu'il ne devoit pas m'importer ; il est vrai

que je devrois entièrement renoncer à vous ; Théagène a bien la force de renoncer à Agathoclée dont il est moins maltraité : mais enfin j'ai la honteuse foiblesse de ne pouvoir m'arracher à vous ; j'ai celle de vouloir que , quand vous vous résolvez à épouser mon rival , ce soit du moins sans amour. Au nom de toute ma tendresse , pour toute récompense de la plus vive passion du monde , découvrez - moi le fond de votre cœur ; dites-moi si vous aimez Agathocle. Quel prix de mon amour , d'apprendre seulement si mon rival est aimé !

I D A L I E.

J'avoue , Seigneur , qu'il méritoit un autre prix ; & c'est faire bien peu pour vous , de vous redire seulement ce que je vous ai déjà dit cent fois. Je n'aime point Agathocle ; il le fait lui-même : & si je vous l'ai préféré , ç'a été par d'autres raisons très-fortes , très-puissantes , mais que je ne puis jamais vous dire. En vain vous me les demanderiez , en vain vous emploieriez toute votre autorité , & , ce qui est encore plus fort , une tendresse dont je suis infini-

ment honorée; il faut que je sois bien engagée à les tenir secrètes, puisque l'extrême reconnoissance que je vous dois, & que je sens très-vivement, ne peut me les faire déclarer. Contentez-vous, Seigneur, qu'Agathocle n'est point aimé de moi, & pour vous dire encore plus, que vous n'avez aucun rival qui vous soit préféré.

P T O L O M É E.

Quelle foiblesse est la mienne ! Je me crois heureux en ce moment, d'apprendre que personne n'est aimé d'elle. Je vous dirai même, Madame, que j'ai encore une raison pour en avoir de la joie. Quelque desir de vengeance qui m'eût animé contre un rival aimé, j'aurois été fâché de vous donner du chagrin dans la personne de celui qui eût touché votre cœur; & je puis vous annoncer présentement, sans vous affliger, que j'ai donné ordre qu'on arrêtât Agathocle.

I D A L I E.

Ah ! Seigneur, qu'avez-vous fait ? Que je suis malheureuse !

P T O L O M É E.

Qu'entends-je ? Quoi ! dans le mo-

ment que vous me protestez que vous n'aimez pas Agathocle , l'idée de son péril vous trouble jusqu'à ce point ; & vous êtes si peu maîtresse de vous-même , que vous ne pouvez pas seulement feindre un peu plus de tranquillité !

I D A L I E.

Au nom des Dieux , Seigneur , révoquez cet ordre , s'il est possible ; c'est pour votre propre intérêt que je vous en conjure. Ne prévoyez - vous point les maux qui en peuvent arriver ?

P T O L O M É E.

Perfide , oses-tu bien couvrir du prétexte de mes intérêts ton indigne amour pour Agathocle ? Va : n'espère plus rien , l'ordre est donné ; & au moment que je parle on l'exécute. Ton Amant va être dans les fers ; je vais régner , & j'aurai tout le pouvoir que demande ma vengeance.



S C È N E I I.

PTOLOMÉE, IDALIE;
EUMÈNE, ATTIDE.

E U M È N E.

SEIGNEUR, quel malheur je viens vous annoncer ! Agathocle n'est point arrêté ; il est échappé hors de ce Palais.

P T O L O M É E.

Ah ! Dieux !

I D A L I E.

Hélas ! quel malheur !

E U M È N E.

J'ai pris toutes les précautions possibles pour exécuter votre ordre ; j'ai choisi un endroit détourné pour y arrêter Agathocle : mais aussi-tôt qu'il m'a vu venir à lui, accompagné de quelques-uns des miens dont j'étois sûr, il a compris mon dessein , & a gagné aussi-tôt la salle des Gardes, où il a mis l'épée à la main , & a demandé du secours. Quelques - uns de vos Gardes se sont rangés sous moi pour exécuter vos or-

TRAGÉDIE. 709

âres; mais la plupart ont pris son parti. Pendant le combat, il est sorti du Palais, & ses amis en sortent en foule pour l'aller joindre.

PTOLOMÉE.

Ah! Eumène, allons-y donner ordre. Perfide, vous triomphez!

SCÈNE III.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

ATTIDE, rends-moi graces de ne pas savoir mon secret. Si tu connoissois tous mes maux, si tu voyois le triste enchaînement de ma destinée, ton amitié pour moi te rendroit trop malheureuse.

ATTIDE.

Hélas! Madame, que m'épargnez-vous? un mot qui m'apprendroit la source de vos maux, & qui me mettroit peut-être en état de les soulager. Mais ce spectacle perpétuel de vos douleurs que l'ame la plus insensible partageroit, votre mort qui n'est pas

éloignée , si vous ne faites quelque effort sur vous-même , ne me font-ils pas passer des jours aussi malheureux qu'à vous ? je vous vois mourir : ai-je besoin d'en savoir la cause pour vous suivre ?

I D A L I E .

O Ciel ! pourquoi attaches-tu un si funeste succès à mes plus courageuses révolutions ? pourquoi te plais-tu à en tourner les effets contre moi ? Est-ce que les motifs en étoient trop peu nobles & trop peu vertueux ? Hélas ! j'ai cru qu'ils l'étoient assez pour mériter ton secours & ta protection ; du moins ils ne méritoient pas d'être si cruellement traités.



SCÈNE IV.

IDALIE, ATTIDE,
ALCIME.

ALCIME.

MADAME, vous savez ce qui est arrivé, & le traitement qu'on a fait à Agathocle. Il s'est jetté dans la Tour du Phare, pour être à couvert des persécutions de ses ennemis; &, en se retirant, son plus grand soin a été de donner ordre à ce qui vous regarde. Il m'a chargé de venir ici pour vous prier de le suivre dans la Tour; je vous conduirai: & puisque vous l'avez choisi pour votre époux, vous n'en devez faire aucune difficulté; c'est même un devoir pour vous. Sortons, Madame; il n'y a pas un moment à perdre: nous le pouvons encore dans la confusion où est tout le Palais; mais dans peu de temps nous ne le pourrons peut-être plus. Il y va de ma vie d'être vu en ces lieux: sortons; ne tardons pas.

IDALIE, *à part.*

Ah! Dieux! suivre Agathocle! me

dévouer pour jamais ! . . . J'en frissonne d'horreur.

A L C I M E.

Il n'y a point à délibérer , Madame ; c'est votre époux , le temps presse.

I D A L I E.

Achevons , achevons ce que nous avons commencé. Allons , Alcime , conduisez-moi vers Agathocle.

S C È N E V.

P T O L O M É E , I D A L I E ,
A L C I M E , A T T I D E.

P T O L O M É E.

QUE vois - je ? qu'entends - je ? Gardes , que l'on me réponde d'Alcime. Quoi ! si-tôt que j'ai donné mes ordres pour attaquer le traître Agathocle dans sa Tour , je reviens près d'une ingrate , entraîné par la violence de ma passion , & je la trouve qui fuit , qui va joindre un rebelle , elle qui m'a juré qu'elle étoit sans amour pour lui ! Je vois la plupart de mes Sujets , de ceux dont
ma

ma Cour étoit composée, qui m'abandonnent, qui vont se ranger du parti d'un traître : Idalie suit leur exemple ; elle m'abandonne aussi : Idalie que je préférois à tout l'Univers, qui est elle-même la cause de tous mes malheurs, qui m'a précipité dans le funeste état où je suis, qui ne me peut reprocher que de l'avoir trop aimée ? Quel monstre es-tu donc, barbare Idalie ?

I D A L I E.

Seigneur, je succombe sous la haine toute-puissante des Dieux. Je me vois tombée dans un abyme de maux d'où rien ne peut me tirer. Accablez-moi des plus sanglans reproches, joignez-y les plus cruels supplices ; je souffrirai tout sans murmurer : mais je suis innocente.

P T O L O M É E.

Vous êtes innocente ; & vous allez animer une rebelle contre moi, & vous allez honteusement l'accompagner dans sa fuite & dans sa révolte, après m'avoir juré que vous ne l'aimez pas ?

Tome VII.

K

Je ne vous ai point trompé ; je vous le jure encore.

P T O L O M É E .

Eh bien ! oui , je crois que vous ne l'aimez pas , & je découvre enfin le secret de votre conduite. Sans doute , il tramait quelque chose contre moi : c'est peut-être lui qui excite la guerre de Syrie ; il aspirait à me dépouiller de mon Trône : il vous a mise dans cette indigne confiance ; & vous , persuadée que son dessein réussiroit , vous avez préféré un rebelle qui alloit être Roi , à un Roi qui ne le devoit pas être encore long temps. Voilà , voilà ce que vous cachiez avec tant de soin : ce n'étoit point l'amour qui vous lioit , Agathocle & vous ; c'étoit une funeste ambition , c'étoit la société du même crime , c'étoit le desir de ma mort.

I D A L I E .

Quelle injustice vous me faites , Seigneur , & que vous êtes éloigné !...

P T O L O M É E .

Ne croyez plus me tromper par des vains discours. Assez & trop long-

témps vous avez abusé de ma crédulité : c'en est fait , je ne vous regarde plus qu'avec h^orreur & avec mépris.

I D A L I E.

Non, je n'y puis plus résister ; vous me forcez de parler. Aussi bien je vois que les raisons que j'avois de me taire ne subsistent plus ; & ma malheureuse destinée a rendu inutile un mystère qui m'a tant coûté. Vous allez apprendre...

P T O L O M É E.

Eh bien ! quoi ? allez-vous encore , par de nouveaux artifices...

I D A L I E.

Non, Seigneur ; vous allez apprendre mon innocence , & quelque chose de plus. Mais promettez-moi , Seigneur , que si , après que j'aurai parlé , il arrivoit encore, quoiqu'il y ait peu d'apparence , que je pusse exécuter le dessein que je vous découvrirai , vous m'en laisserez la liberté comme si je ne vous avois rien dit.

P T O L O M É E.

Parlez ; je vous le promets.

I D A L I E.

Trouvez bon , Seigneur , que je vous

demande encore plus de sûreté : je sais l'importance de ce que je vous demande. Daignez me jurer par tous les Dieux ; qu'après avoir appris mon secret , vous ne m'en laisserez pas moins maîtresse de ma conduite.

P T O L O M É E .

J'y consens , j'en jure tous les Dieux que l'Egypte adore. Parlez promptement.

I D A L I E .

Sachez donc , Seigneur , que cette coupable Idalie , qui a si mal répondu à toutes vos bontés , elle . . .

S C È N E V I .

P T O L O M É E , I D A L I E ;
T H É A G È N E , A T T I D E .

T H É A G È N E .

SEIGNEUR, un Héraut arrive de la part d'Agathocle , qui vous mande que si vous lui voulez bien rendre Idalie , il est prêt à mettre les armes bas , & à rentrer dans le devoir ; mais que si vous

persistez à la retenir , il soutiendra son droit.

ITALIE.

Ah ! Seigneur , prenez le parti qu'Agathocle vous présente.

PTOLOMÉE.

Achevez ce que vous commenciez à me dire ; je prendrai ensuite ma résolution.

ITALIE.

Non , Seigneur , je n'ai plus rien à dire ; renvoyez-moi vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Qu'est donc devenu cet important secret que vous m'alliez révéler ?

ITALIE.

Je vous en conjure à genoux , Seigneur ; souffrez que j'aie terminer tant de maux , & prévenir ceux qui peuvent encore naître. C'est pour vos intérêts que je suis prosternée à vos pieds.

PTOLOMÉE.

Perfide , tu me joueras donc sans cesse ? Tu voulois parler ; & si-tôt que tu vois quelque jour à rejoindre ton cher Agathocle , ce secret qui alloit

éclater devient impénétrable ? Je ne daigne plus te faire de reproches ; je t'abandonne à toi-même.

I D A L I E .

Je me reconnois digne de vos mépris, Seigneur ; je les mérite : mais tirez-en vous-même quelque profit. Ne vous obstinez pas à allumer une guerre civile pour la méprisable Idalie ; renvoyez-la vers Agathocle.

P T O L O M É E .

Non , je ne vous y renverrai pas : mais ne vous flattez pas que je fasse la guerre pour vous ; je la fais pour venger l'honneur de mon Diadème.

SCÈNE VII.

P T O L O M É E , I D A L I E ;
E U M È N E , T H É A G È N E ,
A T T I D E .

E U M È N E .

SEIGNEUR, le parti d'Agathocle grossit de moment en moment : si nous devons l'attaquer dans le Phare , il n'y

a point de temps à perdre ; vos fidèles
Sujets sont prêts.

ITALIE.

Encore une fois , Seigneur...

PTOLOMÉE.

Je ne vous écoute plus. Allons , Eu-
mène , allons punir un perfide.

ITALIE.

Ciel ! quelles horreurs ! quel déses-
poir !



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE;

PTOLOMÉE.

PUISQUE tous les ordres sont donnés pour demain , & qu'il ne reste aucun soin auquel nous n'ayions satisfait, retirons-nous ici , cher Eumène. Laifsons les autres s'abandonner au repos de la nuit : il n'est pas fait pour nous dans la triste situation où nous sommes; trop de pensées différentes m'occupent , & j'ai besoin de toi. Quelle honte, cher Eumène, que ma première entreprise ait si peu réussi ! Nous avons été repoussés de devant la Tour , & jusqu'ici c'est Agathocle qui triomphe.

EUMÈNE.

Ce que vous appelez une honte ; Seigneur , fera pour vous une gloire immortelle. Malgré le nombre des rebelles

rebelles fort supérieur, vous avez fait des actions d'une valeur si héroïque...

P T O L O M É E.

Il ne te convient pas de me flatter, Eumène, & il n'en est pas temps; je suis vaincu.

E U M È N E.

Seigneur, un poste tel que le Phare ne s'empporte pas en une première attaque; & pour en avoir été repoussé une fois...

P T O L O M É E.

Ah! j'en conviens; aussi j'en suis affligé, mais non pas abattu. Au contraire, je sens mon courage d'autant plus animé, que j'ai à réparer la honte d'aujourd'hui, que l'insolence & la rebellion victorieuses m'irritent, & qu'il faut leur arracher un avantage qui ne leur est pas dû. J'attends avec impatience que le soleil reparoisse, & que je puisse me revoir au pied de cette Tour d'où j'ai été repoussé.

E U M È N E.

La guerre avec Agathocle peut être
Tome VII. L

longue; & si dans toutes les occasions vous ménagez aussi peu votre vie , que je crains que vous ne fassiez triompher Agathocle ! lui-même il ne s'expose pas tant.

P T O L O M É E .

Il est Roi , & moi je veux l'être ; il faut que je m'en montre digne : & enfin il vaut mieux que je meure en faisant de légitimes efforts pour régner , que si j'eusse vécu en consentant lâchement à ne régner pas.

E U M È N E .

De si nobles sentimens . . .

P T O L O M É E .

Hélas ! Eumène , s'ils sont nobles , il y en a d'autres bien foibles & bien peu glorieux dans le fond de mon cœur. Je ne me détache point d'Idalie. Dans ce temps où il faut combattre pour mon Trône , où je le vois ébranlé , & peut-être prêt à cheoir , Idalie est toujours présente à mon esprit. Je suis vivement irrité contr'elle , & je ne veux jamais la revoir ; non , je ne veux la revoir de ma vie : mais ce qui m'irrite le plus ne

me guérit pas. Ses artifices, ses trahisons, tout m'est inutile. Croiras-tu ce que je te vais avouer ? Je la convains de ces artifices, je la surprends dans ces trahisons ; & cependant mon cœur me dit quelquefois qu'elle en est incapable. Il ne me fournit aucune raison qui la justifie ; il fait que tout est contr'elle, & il ne laisse pas de me la vouloir justifier sans aucune raison. Ce caractère de vertu que tu fais que je sentoie en elle, & qui me touchoit tant, peu s'en faut que je ne l'y sente encore au milieu de ses artifices. Quelles illusions de mon amour, & que je la dois haïr de m'avoir jetté dans un si honteux aveuglement !



S C È N E I I.

P T O L O M É E , E U M È N E ,
T H É A G È N E .

T H É A G È N E .

IDALIE demande, Seigneur, si vous voulez bien lui permettre de venir vous parler.

P T O L O M É E .

Idalie ! Ah ! qu'elle entre. Mais non ; je ne veux point la voir. Qu'auroit-elle à me dire ?

T H É A G È N E .

Elle demande cette grace, Seigneur, avec la dernière instance.

P T O L O M É E .

Eumène, je ne puis m'en dispenser : qu'elle entre.



SCÈNE III.

PTOLOMÉE, IDALIE,
EUMÈNE, ATTIDE.

IDALIE.

Vous avez bien de la peine, Seigneur, à vous résoudre à me voir.

PTOLOMÉE.

J'aurois dû ne vous voir jamais. Et que venez-vous faire ici ? venez-vous jouir de l'agréable spectacle de me voir vaincu, & peut-être prêt à perdre ma Couronne ? venez-vous, cruelle, goûter la douceur de m'avoir précipité dans les malheurs les plus affreux ?

IDALIE.

Seigneur, la fortune n'a pas secondé aujourd'hui la justice de votre entreprise, ni les prodiges de valeur que vous avez faits ; je vous vois trahi, abandonné : c'est ce moment que je choisis, Seigneur, pour vous apprendre enfin que je vous aime avec toute la tendresse dont un cœur est capable.

L iiij

Qu'entends-je ? & qui pourroit penser ? . . .

I D A L I E.

Daignez m'écouter , Seigneur. Dès que vous eûtes touché mon cœur par votre amour , & encore plus par vos vertus , je ne m'attachai qu'à vous le dissimuler , de peur d'aigrir contre vous Agathocle , dont je connoissois & le pouvoir & les mauvaises intentions. J'eus la foiblesse de ne pas vous demander assez tôt à partir : je laissai fortifier & votre amour & celui d'Agathocle ; voilà tout mon crime : mais l'amour me retenoit dans un lieu où vous étiez. Lorsqu'enfin je fus trop frappée des malheurs que pouvoit produire cette rivalité , & que je vous demandai à retourner en Sicile , les Dieux savent quelle violence je me faisois en me résolvant à ne plus vous voir : mais du moins j'aurois passé le reste de ma vie à penser à vous , à pleurer votre absence , & avec le seul plaisir de ne point nuire à votre repos ni à celui de votre Etat. Quand vous me laissâtes la liberté de partir , Agathocle me laissa assez en-

tendre, & j'appris encore d'ailleurs que si je partoais & ne l'épousois pas, la rupture étoit infaillible entre vous & lui, qu'il se révolteroit; qu'enfin vous étiez en péril. J'ai pour lui toute l'horreur qu'il mérite; & je me résolus à l'épouser pour prévenir des maux si terribles, & pour être toujours en état de retenir dans le devoir ce dangereux Ministre, toujours prêt à en sortir. Heureuse si j'avois pu du moins tirer ce fruit du fatal amour qu'il a pour moi! Théagène, qui ignoroit lui-même ce qui se passoit dans mon cœur, crut que je faisois pour lui ce que je ne faisois que pour vous, & j'étois obligée à le laisser malgré moi dans cette erreur. Voilà ce secret que je cachois avec tant de soin, & qu'il m'étoit si important de bien cacher; car si vous l'eussiez pu découvrir, votre amour se fût opposé à vos intérêts, & je n'eusse plus été en état de rien faire pour vous. Hélas! tous les maux que j'ai voulu prévenir sont arrivés, je n'ai plus rien à cacher; & ce même secret que je renfermois si étroitement dans mon cœur, je viens vous l'apprendre lorsque vous ne le voulez plus savoir; & il est maintenant de

l'intérêt de ma gloire qu'il devienne public.

P T O L O M É E.

Charmante Idalie, laissez moi mourir de joie à vos genoux. Par quels transports puis-je jamais vous marquer tout ce que je sens ? Quoi ! vous vous sacrifiez pour moi ? & comment reconnoître dignement un si cruel sacrifice ?

I D A L I E.

Ce n'est pas ce qui m'a le plus coûté ; je vous le devois , puisque je vous aime. Ce qui m'a coûté , ç'a été de vous cacher ce que je sentoís pour vous ; ce qui m'a coûté , ç'a été de voir couler vos larmes , & de retenir les miennes ; de renoncer à avoir auprès de vous le mérite d'une action produite par un si tendre amour ; de perdre votre reconnaissance dont j'eusse pu me flatter , & qui m'eût payée de tout ; de vous jurer que j'étois indifférente , lorsque mon cœur suffisoit à peine à toute ma tendresse pour vous ; de soutenir vos reproches , lorsque ma conduite vous faisoit croire que je vous trompois & que j'aimois Agathocle ; enfin , de voir celui que j'adorois prendre pour moi

un mépris bien fondé. Je vous facrifiois tout le bonheur de ma vie avec bien moins de peine que l'opinion que j'ose dire que vous devez avoir de moi.

P T O L O M É E.

Oui, je l'avoue, je ne suis pas digne de vivre, après les emportemens que je vous ai laissé voir. Ah ! Ciel ! pour prix de la plus héroïque générosité qui fut jamais, Idalie, l'aimable Idalie ne reçoit que des outrages !

I D A L I E.

Je ne m'en plains pas, Seigneur ; ils me prouvoient votre amour : mais ils mettoient le mien à une difficile épreuve. Et concevez-vous bien, Seigneur, jusqu'à quel point il falloit vous aimer pour vouloir suivre Agathocle dans la tour, & pour vous en demander la liberté au hasard de vous faire croire que j'aimois cet infame rebelle ? Je craignois quelquefois que la bisarrerie apparente de ma conduite, mon antipathie visible pour Agathocle, la conformité que je me flatte qui est entre votre cœur & le mien, ne vous fît deviner mon secret ; quelquefois aussi j'en avois envie malgré moi.

Ce qui m'a empêché de deviner que je fusse aimé, c'est que je l'étois trop. Peut-on croire qu'il y ait un amour si parfait & si noble ? & est-il permis à un mortel de s'en croire l'objet ? Quand je vous demandois votre cœur avec des empressements si passionnés, je savois bien que je vous demandois le plus grand bien du monde : mais que j'étois encore éloigné de le croire aussi précieux qu'il l'est ! Non, je ne puis jamais l'acheter assez : j'accepte tous mes malheurs avec joie, puisqu'ils sont des suites de mon amour ; & j'aurois trop de honte de ne rien souffrir pour vous, après tout ce que vous avez souffert pour moi.

Ah ! c'est-là ce qui me désespère ; je suis coupable de tout ce que vous souffrez. Que n'ai-je achevé mon triste sacrifice ? Que n'ai-je épousé Agathocle ? j'aurois eu le plaisir de faire à mes dépens le bonheur, ou du moins le repos de ce que j'aime, & j'ai la douleur mortelle d'en faire tous les malheurs.

P T O L O M É E.

Au contraire , belle Idalie , vous mettez ma destinée au-dessus de tous les événemens. Si je dompte les rebelles , c'est vous qui me faites Roi ; si je péris , je ne puis mourir que le plus heureux de tous les hommes.

I D A L I E.

Je me flatte , Seigneur , qu'après ce que j'ai fait , vous me croyez assez d'amour pour vous , & assez de courage pour ne vous pas survivre un instant. Mourons , s'il le faut , & ensevelifions-nous sous les ruines de ce Palais ; je n'aurai point de regret à la vie , je n'y ai plus rien à faire : vous savez que je vous aime.



S C È N E I V .

P T O L O M É E , I D A L I E ,
T H É A G È N E , A T T I D E ,
E U M È N E .

T H É A G È N E .

SEIGNEUR , le détestable Agathocle n'est pas content d'avoir osé vous résister dans le Phare ; il vient , à la faveur de l'obscurité de la nuit , vous attaquer jusques dans ce Palais.

I D A L I E .

Justes Dieux !

P T O L O M É E .

Allons , Théagène ; allons , Eumène : nous triompherons ; ma fortune est changée. Adieu , Madame ; vous m'avez rendu invincible.



SCÈNE V.

IDALIE, ATTIDE.

ATTIDE.

MADAME, voilà donc enfin ce grand secret découvert. Je ne me plains plus de la réserve dont vous avez usé avec moi ; j'avoue que le sujet en étoit digne, & enfin je ne puis plus que vous admirer. Quelle doit être aussi l'admiration du Roi, & combien doit-elle fortifier son amour ! Une semblable conduite vaincroit l'aversion la plus violente : à quel point augmentera-t-elle une vive tendresse ?

IDALIE.

Attide, il vient de partir ; il va s'exposer à cent périls : peut-être un nouveau desir de gloire, & l'envie de se remontrer à mes yeux vainqueur, le rendron-t-ils plus audacieux. Il voudra répondre par de plus brillans exploits à l'aveu que je viens de lui faire. Hélas ! se pourroit-il que de cette manière encore je contribuassee à sa perte ? Aga

thocle n'est point venu attaquer le Palais sans de nombreuses troupes : on n'entreprend point de semblables crimes sur de légères apparences de succès ; tout s'accorde à me porter dans l'ame une mortelle frayeur.

A T T I D E.

Madame , une puissance légitime est bien forte contre la rebellion ; des Peuples armés contre leur Souverain ont peine à en soutenir la vue : il y a des Dieux ; & je ne puis douter que votre vertu , & tout ce que vous venez de faire , ne les engage puissamment à vous secourir.

I D A L I E.

Hélas ! combien de fois le plus juste parti a-t-il succombé ? Je t'avouerai pourtant qu'au milieu de l'horrible agitation où je suis , j'espère aussi - bien que toi. Dans ces cruels momens , je ne laisse pas de me sentir soulagée d'avoir dit au Roi qu'il est aimé : cet horrible poids ne m'accable plus ; & délivrée de ce mal insupportable , j'en ai plus de disposition à croire que mes autres maux vont finir. Quelles foibles

espérances ! Hélas ! peut-être qu'à l'instant que je parle , un trait ennemi ...

A T T I D E.

Ah ! Madame , éloignez une si funeste idée. Pourquoi vous faire , sans nécessité , de si cruels tourmens ?

I D A L I E.

Ce n'est que la fin d'une si précieuse vie que je crains ; car pour ce qui me regarde , ma chère Attide , crois-moi , je saurai rendre ma douleur assez courte. J'étois bien plus à plaindre quand je me devois au long supplice de vivre pour Agathocle.

SCÈNE DERNIÈRE.

I D A L I E , E U M È N E ,
A T T I D E.

E U M È N E.

MA D A M E , nous triomphons. Le Roi , quoiqu'avec des forces inférieures , n'a pas seulement repoussé les rebelles , il a percé de sa propre main le cœur du coupable Agathocle ; il a paru

plus qu'un homme. Un juste effroi s'est emparé des mutins ; ils fuient tous, & cherchent des asyles qui les garantissent d'une punition trop légitime.

I D A L I E.

Eumène, quel bonheur ! ... Quoi ?
Eumène ... Non, je ne puis parler.

E U M È N E.

Le Roi va venir près de vous.

I D A L I E.

Ah ! ne l'attendons pas, chère Eumène ; allons au-devant du Vainqueur.



MACATE,

MACATE,

COMÉDIE.

1722.

Tome VII.

M

SUJET DE MACATE.

PHLÉGON, Affranchi de l'Empereur Adrien, a fait en Grec un Livre intitulé : Des Choses étonnantes. C'est un Recueil de différens faits distribués en autant d'articles différens.

Au premier de ces articles, qui est assez étendu, il manque le commencement ; mais cela ne cause aucune incertitude ni aucune obscurité dans l'Histoire. J'en donne ici, non une traduction littérale qui auroit été trop longue, mais un extrait, où j'ose assurer que rien d'important ne sera omis.

Une vieille Nourrice alla regarder de nuit dans l'appartement des Hôtes. Elle y vit, à la lumière d'une lampe, Philinnion avec Macate, Etranger qui logeoit-là par le droit d'hospitalité. La Nourrice fut extrêmement effrayée ; car Philinnion, qui étoit la fille de cette maison-là, étoit morte & enterrée depuis près de six mois. La Vieille, toute hors d'elle, alla remplir la maison de ses cris. La mère de Philinnion n'en voulut d'abord rien croire, & ne se résolut qu'un peu tard à aller s'éclaircir sur les lieux. Quand elle y arriva, il s'étoit fait quelque changement dans la Scène ; les deux personnages

étoient plus tranquilles que la Nourrice ne les avoit vus , & la mère ne vit que quelque légère apparence de la figure & de l'habillement de sa fille : elle remit l'entier éclaircissement à la nuit suivante ; mais elle manqua Philinnion , qui étoit venue , & déjà repartie : du moins cela fut réparé par Macate lui-même , qui , vivement pressé , avoua tout. Philinnion se déroboit à ses parens pour venir le trouver la nuit ; ils mangeoient , ils buvoient ensemble ; il lui avoit donné un anneau de fer & une coupe dorée ; il en avoit reçu une bague d'or & un mouchoir de cou qu'il montra ; enfin , après tout ce qu'il avoit vu , il ne lui étoit pas possible de la croire morte. A ce discours la mère se désespéroit , & étoit prête à expirer elle-même. Pour la calmer en quelque sorte , Macate lui promit que si sa fille revenoit encore , elle & son mari en seroient avertis dans le moment ; ce qui fut exécuté la nuit suivante. Quand Philinnion vit arriver dans la chambre de Macate son père & sa mère surpris & effrayés au dernier point de l'y trouver , elle leur dit : Vous êtes bien cruels de me troubler dans l'usage que je faisois de la permission que les Dieux m'avoient donnée de venir ici passer trois nuits avec cet Hôte , sans y faire aucun désordre. Vous vous

repentirez de votre curiosité. Je retourne au lieu qui m'a été marqué. *A ces mots elle fut véritablement morte , & il n'y eut plus qu'un cadavre étendu sur le lit de Macate. Il est aisé d'imaginer quel trouble s'empara aussi tôt de toute la maison , & avec quelle rapidité il se communiqua à toute la Ville. On alla ouvrir un caveau où étoient tous les morts de la famille de Philinnion : ils s'y trouverent tous dans l'état où ils devoient être ; il n'y manquoit que Philinnion , qui étoit sur le lit de Macate ; mais en sa place étoient les présens qu'elle avoit reçus de lui. Un si terrible prodige demandoit des expiations extraordinaires ; & ce fut-là que l'habileté d'un célèbre Augure & Devin brilla beaucoup : mais tout cela n'appartient presque plus à la petite Comédie dont il s'agit.*

Je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que cette Relation est faite par quelqu'un qui y parle en première personne , & comme témoin oculaire : le commencement y manque , par malheur ; & si nous l'avions , nous saurions qui est celui qui parle , ou du moins à qui il s'adresse.

Il dit dans un endroit , qu'on lui vint annoncer le prodige ; qu'il craignit que le Peuple , qui s'attroupoit , ne fît quelque

désordre , & qu'il le contint : c'étoit donc un homme de grande autorité dans la Ville , quelque premier Magistrat. Il finit par dire en propres termes : Si vous jugez à propos d'en informer l'Empereur , mandez-le-moi , afin que je vous envoie quelques-uns de ceux qui ont examiné de plus près les particularités du fait.

Voilà un homme en quelque dignité certainement qui écrit à son Supérieur , qui ne craint pas de lui paroître bien persuadé , ni d'être cité comme tel à l'Empereur même,



NOMS DES PERSONNAGES.

DÉMOSTRATE, Citoyen d'Hypate,
Ville de Theffalie.

SÉLÈNE, Fille de Démoftrate.

MIRTALE, Nièce de Démoftrate.

MACATE, Hôte de Démoftrate.

ORONTE, jeune Citoyen d'Hypate.

PHORMION, Efclave de Macate.

CÉPHISE, Efclave de Mirtale.

*La Scène eft à Hypate , fous l'Empire
d'Adrien.*



MACATE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHORMION, CÉPHISE.

CÉPHISE.

PHORMION, il me semble que pour le peu de temps qu'il y a que nous nous connoissons, je n'en use pas mal avec toi ; je te viens trouver jusques dans l'appartement de ton Maître pour jouir de ta conversation, qui n'en vaut peut-être pas trop la peine.

PHORMION.

Ma belle Céphise, tu fais une bonne

action ; il ne faut point t'en repentir. Jupiter l'Hospitalier veut qu'on ait soin des Etrangers , comme mon Maître & moi , & qu'on fasse de son mieux pour les bien traiter : il doit y avoir aussi , si je ne me trompe , une Vénus Hospitalière ; & je serois bien - aise qu'elle m'eût recommandé à toi , elle doit même l'avoir fait : car dans le moment que je te vis il y a cinq ou six jours , ton minois me fit une certaine impression , qui n'a fait que croître & embellir. Avoue que tu t'en es bien apperçue.

C É P H I S E.

J'en ai eu , si tu veux , quelque léger soupçon : mais je t'avoue aussi que je n'en ai pas été fort enflée de gloire. Est-ce un si grand honneur que de te plaire ?

P H O R M I O N.

Comment donc ! nous revenons vainqueurs des jeux Olympiques , où nous avons eu le prix de la course des Chariots : on nous fait de grands honneurs dans toutes les Villes où nous passons ; on nous ...

C É P H I S E.

Que tu es ridicule avec ton *Nous* !
C'est

C'est ton Maître Macate qui a eu le prix ; ce n'est pas toi, qui n'es que son Esclave favori.

P H O R M I O N.

Tu n'entends pas ces matières-là, ma pauvre Céphise. Tu dirois de même que la gloire du prix appartient aux chevaux de mon Maître, & non pas à lui : mais apprends que cette gloire-là rejaillit des chevaux sur mon Maître, & de mon Maître sur moi.

C É P H I S E.

Voilà bien des ricochets qu'elle fait pour arriver à toi. Mais n'importe, je veux bien te prendre pour un vainqueur des jeux Olympiques. Et bien, grand & illustre Phormion, dis-moi un peu quel homme c'est que ton Maître, qui a gagné le prix avec toi.

P H O R M I O N.

C'est un garçon bien fait, comme tu as vu, fort brave, fort adroit à tous les exercices, témoins nos jeux Olympiques, fort galant homme, & tu peux t'en fier à moi : car, comme j'ai pour toi ce que tu fais, je te parle en confidence ; & s'il avoit quelque vice

considérable , il y a long-temps que je le faurois , & je te le dirois de bonne foi.

C É P H I S E .

Et que vient-il faire ici ?

P H O R M I O N .

Rien ; il voyage pour son plaisir , & peut-être pour se faire voir à plus de gens après sa victoire des jeux Olympiques. Votre Ville d'Hypate méritoit bien qu'il y passât ; & comme Démocrate est l'ancien Hôte de sa famille , nous sommes venus loger chez lui , de même que Démocrate ou les siens auroient logé chez nous , s'ils étoient venus à Sicione , d'où nous sommes : cela est tout simple.

C É P H I S E .

Assurément.

P H O R M I O N .

Tout ce qui m'en fâche , c'est que nous avons mal pris notre temps. Toute cette maison-ci est dans l'affliction , & on ne songe guères à nous divertir.

C É P H I S E .

Il est vrai que vous êtes arrivés justement deux jours après que Démocrate a perdu sa fille unique qu'il aimoit ten-

drement , & vous ne devez pas trouver étrange qu'il ne soit pas bien joyeux.

P H O R M I O N.

Je le comprends : mais ce qui m'étonne , c'est que toute la maison est aussi affligée que lui. Tous les Esclaves pleurent cette Sélène qui vient de mourir , presqu'aussi amèrement que Démostrate. Il falloit donc que ce fût une merveille que cette fille-là ?

C É P H I S E.

Ils le disent tous : pour moi , je ne l'ai vue que mourante ; car , comme elle étoit tombée dans une maladie de langueur , Démostrate s'avisa , peut-être quinze jours avant qu'elle mourût , de faire venir ici Mirtale , sa nièce , afin qu'elle tâchât de divertir la malade. Mirtale y fit de son mieux , à ce que je crois , & ne fit rien. Je vis Sélène languissante , & pourtant fort belle : certainement c'est grand dommage.

P H O R M I O N.

Et bien , Démostrate , qui est vieux & n'a point de femme , ne sauroit mieux faire que d'épouser Mirtale ta Maîtresse ; & je crois que vous comptez

N ij

bien de vous établir toutes deux dans cette maison-ci , qui est bonne & bien étoffée.

C É P H I S E.

Nous verrons.

P H O R M I O N.

Je vais te confier un grand dessein que je forme. Je m'apperçois que mon Maître a assez d'inclination pour Mir-tale : elle est jolie , avenante ; elle est la seule qui le réjouisse un peu dans ce lugubre séjour , quoiqu'elle n'ose le faire qu'avec beaucoup de précaution , à cause de la tristesse dominante ; il la voit avec plaisir , il la cherche : s'il l'épousoit , au lieu de continuer à courir par le monde , cela ne seroit-il pas bien ?

C É P H I S E.

Pas trop mal.

P H O R M I O N.

Tu conçois bien d'où me vient ce projet. Je voudrois t'avoir , ma chère Céphise , car tu me plais beaucoup ; je dis beaucoup , & par ce moyen-là mon affaire seroit faite ; je t'épouserois aussi : n'est-il pas vrai ?

C É P H I S E.

Nous en parlerions après cela.

P H O R M I O N.

Oh ! non , non. Si tu ne me promets de m'épouser , point de Macate pour Mirtale ; en donnant , donnant. Mais , à-propos , voici une difficulté. N'y a-t-il pas un Oronte qui en veut à Mirtale ?

C É P H I S E.

Oui ; mais je t'assure que Mirtale n'en veut point à Oronte. Il est amoureux d'elle comme un fou ; mais il n'est qu'amoureux : il n'est point aimable ; nul agrément dans l'esprit , nulle galanterie ; de la dureté , de la férocité : bref , il ne nous plaît point.

P H O R M I O N.

Et moi , je te plais donc ?

C É P H I S E.

Voilà une belle conséquence.

P H O R M I O N.

Oui ; car je suis tout le contraire d'Oronte.

C É P H I S E.

C'est-à-dire , guères amoureux.

N iij

Oh ! que tu as l'esprit mal fait ! Je suis très-amoureux ; entends-tu ? & tu le verras par les soins que je vais me donner pour le grand projet. Mais j'entends du bruit : c'est mon Maître qui rentre.

SCÈNE II.

M A C A T E, P H O R M I O N ;
C E P H I S E.

M A C A T E.

CÉPHISE, je suis bien-aïse de te trouver ici : je viens de voir ton aimable Maîtresse, dont je suis charmé.

C É P H I S E.

Monsieur, je suis ravie qu'elle se soit trouvée dans la maison de Démocrate, pour vous en faire les honneurs mieux que Démocrate ne les pouvoit faire lui-même dans l'état où il est. Je suis persuadée qu'il en saura bon gré à sa nièce ; & je la vais assurer qu'elle lui a bien fait sa cour.

SCÈNE III.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

SEIGNEUR, vous voilà donc Amant de Mirtale ? Vous ne pouviez jamais mieux faire. J'ai une bonne nouvelle à vous donner, & qui va vous transporter de joie. Oronte, qui assiège Mirtale depuis long - temps, & qui en perd l'esprit, ne lui plaît point du tout. J'ai tiré adroitement ce secret de Céphise, avec qui, sans vanité, je ne suis point trop mal. Je veille sans cesse à vos intérêts, comme vous voyez. Qu'avez-vous donc ? vous recevez ma bonne nouvelle bien froidement.

MACATE.

Je t'avoue qu'elle ne me touche en aucune manière.

PHORMION.

Comment ! le malheur d'un rival n'est-il pas votre bonheur ?

N iv

M A C A T E .

Oronte n'est point mon rival.

P H O R M I O N .

Il n'est point amoureux de Mirtale ?
Il est bien certain qu'il l'est.

M A C A T E .

Oui ; mais c'est moi qui ne le suis
point.

P H O R M I O N .

Et que diable êtes - vous donc ? car,
à la fin, vous me mettez en colère : je
vous en demande pardon.

M A C A T E .

Mirtale est aimable de sa figure : sa
conversation est vive & amusante ; je
me plais avec elle ; je lui dis volontiers
des choses obligeantes, des galanteries.

P H O R M I O N .

Et bien, c'est être amoureux que tout
cela.

M A C A T E .

Oh ! que non. Sa figure me paroît
aimable sans me transporter ; sa con-
versation m'amuse sans me causer d'é-
motion : je suis bien-aise de la voir ;
mais si j'en manque l'occasion, je re-

mets sans peine à une autre fois : je lui dis des galanteries qui ne sont que des agrémens de conversation , des choses flatteuses qui , quoique vraies pour la plus grande partie , n'ont pourtant d'autre dessein que de lui prouver que je puis avoir un peu d'esprit : je voudrois lui paroître aimable , mais sans aucun desir sérieux d'en être aimé.

P H O R M I O N.

Tout cela est subtil. Il y a donc bien de la façon à être amoureux ? Je ne croyois pas qu'il y en eût la moitié tant.

M A C A T E.

Il y en a tant , que je ne l'ai jamais été. Tu m'as vu vivre comme les gens de mon âge , être dans des commerces de femmes , prendre les plaisirs de l'amour ; mais je n'ai point eu d'amour.

P H O R M I O N.

Vous en avez bien pris le meilleur ; puisque vous en avez pris les plaisirs. A quoi diable serviroit le reste ?

M A C A T E.

Il serviroit à me remplir le cœur , à me ravir , à m'élever au-dessus de moi-même. Je me sens un vuide dans l'ame

qui commence à m'être insupportable :
Il me manque d'aimer.

P H O R M I O N.

J'ai oui dire qu'en certaines occasions il faut un peu s'aider : aidez-vous, Seigneur ; courage , & vous deviendrez amoureux de Mirtale.

M A C A T E.

Je ne le ferois pas d'assez bonne foi. Crois-tu que dans une maison où je suis reçu à la faveur des droits de l'hospitalité, je voulusse devenir le héros d'une aventure désagréable pour Mirtale & pour son oncle ? Je ne suis pas assez vain pour croire qu'il ne tînt qu'à moi d'engager Mirtale dans une passion plus sérieuse que la mienne : mais quand j'en ferois le maître , je ne le ferois pas , & je serois bien fâché de lui faire croire que j'eusse pour elle des sentimens d'une certaine nature.

P H O R M I O N.

(*Bas.*) O mon grand projet ! que deviens-tu ? (*haut.*) J'entends que l'on vient ici. C'est Démocrate.



S C È N E I V.

MACATE, DÉMONSTRATE,
PHORMION.

D É M O S T R A T E.

JE viens, Monsieur, vous renouveler encore les excuses de la mauvaise réception que je vous fais. Il me semble que je ne vous ai point assez prié de me la pardonner ; mais, en vérité, je suis plongé dans une douleur que le temps ne fait qu'aigrir. Je crois ne pouvoir mieux faire mon devoir envers vous qu'en vous la cachant, & en me déroband moi-même à votre vue. Je vous ferois insupportable. Vous êtes le maître chez moi ; j'ai chargé ma nièce de vous en faire les honneurs ; après cela, je ne puis que pleurer & me désespérer.

M A C A T E.

Ah ! Monsieur, je fais combien votre douleur est juste. Je ne vous dirai pas que je la sente comme vous ; mais je la conçois si bien, que c'est presque la sentir. Au lieu que vous voudriez son-

ger à me divertir dans Hypate , si je pouvois servir à vous consoler , je me tiendrois trop heureux.

D É M O S T R A T E.

Me consoler ! Vous ne savez pas ce que j'ai perdu. Je pourrois soupçonner que l'amour paternel me séduit ; mais informez-vous de ma fille à tous les Citoyens d'Hypate : les Esclaves ne sont pas ordinairement fort charmés de leurs Maîtres ; tous les miens pleurent ma fille comme moi. Hélas ! je l'avois menée à ces derniers jeux Olympiques où vous avez été vainqueur ; elle vous y vit : ne la remarquâtes-vous pas ?

M A C A T E.

Je vous avoue que non : j'étois trop occupé de ce qui m'y conduisoit ; & puis, comment démêler quelqu'un dans une si horrible foule ? Il est vrai seulement que j'entendis dire qu'il étoit venu d'Hypate une jeune personne d'une rare beauté ; mais d'autres soins...

D É M O S T R A T E.

C'étoit elle , sans doute , dont on vous parloit ; c'étoit elle , & elle est morte. Elle est morte , juste Ciel !

M A C A T E.

En vérité, vous me pénétrez l'ame par une si violente douleur.

D É M O S T R A T E.

Accordez-moi une grace. Elle avoit fait faire son portrait pour une de ses amies ; je l'emprunterai : je vous prie , que je vous le fasse voir ; vous jugerez si mon affliction est légitime.

M A C A T E.

Je vous proteste , Monsieur , que j'en suis bien persuadé.

D É M O S T R A T E.

Mais ne croyez pas que sa figure soit la seule cause de mes regrets. Le caractère de son esprit & de son ame auroit embelli la figure la plus désagréable. Et tout le monde la regretteroit-il tant , si elle n'avoit été que belle ?

M A C A T E.

Vous savez , comme moi , que la mort n'épargne rien ; mais du moins les Dieux vous laissent une consolation dans la personne de Mirtale,

D É M O S T R A T E.

Ah ! Mirtale n'est pas Sélène : je ne

prétends pas faire tort à Mirtale ; elle a son mérite , ses agrémens , je les connois : mais enfin je vous en parle à cœur ouvert , Mirtale n'est pas Sélène ; & savez-vous encore une circonstance cruelle qui aggrave ma douleur ? je me reproche en partie la mort de ma fille.

M A C A T E.

Seroit-il possible ? vous me surprenez étrangement.

D É M O S T R A T E.

Glaucias , le Gouverneur de la Province , & qui est fort bien à la Cour d'Adrien , avoit pris pour elle une violente passion , & elle avoit pour lui une aversion invincible. Non-seulement c'étoit un établissement pour Sélène plus avantageux que je ne pouvois jamais le souhaiter , mais il y avoit un péril extrême à le refuser : Glaucias pouvoit nous perdre. Je n'étois pas capable de faire violence à ma fille ; mais je lui représentois avec force toutes les raisons qui la devoient porter à ce mariage : elle eût voulu m'obéir , & elle ne pouvoit. Elle sentoit cependant qu'elle m'exposoit à une ruine totale ; elle en tomba dans une

mélancolie qui ne se termina que par sa mort. Malheureux père ! ne valoit-il pas cent fois mieux que Glaucias exerçât sur toi sa plus cruelle vengeance ? Sélène vivroit , & tu ne serois pas à plaindre. Mais , Monsieur , je ne m'aperçois pas que je ne vous entretiens que de ma douleur ; je vous en demande pardon : puissiez - vous n'en éprouver jamais de pareille ! Adieu.

S C È N E V.

M A C A T E , P H O R M I O N.

P H O R M I O N.

JE gage qu'il vous a bien ennuyé avec ses lamentations éternelles.

M A C A T E.

Point du tout. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir le soulager. Il faudroit être bien dur , pour n'entrer pas dans les sentimens de ce bon Vieillard. Mais voici la nuit qui vient ; je ne sortirai plus : allume-moi de la bougie ; va-t-en , & ferme ma chambre ; je lirai un peu , & me coucherai quand il me plaira.

S C È N E VI.

M A C A T E , S É L È N E .

S É L È N E .

M A C A T E !

M A C A T E .

Qui est-ce qui m'appelle ? peut-il y
avoir ici quelqu'un ?

S É L È N E .

Macate !

M A C A T E .

Ah ! quelle figure extraordinaire ,
toute blanche & voilée !

S É L È N E .

Macate , je fors du tombeau pour
venir vous parler.

M A C A T E .

Oh ! oh ! le style est aussi extraordi-
naire que la figure ; c'est quelque pièce
qu'on me joue : comment êtes-vous
entrée ici , prétendue habitante du
tombeau ?

S É L È N E .

J'y suis entrée comme il m'a plu.

M A C A T E .

M A C A T E.

Premièrement, ne croyez pas me faire peur. Je ne tâte point de votre tombeau : vous venez me jouer ici une apparition de l'ombre de Sélène pour vous moquer de moi ; mais , par tous les Dieux , vous ne vous en moquerez point. Vous êtes une personne bien vivante.

S É L È N E.

Non , je ne suis plus au nombre des vivans.

M A C A T E.

Oh bien , je vous y remettrai. Voyons un peu ce que cache ce grand voile.

S E L È N E.

Arrête , téméraire ; tu en ferois puni sur-le-champ.

M A C A T E.

Je vois que vous avez la plus belle taille du monde , & un son de voix fort aimable. J'en aurai davantage ; il ne fera point dit que je sois sorti comme un sot d'un tête-à-tête avec une jolie ombre,

Tome VII.

O

Arrête , encore une fois ; je ne suis pas ce que tu penses.

M A C A T E.

Au nom des Dieux , finissons tout ce vain badinage : en venant ici , vous vous êtes bien doutée qu'on ne vous laisseroit pas toujours ce voile sur le nez ; & que si par hasard on n'étoit pas mort de peur , on vous prouveroit qu'on ne l'étoit pas. Abrégeons , s'il vous plaît , ce prélude ennuyeux , & venons à quelque chose de raisonnable.

S É L È N E.

Et bien , je vous épargnerai la peine de lever mon voile : voyez-moi . . .

M A C A T E.

Ah ! Ciel !

S É L È N E.

Qu'avez-vous , Macate ?

M A C A T E.

Je demeure interdit ; je n'ai jamais vu tant de beauté. Vous avez bien raison de ne point craindre l'audace ni la témérité d'un jeune homme ; je suis frappé d'un respect que je n'avois point

encore senti. La présence d'une Divinité ne m'en inspireroit pas un plus grand.

S É L È N E.

J'en suis ravie, Macate. Me voilà en état de vous parler ; mais je ne parlerai point que vous ne m'ayiez promis pour un certain temps , qui sera court , une obéissance entière & aveugle : me la promettez-vous ?

M A C A T E.

Je ne me sens pas seulement le maître d'un moment de réflexion pour en délibérer : je vous promets tout ; je ne suis né que pour vous obéir.

S É L È N E.

Ne me demandez point qui je suis , ni comment je suis ici. Mais vous, répondez-moi exactement à toutes les questions que je vais vous faire. Etes-vous amoureux ?

M A C A T E.

Non.

S É L È N E.

Et Mirtale ?

M A C A T E.

Non , j'en'ai point d'amour pour elle.

O ij

S É L È N E.

Et n'en avez-vous jamais eu pour personne ?

M A C A T E.

Non, jamais rien qui méritât le nom d'amour.

S É L È N E.

Adieu, Macate.

M A C A T E.

Quoi ! vous me quittez si-tôt ? je ne puis plus vivre sans vous voir.

S É L È N E.

Je reviendrai : ne suivez point mes pas ; demeurez-là , ne me regardez pas seulement partir : songez qu'il y va de tout à m'obéir fidèlement ; sur-tout ne parlez de ceci à qui que ce puisse être. J'ai peur qu'il ne fût inutile de comprendre dans cette défense votre Esclave favori : mais voyez si vous êtes bien sûr de sa discrétion. Adieu, Macate ; vous me reverrez. Adieu ; demeurez-là , & ne tournez pas la tête.



S C È N E V I I.

M A C A T E.

DA N S quel trouble je demeure !
Qu'ai-je vu ? que suis-je devenu ? certainement ce n'est point une ombre qui vient de paroître ; ce n'est point non plus quelqu'un qui se joue de moi : c'est la plus belle personne du monde, qui a laissé dans mon cœur une agitation que je ne connoissois point. Ah ! c'est donc-là cet amour que je me plaignois de ne point ressentir ? Dieux ! quel désordre il jette dans une ame ! car ce n'est point l'extraordinaire de l'aventure qui m'agite si vivement. Il n'y a rien-là d'effrayant ; & je me flatte que je soutiendrois bien des choses qui le feroient davantage. Je ne le sens que trop : les charmes que je viens de voir m'ont fait la plus profonde impression. Divine Inconnue , quand vous reverrai-je ? Hélas ! je ne me suis pas assez possédé pour l'en conjurer avec toute la passion qu'elle m'a inspirée. Elle ne m'a pas défendu de visiter cet appar-

ment pour voir par où elle peut être entrée, & par où elle reviendra. Al-lons, & tâchons de découvrir quelque chose sur tout ceci : peut-être mon amour en tirera-t-il quelque avantage.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRTALE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

MADAME, nos affaires vont bien. J'ai vu Phormion, mon adorateur; il a imaginé de lui-même ce que je voulois lui insinuer finement, d'arrêter son Maître ici en l'unissant à vous : outre que par rapport à moi il a intérêt à ce projet, il l'exécutera d'autant mieux que c'est lui qui l'a pensé. De plus, il m'a bien dit que Macate vous trouve fort aimable.

MIRTALE.

Je le voudrois, Céphise; car, pour lui, il est tout-à-fait à mon gré.

CÉPHISE.

Il y a bien plus. J'ai vu Macate lui-même, qui m'a dit en propres termes qu'il sortoit d'avec vous, & qu'il étoit

charmé de vous. En propres termes ;
Madame, cela est fort.

M I R T A L E.

Ma chère Céphise, tu me transportes
de joie. Je veux pourtant éprouver en-
core la passion de Macate : elle n'en
deviendra que plus forte. Que je serai
heureuse de la voir augmenter chaque
jour !

C É P H I S E.

Oronte s'appercevra de ce bonheur ;
là, & fera beau bruit.

M I R T A L E.

Oh ! qu'il fasse, je ne m'en mets guè-
res en peine ; il ne m'a jamais plu : il est
si brutal...

C É P H I S E.

Le voilà justement qui vient sur la
louange que vous lui donnez.



SCÈNE II.

S C È N E I I.

M I R T A L E , O R O N T E ,
C É P H I S E .

O R O N T E .

MADAME, j'ai deux mots à vous dire. Il y a ici un petit Jouvenceau d'Etranger qui vous fait les yeux doux, qui vous dit des fadeurs ; & vous, de votre côté, vous lui faites des coquetteries. Savez - vous que tout cela ne m'accommode point ?

M I R T A L E .

Monsieur, rien de tout cela n'est vrai : mais quand il le feroit, de quoi vous mêlez - vous ? Quel droit avez-vous de m'en venir faire des reproches si insolens ?

O R O N T E .

Le droit d'un homme qui vous aime passionnément, qui a toujours songé à unir sa destinée à la vôtre, & à qui vous n'en avez pas ôté l'espérance.

Tome VII.

P.

Et bien , je vous l'ôte , afin qu'il n'en soit plus parlé. Allez , & ne paroissez jamais devant mes yeux.

O R O N T E .

Non , non ; cela ne se terminera pas ainsi. Je n'aurai pas perdu deux années entières de soins les plus assidus : votre Macate ne m'en enlèvera pas le fruit par deux ou trois fleurettes qu'il vous aura débitées comme à cent autres , par deux ou trois œillades affectées & apprises par cœur. Je suis trop engagé dans l'affaire, pour en sortir si peu à mon honneur.

M I R T A L E .

Et que ferez-vous ?

O R O N T E .

Ce que je ferai ? vous le saurez , Madame ; vous le saurez : mais souvenez-vous que votre vainqueur des jeux Olympiques peut trouver à qui parler.



S C È N E I I I.

M I R T A L E , C É P H I S E.

C É P H I S E.

AH ! Madame, il me glace de peur ;
il va tuer Macate.

M I R T A L E.

J'ai peur aussi - bien que toi : mais
Macate ne se laissera pas tuer si aisément ;
il est bien aussi brave qu'Oronte.

C É P H I S E.

Et bien , ils se tueront tous deux : &
mon pauvre Phormion , que deviendra-t-il ?

M I R T A L E.

Ceci n'est que trop sérieux. Que je
suis malheureuse ! J'ai souhaité d'être
aimée de Macate : & à peine ai-je quelque
espérance de l'être , que je le vois
en péril pour moi. T'avouerai-je cependant
un sentiment qui me cause malgré moi
quelque plaisir ? La jalousie d'Oronte
assurera Macate de mes dispositions
pour lui ; rien n'enflamme

davantage l'amour naissant, que la certitude d'être aimé. De plus, si l'on me dispute à Macate, je lui en deviendrai plus chère ; si je lui coûte quelque péril, je serai plus sûre de son cœur.

C É P H I S E.

Tout cela est bon ; mais un combat entre deux hommes ne vaut rien. C'est tout au moins un scandale fâcheux pour notre honneur. Il faut que vous adoucissiez Oronte ; cela vous fera bien aisé.

M I R T A L E.

Pas tant que tu penses.

C É P H I S E.

Il le faut, & que Macate ne fache point qu'on a voulu se battre avec lui : mais il vient.



SCÈNE IV.

MIRTALE, MACATE,
CÉPHISE, PHORMION.

MIRTALE.

MACATE, n'avez-vous point rencontré Oronte, qui sort d'ici ?

MACATE.

Non, Madame.

MIRTALE.

Il vient de me quereller fort insollement sur votre sujet ; il est jaloux de vous.

MACATE.

De moi ! Et où prend-il cette jalousie ?

MIRTALE.

Il croit que vous lui nuisez auprès de moi.

MACATE.

Hélas ! Madame, il n'y a personne qui sache mieux que vous qu'il n'en est rien.

Peut-être se fera t-il apperçu de quelque préférence , de quelques distinctions : que fais-je , moi ? Je ne voudrois pas assurer qu'il eût tout-à-fait tort.

M A C A T E .

Eh ! Madame , vous le pouvez sans scrupule. Vous savez bien que si vous avez eu quelques manières obligeantes pour moi , c'est que vous étiez chargée de faire les honneurs de la maison de Démocrate ; & moi , je fais bien que je n'ai dû vos politesses qu'à ma qualité d'Etranger.

M I R T A L E .

J'assurerai donc bien Oronte qu'il n'a nul sujet de vous craindre. Adieu , Monsieur. (*Bas.*) Je meurs de honte & de dépit.

S C È N E V.

M A C A T E , P H O R M I O N .

P H O R M I O N .

IL faut , Seigneur , que vous me permettiez de parler ; aussi-bien je crois

que vous me le défendriez inutilement , car je crève. Est il possible que vous renvoyiez cette pauvre créature comme vous la renvoyez ? Elle enrage ; & je viens de l'entendre qui , en sortant d'avec vous , murmuroit entre ses dents je ne fais quoi , qui n'étoit assurément pas un discours de contentement. Est-il possible que vous ne voyiez pas qu'elle veut qu'Oronte ait sujet d'être jaloux de vous ? Oronte n'y songe peut-être pas ; & ce pourroit bien être elle qui l'auroit inventé pour vous faire parler & vous mettre un peu sur la voie : mais cela n'en seroit que plus obligeant ; & vous , vous demeurez - là immobile comme un Dieu Terme ; vous ne répondez pas , ou ce n'est que par monosyllabes. Et quels monosyllabes ? des monosyllabes à faire perdre patience aux gens , à désespérer une pauvre jeune & jolie personne qui a de bonnes intentions pour vous. A présent même encore , vous ne daignez pas me répondre , à moi qui ne vous parle point d'amour.

M A C A T E.

Que diable ! Phormion , tu m'impas-
P iv

176 M A C A T E ;

tientes : après ce que je t'ai confié , ne fais-tu pas bien la cause de mon procédé pour Mirtale ?

P H O R M I O N .

Bon ! Ce songe que vous avez fait cette nuit ?

M A C A T E .

Ce n'est rien moins qu'un songe ; & c'en est si peu un , que si tu manquois le moins du monde au secret : écoute , je te le répète , il y va de ta liberté ; je ne t'affranchirois jamais , & je te punirois bien sévèrement.

P H O R M I O N .

Oh ! ne craignez rien de ce côté-là : mais je m'y ferois tuer , c'est un songe. Vous n'aviez pas soupé ; votre cerveau étoit creux. Le bon-homme Démoftrate ne vous avoit parlé que de la mort de sa fille , vous avoit noirci l'imagination d'idées lugubres ; vous avez rêvé des ombres qui sortent du tombeau : il ne faut pas être grand Philosophe pour voir que cela est dans l'ordre.

M A C A T E .

Tu es fou.

P H O R M I O N.

Et bien , si ce n'est pas un songe ;
voulez-vous bien que je vous dise ce
que c'est ?

M A C A T E.

Oui , dis.

P H O R M I O N.

C'est une Aventurière qui avoit
quelque dessein galant sur votre per-
sonne , & avec qui vous avez eu un
procédé respectueux très-mal placé ;
& , pour preuve de cela , prenez bien
garde à ce que je vais vous prédire :
elle ne reviendra pas.

M A C A T E.

Je ne la reverrois plus ?

P H O R M I O N.

Non , vous ne la reverrez plus ; elle
a été attrapée.

M A C A T E.

Ah ! Phormion , je suis bien sûr que
ce n'est pas une Aventurière : je l'ai
vue ; les physionomies ne sont point
trompeuses à un certain point. La
sienne annonce si fortement la mo-
destie , la noblesse , la vertu , que
tout cela est prouvé du premier coup-

d'œil. Vénus n'a pas plus de graces ;
ni Minerve plus d'air de dignité.

P H O R M I O N .

C'est un songe ; j'y reviens.

M A C A T E .

Ni l'un ni l'autre , certainement.

P H O R M I O N .

Mais , Seigneur , comment voulez-vous que Vénus & Minerve , fondues en une seule personne , soient venues cette nuit trouver un jeune homme seul dans sa chambre , à moins que dans ce composé , Vénus ne l'ait furieusement emporté sur Minerve ?

M A C A T E .

Je ne le comprends pas , je te l'avoue : mais compte sur ma parole , que c'est la plus aimable personne du monde ; j'ai trouvé en elle tout ce qui manquoit aux autres femmes pour me donner véritablement de l'amour. Elles inspirent des desirs , & c'est le mieux qui leur puisse arriver ; aussi s'en contentent-elles : mais celle-ci vous frappe d'un sentiment d'admiration plus profond , & même plus agréable que les desirs. Il ne les empêche pas de naître ; mais il est toujours fort au-dessus.

P H O R M I O N.

Ces phrases - là me paroissent bien tournées; mais il en faut venir au fait. La démarche de cette merveille nocturne est un peu hardie.

M A C A T E.

Je te dis encore une fois que je n'y comprends rien.

P H O R M I O N.

De plus, elle vous a tenu certains discours qui, avec le respect que je vous dois, & à elle aussi, sont un peu extravagans. Je sors du tombeau; je ne suis plus au nombre des vivans : car vous la tenez pour vivante, n'est ce pas?

M A C A T E.

Sans doute. J'ai même été visiter l'appartement que Démocrate m'a donné chez lui, & que je n'avois pas examiné bien curieusement. Au-delà du petit cabinet qui est après ma chambre à coucher, il y a une assez longue galerie étroite & obscure, & au fond une porte dont je n'ai point la clef, & qui va je ne sais où. C'est par-là qu'on sera entré, certainement.

Eh ! que n'avez - vous demandé la clef de cette porte pour voir où elle va, & suivre la piste de la Vénus Minerve ?

M A C A T E.

Je n'ai garde ; elle ne feroit pas revenue , & je lui aurois désobéi. Je meurs d'impatience de la revoir : sa figure est sans cesse présente à mes yeux ; j'entends encore tous ses discours.

P H O R M I O N.

Peu sensés & fort suspects.

M A C A T E.

Tais - toi , malheureux ; respecte le plus tendre & le plus ardent amour du monde : je reconnois à cet amour qu'elle m'inspire , tout ce qu'elle est.

P H O R M I O N.

A la bonne heure , Seigneur ; cependant il me semble que Mirtale , qui n'est pas si équivoque , auroit mieux valu.

M A C A T E.

Ne me parle plus de Mirtale ; je ne la puis plus souffrir.



SCÈNE VI.

DÉMOSTRATE, MACATE,
PHORMION.

DÉMOSTRATE.

MONSIEUR, j'ai ce portrait de ma fille que vous avez bien voulu que je vous montrasse ; sa vue vous justifiera mon excessive douleur : pour moi, je ne l'ose presque pas regarder ; je l'effacerois avec mes larmes : tenez, voyez.

MACATE.

Ah ! Ciel ! juste Ciel !

DÉMOSTRATE.

Pourquoi ces cris ? pourquoi ce trouble ? Je ne m'attendois point que ce portrait vous fît un effet si extraordinaire : vous pâlissez.

MACATE.

Je vous prie , que je le revoie encore. Ah ! je n'en puis plus.



S C È N E V I I.

DÉMONSTRATE.

IL fuit, & me laisse dans un étonnement extrême : est - ce un mal soudain dont il a été attaqué ? Non ; il n'y a nulle apparence : c'est ce portrait qui l'a frappé d'un autre sentiment que l'admiration à laquelle je m'attendois. Quelle part ma fille pourroit-elle avoir à cela ? Je la connoissois trop pour appréhender rien de toute la conduite de sa vie. Hélas ! je n'ai que sa perte à pleurer : cependant je me sens je ne fais quelle inquiétude que je veux éclaircir. Allons retrouver Macate.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMONSTRATE, PHORMION.

PHORMION.

SEIGNEUR, mon Maître vous supplie de vouloir bien attendre ici un moment; il va venir. Il a été si troublé, qu'il a besoin d'un peu de temps pour se remettre.

DÉMONSTRATE.

Mais je ne comprends pas pourquoi cela. Ne te l'a-t-il point dit?

PHORMION.

Non, Seigneur; il ne m'a pas ouvert la bouche depuis qu'il est sorti si brusquement d'avec vous. Il s'est enfermé dans sa chambre, où il est encore, & je ne lui ai parlé qu'au travers de la porte pour vous annoncer.

DÉMONSTRATE.

Phormion, écoute-moi bien, je te

prie. Macate a été frappé du portrait de ma fille , comme s'il l'eût connue , qu'il l'eût même aimée parfaitement , qu'il eût ignoré jusques-là qu'elle étoit ma fille , & qu'elle étoit morte. M'entends-tu bien ?

P H O R M I O N.

Oui, Seigneur.

D É M O S T R A T E.

Il se pourroit faire , quoique je ne le croie pourtant pas , qu'elle se fût dérobée de moi à ces jeux Olympiques ; qu'elle l'eût été trouver sans se faire connoître à lui ; qu'elle ... Mais non , je ne le crois pas ; cela ne ressemble nullement à ma chère fille , qui étoit la plus vertueuse personne du monde.

P H O R M I O N.

Cela n'est pas vrai aussi ; il n'eut aucune aventure de cette espèce aux jeux Olympiques.

D É M O S T R A T E.

Et t'a-t-il dit toutes ses aventures ?

P H O R M I O N.

Oh ! oui. Je crois volontiers qu'il m'a plutôt dit plus que moins.

D É M O S T R A T E.

Il étoit brillant à ces jeux. Que fais-je ? une jeune tête peut tourner.

P H O R M I O N.

Non, Seigneur; sûrement il n'en est rien : mais voici Macate.

S C È N E I I.

D É M O S T R A T E, M A C A T E,
P H O R M I O N.

M A C A T E.

JE vous demande mille fois pardon, Monsieur; j'étois dans une trop grande agitation pour vous recevoir si-tôt : ce n'est pas que j'en sois revenu, il s'en faut beaucoup; mais je ne pouvois pas vous faire attendre plus long temps. Je conçois votre inquiétude, & j'en devine à-peu-près la cause. Je vous dirai naturellement le sujet de ce qui s'est passé à vos yeux : je ne vois que trop qu'il seroit inutile de garder un secret auquel je m'étois engagé. Cette nuit, étant seul dans cette même chambre-ci, j'ai vu paroître tout-d'un-coup à

mes yeux une figure de femme d'une beauté surprenante. Elle m'a parlé, & m'a promis de revenir. Je n'ai pas douté un moment que ce ne fût une personne vivante ; & j'ai même découvert au fond d'une petite galerie une porte par où elle pouvoit être entrée. Vous m'êtes venu montrer ce portrait de Sélène, & j'ai vu que c'étoit celui de cette personne que je croyois vivante. Je n'ai vu que l'ombre de Sélène.

D É M O S T R A T E.

Ma fille a paru à vos yeux !

M A C A T E.

Oui, Monsieur.

D É M O S T R A T E.

Eh ! que ne venoit-elle me trouver ?
Quel plaisir elle m'eût fait !

P H O R M I O N , *à part.*

Ah ! je respire : nous n'aurons plus à faire qu'à une morte ; nous en viendrons bien à bout.

M A C A T E.

Vous aviez bien raison de me vanter la beauté de Sélène. Son ombre est un prodige de beauté. Il est vrai qu'en y faisant réflexion, je me souviens de lui

avoir trouvé un peu de pâleur, l'air un peu abattu; mais des yeux si charmans, si parfaits . . .

D É M O S T R A T E.

Ah ! si vous l'aviez vue vivante !

M A C A T E.

Je ne l'ai que trop vue ; elle a porté dans mon ame des sentimens que je ne connoissois point, un amour qui n'aura point d'objet , & qui ne servira qu'à faire mon supplice. Il faudroit , pour toucher mon cœur , qu'on lui ressemblât ; & rien ne lui ressemblera. Je crois l'avoir perdue aussi-bien que vous ; & je la regrette aussi tendrement.

D É M O S T R A T E.

Que vous m'êtes cher , Macate ! Au nom des Dieux , ne nous séparons jamais ; nous pleurerons Sélène ensemble. Je vous adopterai pour mon fils. Que j'aurois été heureux de vous avoir pour gendre !

M A C A T E.

Monsieur , vous me frappez de la plus vive douleur. Quoi ! il étoit possible qu'il y eût sur la terre une personne aussi accomplie que Sélène, dont

Q ij

j'ai vu la figure, & dont tout le monde atteste le caractère charmant ! Il étoit possible que je fusse uni à elle pour toujours ; & la mort me l'a enlevée !

D É M O S T R A T E.

Je vous conterai cent particularités de sa vie qui vous la feront bien regretter. Ce ne sont pas des choses bien considérables : que voudroit-on qu'il y eût dans la vie d'une fille de dix-sept ans ? hélas ! elle n'a pas vécu davantage : mais ce sont de petits traits bien marqués, où vous reconnoîtrez ce caractère dont on vous a parlé.

M A C A T E.

J'oubliois à vous faire une prière ; c'est de ne point parler de tout ceci.

D É M O S T R A T E.

Mais promettez-moi aussi que , si ma fille revient encore , vous m'avertirez : & ne pourriez-vous point aussi me la faire voir ?

M A C A T E.

Hélas ! quelle apparence que je la revoie !

Je ne le crois guères , non plus que vous ; nous ne ferons que la regretter , mon cher Macate , & nous ne la verrons jamais.

SCÈNE III.

MACATE, PHORMION,
SÉLÈNE.

MACATE.

Tu ne me dis rien , Phormion ?

PHORMION.

Seigneur , que voulez - vous que je vous dise ? Je vous dirois bien quelque chose de raisonnable ; mais il ne seroit pas de votre goût : je vous dirois bien quelque chose de votre goût ; mais il ne seroit pas raisonnable.

MACATE.

Et quel est le discours qui seroit de mon goût ?

PHORMION.

C'est qu'il faut regretter sans cesse la perte d'une personne que vous n'avez

jamais vue ; vous attacher bien fidèlement aux charmes & aux perfections d'une ombre ; vous bien garder d'être amoureux d'une femme vivante qui en feroit certainement indigne ; vous remplir la tête d'un romanefque que vous n'oserez confier qu'à moi , & dont vous seriez honteux qu'on vous convainquît.

M A C A T E .

Et le raisonnable ?

P H O R M I O N .

Il est bien aisé à trouver ; il n'est pas alembiqué comme l'autre. C'est de laisser-là la morte , toute merveilleuse qu'elle étoit , puisqu'enfin elle est morte ; sauf cependant à être fâché , si vous en avez bien envie , qu'une personne fort aimable que vous auriez pu épouser ne soit plus ; c'est de vous rabattre sur quelqu'autre qui aura le défaut de vivre , Mirtale par exemple.

M A C A T E .

Je ne puis disconvenir de ce que tu dis. Cependant il me reste toujours dans l'ame une impression que je ne comprends pas. L'idée de cette figure ravissante que j'ai vue m'occupe incessamment : il est vrai que ce n'étoit

qu'une ombre ; ce n'étoit pourtant pas une figure que la nature ne pût produire , puisque le portrait de Sélène est parfaitement la même chose : tout le bien qu'on dit de Sélène m'enflamme encore , ou du moins me donne de l'éloignement pour tout ce que je connois. Je conviens que mon cœur n'est pas d'un assez haut prix pour ne devoir se donner qu'à des mérites rares : mais que veux-tu que j'y fasse ? c'est un malheur pour lui. Je sens qu'il ne peut se donner qu'à ce qui sera en droit de le mépriser. Mais , écoutons : j'entends du bruit.

S É L È N E.

Macate !

M A C A T E.

C'est la voix de l'ombre ; je la reconnois.

S É L È N E.

Macate ! n'êtes-vous pas seul ?

P H O R M I O N.

Répondez qu'oui ; car , pour moi ; je m'en irai volontiers.

M A C A T E.

Va-t-en donc. Je suis seul.

S C È N E I V.

MACATE, SÉLÈNE.

S É L È N E.

Vous me paroissez un peu troublé, Macate; je crois même que vous changez de visage.

M A C A T E.

J'avoue que j'ai quelque émotion : on n'est point accoutumé au commerce des ombres.

S É L È N E.

Vous devez y être plus accoutumé que vous ne l'étiez la première fois que vous m'avez vue; & vous n'aviez aucune peur de moi, vous n'en étiez même d'abord que trop éloigné.

M A C A T E.

Je ne croyois pas alors que vous fussiez une ombre; mais je fais présentement que vous en êtes une : vous êtes Sélène, la fille de Démocrate.

S É L È N E.

Et comment le savez-vous ?

M A C A T E.

MACATE.

J'ai vu le portrait de Sélène : c'est vous-même. Mais je puis vous assurer que le trouble que j'ai eu d'abord de voir une ombre, est dissipé.

SÉLÈNE.

Cela ne me paroît pourtant pas trop. Macate, vous n'êtes point dans un état tranquille.

MACATE.

Non, je n'y suis pas; mais je n'y ferois pas non plus, quand vous seriez vivante : peut-être y ferois-je encore moins.

SELÈNE.

Comment donc?

MACATE.

Vos traits, le son de votre voix, votre air, tout ce que je vois en vous me frappe d'une surprise, me jette dans une agitation que je ne puis vous exprimer. Si vous étiez vivante, j'aurois pour vous une passion qu'aucun autre n'auroit égalée; une tendresse si vive & si respectueuse, une soumission si entière & si constante, qu'une Déesse

n'en eût pas attendu davantage de son Amant.

S É L È N E.

Macate , la figure vous transporte trop ; elle n'est pas digne de causer de si grands mouvemens dans une ame : & que garderiez-vous pour un mérite plus solide & plus essentiel ?

M A C A T E.

Ah ! si vous viviez , vous seriez Sélène ; & Sélène étoit d'un caractère accompli.

S É L È N E.

Qui vous l'a dit ?

M A C A T E.

Tout le monde.

S É L È N E.

Défiez - vous des louanges qu'on donne aux morts.

M A C A T E.

Non , non ; j'entends dire de Sélène tout ce que j'avois imaginé à plaisir dans une personne que je voudrois aimer , tout ce que je ne croyois point qu'il fût possible de trouver ensemble dans une femme , tout ce qui me pa-

roïssoit chimérique en perfection , & ce que je souhaitois pourtant.

S É L È N E.

Vous l'auriez donc aimée ?

M A C A T E.

J'en ferois mort d'amour : & présentement je sens que la vue de son ombre, son portrait, les récits qu'on m'a faits d'elle, fermeront mon cœur pour jamais à toute autre passion. Quelle cruauté de ma destinée, de ne m'avoir fait connoître l'unique objet que j'eusse pu aimer que quand il n'est plus ; de ne me le montrer que quand il m'est enlevé !

S É L È N E.

Macate, avez-vous jamais entendu dire que quand les morts reviennent à la lumière, ils y séjournent long-temps ?

M A C A T E.

Est-ce que vous allez disparaître ?

S É L È N E.

Ce n'est pas-là ce que je dis. Mais, encore une fois, arrive-t-il quelquefois que les morts séjournent long-temps ici-haut ? N'y font-ils pas toujours des apparitions assez courtes ?

M A C A T E .

Que fais-je ? je ne croyois seulement pas trop qu'ils y revinssent jamais.

S É L È N E .

Ne vous appercevez - vous point qu'il y a long-temps que je suis avec vous ?

M A C A T E .

Il n'y a qu'un instant.

S É L È N E .

Cet instant seroit long pour une ombre. Mais ne vous appercevez - vous pas du moins que j'ai avec vous une conversation suivie ; que mes discours sont tout à l'ordinaire ; qu'ils n'ont rien de bisarre ni qui sente l'autre monde : en un mot, Macate , ne voyez - vous pas que je ne suis point une ombre ?

M A C A T E .

Vous êtes Sélène ?

S É L È N E .

Oui, je la suis : approchez , Macate :

M A C A T E .

Ah ! je sens à mes transports que vous êtes Sélène. Je suis dans un trou-

ble, dans un ravissement... Je ne puis vous parler.

S É L È N E.

Laissez-moi parler, je vous prie. J'ai fait pour vous une action extraordinaire : mais...

M A C A T E.

Quoi ! cet unique objet que je pouvois aimer, je le trouve !

S É L È N E.

Laissez-moi parler, je vous prie. J'ai fait pour vous une action extraordinaire : je suis venue vous trouver ; mais ma situation singulière m'y obligeoit. Vous saurez...

M A C A T E.

Ah ! vous avez fait tout le bonheur de ma vie en vous montrant à moi. Que ne vous dois-je point pour cette seule faveur !

S É L È N E.

Je veux bien que vous n'y soyiez pas insensible ; mais je veux aussi vous la justifier à vous-même.

M A C A T E.

Me la justifier ! vous justifier à moi

de ce que vous me comblez de joie ,
charmante Sélène !

S É L È N E .

Je ne veux pas que vous puissiez
avoir le plus léger soupçon . . .

M A C A T E .

Eh ! je vous adore ; je vous regarde
comme une Divinité.

S É L È N E .

Encore une fois , écoutez - moi , je
vous en supplie. Quand je vins ici avec
ce voile sur le visage . . .

M A C A T E .

Ah ! je suis coupable , je l'avoue ;
j'eus des pensées folles & téméraires. Il
est vrai que je ne vous connoissois pas :
mais il n'importe , vous étiez Sélène ;
je ne prétends pas m'excuser. Mais vous
vous souvenez bien aussi de quel res-
pect je fus frappé quand je vous vis :
ne répara-t-il point un peu ma première
insolence ?

S É L È N E .

N'entends-je pas que l'on frappe à
votre porte ?

M A C A T E .

Oui ; j'en suis étonné. Phormion fait

bien que je suis enfermé, & que je ne veux pas qu'on m'interrompe. On frappe encore plus fort.

S É L È N E.

Adieu, Macate ; vous n'avez pas voulu me laisser parler : je parlerai une autre fois ; j'ai des choses importantes à vous dire.

M A C A T E.

Vous sortez ? vous me mettez au désespoir : retirez-vous dans ce cabinet, où j'irai vous retrouver.

S É L È N E.

Non ; je ne veux pas risquer qu'on me voye ici. Adieu.

M A C A T E.

Que diable ! Phormion est-il enragé de venir présentement ? Il redouble de frapper : le maudit Esclave ! voyons ce que c'est.



S C È N E V.

M A C A T E , P H O R M I O N .

P H O R M I O N .

ETES-VOUS seul, Seigneur?

M A C A T E .

Oui ; & je vais te rouer de coups.
Que viens-tu faire ici ? malheureux !

P H O R M I O N .

Est-il bien sûr que vous soyiez seul ?

M A C A T E .

Eh oui ! que trop. Que diable
veux-tu ?

P H O R M I O N .

Oronte veut vous parler.

M A C A T E .

Maudit Phormion ! tu me fais tout
ce vacarme-là pour me faire parler à
Oronte ? Que ne lui disois-tu que je re-
posois , & qu'il étoit absolument dé-
fendu de me faire parler à personne ?

P H O R M I O N.

Il m'a menacé de me tuer.

M A C A T E.

Poltron ! va le faire entrer.

S C È N E V I.

M A C A T E , O R O N T E.

O R O N T E.

M O N S I E U R , faites , s'il vous plaît , retirer cet Esclave. Je ne suis pas homme à grands discours : je n'ai pu venir ici que de nuit , parce que je n'ai pas voulu qu'on me vît entrer chez vous , où je ne suis jamais venu. Vous êtes amoureux de Mirtale , ou vous le faites : il ne m'importe ; demain , au lever du soleil , vous me trouverez derrière le Temple de Junon.

M A C A T E.

Je m'y rendrai , quoique je ne songe nullement à Mirtale.

O R O N T E.

Oh ! ce sont-là des discours. Adieu ; jusqu'au revoir.

SCÈNE VII.

M A C A T E , P H O R M I O N .

M A C A T E .

REVIENS, Phormion.

P H O R M I O N .

Et bien ! qu'est-ce qu'Oronte avoit de si pressé à vous dire ?

M A C A T E .

Je songe bien à Oronte. Phormion, tu vois l'homme du monde le plus transporté : Sélène n'est point morte.

P H O R M I O N .

Voici bien autre chose. Cette Sélène-là prend bien des formes.

M A C A T E .

Elle n'est point morte ; & j'aimerai , & j'aime avec toute la vivacité imaginable.

P H O R M I O N .

Grand bien vous fasse , Seigneur ; mais je n'entends point toute cette aventure-ci. Il y a au fond quelque

manège, quelque diablerie sourde dont mon bon sens ne s'accommode point.

M A C A T E.

Ton bon sens n'est qu'une bête : tu n'es pas digne que je te parle de ce qui m'occupe.

S C È N E V I I I.

P H O R M I O N.

ELLÉ est morte, elle ne l'est plus ; je m'y perds. Il me semble que de tout ceci le cerveau de mon Maître est un peu endommagé : ces sortes de commerces extraordinaires ne lui font pas de bien. Le plus fâcheux encore, c'est que mes amours prennent un fort mauvais train. Je veux aller voir Céphise pour me consoler avec elle, & lui dire ce qu'il m'est permis de lui dire.



A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

P H O R M I O N , C É P H I S E.

P H O R M I O N.

MA chère Céphise , je suis au désespoir. Nous ne nous établirons point ici : ce diable d'homme ne veut absolument point être amoureux de Mirtale ; j'y perds toute mon adresse, toutes mes insinuations , & cependant je puis t'assurer qu'elles étoient délicates.

C É P H I S E.

Ma Maîtresse est pourtant aimable ; & , de plus, ce sera assurément un bon parti. Je ne doute point que Démoftrate ne l'adopte , Sélène étant morte.

P H O R M I O N.

Sélène est morte ?

C É P H I S E.

Et d'où viens-tu ? vraiment oui, elle est morte.

P H O R M I O N.

C'est une distraction qui m'a pris ;
mon pauvre esprit est en écharpe.

C É P H I S E.

Remets-toi donc , & dis-moi ce qu'a
ton Maître pour être si dégoûté ?

P H O R M I O N.

Je n'en fais, ma foi, rien. Je croyois
avoir plus d'autorité sur lui , & que dès
que je le pousserois du côté de Mirtale ,
il iroit beau train. Point du tout , il est
furieusement rétif.

C É P H I S E.

Mais encore , qu'est-ce qu'il a dans
la tête ?

P H O R M I O N.

Mille fantaisies que je ne lui con-
noissois point.

C É P H I S E.

Quelles sont ces fantaisies ?

P H O R M I O N.

Cela n'est pas aisé à dire. Anjour-
d'hui je vois un petit bout d'une fan-
taisie, demain un autre bout, un petit
coin d'une autre. Quand je veux ras-
sembler tous ces morceaux épars , le

tout est si bisarre , que je ne fais ce que c'est.

C É P H I S E .

Phormion , tu me trompes , ou tu es fou.

P H O R M I O N .

C'est plutôt le dernier. Je crois que mon Maître est attaqué du mal que tu dis , & cela se gagne aisément.

C É P H I S E .

Si tu ne finis ton maudit galimatias ; si tu ne me dis quelque chose d'intelligible ...

P H O R M I O N .

Tout-à-l'heure , je vais te parler clairement. Ne pouvons - nous pas faire notre petite affaire , indépendamment de Mirtale & de Macate ? Qu'ils s'épousent s'ils veulent ; mais nous pouvons prendre notre parti. J'ai de grandes espérances que Macate me donnera la liberté après cela ...

C É P H I S E .

Voilà un discours clair , mais fort inutile à présent. Que vient faire ici ma Maîtresse ?

SCÈNE II.

MIRTALE, CÉPHISE,
PHORMION.

MIRTALE.

CÉPHISE, j'apprends une nouvelle que je veux bien te dire devant Phormion. Un des gens d'Oronte m'est venu dire en secret que son Maître étant sorti de chez lui ce matin seul, il est revenu blessé, mais non pas dangereusement.

CÉPHISE.

Madame, vous verrez qu'il s'est battu avec Macate, comme il vous en avoit menacée tantôt.

PHORMION.

Justement ; il vint hier au soir trouver mon Maître à heure indue , & il ne lui dit que quatre paroles. Et, Madame, ne vous a-t-on rien dit de Macate ?

MIRTALE.

Non.

PHORMION.

Ah ! je vais donc tâcher d'en apprendre quelque chose.

S C È N E I I I .

M I R T A L E , C É P H I S E .

M I R T A L E .

CÉPHISE, Macate s'est battu pour moi.

C É P H I S E .

Ah ! Madame, ne nous flattons point ; cela ne signifie rien. Il s'est battu par engagement d'honneur , & non point par amour. Ce brutal d'Oronte l'a été quereller ; il falloit bien qu'il répondît.

M I R T A L E .

S'il étoit blessé , je ne laisserois pas d'en être fâchée.

C É P H I S E .

Et moi aussi ; mais ce seroit à cause de Phormion : car , pour lui , je ne m'en soucie guères. J'aime quasi mieux Oronte que lui à l'heure qu'il est. Cet Oronte-là est bien amoureux ; & , au bout du compte, voilà de quoi il s'agit.
Mais

Mais n'est-ce pas Macate que j'apperçois ? oui, c'est lui : n'ayez point de peur ; il se porte bien. Il a vu que nous le voyions, & n'ose nous éviter.

S C È N E I V.

M I R T A L E , M A C A T E ,
C É P H I S E .

M I R T A L E .

M O N S I E U R , je suis bien fâchée qu'on vous ait donné la peine de vous battre pour moi, & de disputer une chose à laquelle vous ne prétendez point.

M A C A T E .

Madame , je n'étois pas assez vain pour y prétendre ; mais j'ai été assez heureux pour faire voir que je pouvois soutenir une prétention aussi présomptueuse.



S C È N E V.

M A C A T E.

QUE je suis importuné de tout ce qui n'est point Sélène ! Pourquoi me parle - t - on d'autre chose que d'elle ? qu'avois-je affaire d'un combat où il n'étoit point question d'elle ? & s'il m'en revient quelque gloire , que m'importe ? Sélène n'en étoit pas l'objet. Divine Sélène , je vous reverrai. Ah ! que je ne vous parlerai pas foiblement de mon amour comme j'ai fait. J'étois saisi , troublé de vous voir vivante après vous avoir cru une ombre. Dans cette surprise , dans cette agitation , je me suis mal exprimé , & vous ne connoissez point encore ce que je sens pour vous. Mais vous le connoîtrez ; je n'exprimerai , & j'aurai le plaisir de vous convaincre qu'on n'a jamais aimé comme j'aime. Ah ! quand viendront ces heureux momens ? je me flatte qu'ils ne sont pas éloignés ; je mériterois qu'ils durassent toujours.

SCÈNE VI.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

ENFIN, Seigneur, je vous trouve : vous n'êtes point blessé ; j'en loue le Ciel de tout mon cœur. Voici un billet, qu'on dit qui est important, qu'un inconnu m'a donné pour vous.

MACATE.

Lisons. Ah ! Ciel ! je suis perdu.

PHORMION.

Comment ! que peut-il y avoir de si funeste dans ce billet ?

MACATE.

Malheureux combat ! pourquoi l'ai-je accepté ? ou du moins, que n'y ai-je été tué !

PHORMION.

Il me semble qu'il en auroit été plus malheureux.

MACATE.

Non, je n'éprouverois pas l'insup-
S ij

212 M A C A T E ;

portable douleur où je suis plongé.
Tiens , Phormion , lis toi - même ce
cruel billet.

P H O R M I O N .

*Vous vous êtes battu pour Mirtale. Voilà
tout. Et bien ! qu'y a-t-il-là ?*

M A C A T E .

Ne vois - tu pas bien que c'est Sé-
lène ? ...

P H O R M I O N .

Ah ! Sélène ! est - elle morte ou vi-
vante ?

M A C A T E .

Que diable ! je t'ai dit qu'elle étoit
vivante.

P H O R M I O N .

Vous ne m'avez pas trop bien mis
au fait ; & puis elle pourroit être re-
devenue morte , car elle change bien
souvent.

M A C A T E .

Sais-tu bien que je n'aime pas cette
mauvaise bouffonnerie-là ?

P H O R M I O N .

Pardon , Seigneur ; je vous parlois

pourtant assez sérieusement : mais j'y
aurai encore plus d'attention.

M A C A T E.

Sélène est donc jalouse ! ...

P H O R M I O N , *à part.*

Elle est vivante : voilà un bon signe
de vie.

M A C A T E.

Que dis-tu ?

P H O R M I O N.

Rien.

M A C A T E.

Sélène est jalouse de ce que je me
suis battu pour Mirtale.

P H O R M I O N.

Il fera bien aisé de lui faire enten-
dre raison. Vous vous êtes battu avec
Oronte, mais non pas pour Mirtale.

M A C A T E.

Oui , mais je ne reverrai point Sé-
lène. Comment me justifier ?

P H O R M I O N.

Pourquoi ne la reverrez-vous point ?

M A C A T E.

Ne vois tu pas qu'elle me représente

mon crime en quatre mots, & qu'elle m'en laisse à tirer les conséquences ? Je ne les tire que trop bien : grands Dieux ! elle me croit touché d'une autre ; & elle rompt pour jamais avec moi. Elle ne reviendra point.

P H O R M I O N .

J'entends présentement. Elle revint hier au soir : elle devoit revenir , elle ne reviendra point. Mais moi , je ne suis pas de cet avis - là : je tiens que puisqu'elle est revenue , elle reviendra encore.

M A C A T E .

Ah ! que je serois heureux , si tu disois vrai ! Mais non il n'y a pas moyen de s'en flatter. Pourquoi m'auroit-elle écrit ce billet ? elle seroit venue me faire elle-même ses reproches : elle ne m'écrit que pour m'apprendre le sujet qui l'empêche de revenir jamais.

P H O R M I O N .

Et bien , si elle ne revient pas , vous irez la trouver ; car , puisqu'elle est vivante , ce n'est plus comme une ombre , qui ne se laisse voir que quand il lui plaît.

Et où la trouver ? je suis sûr qu'elle est bien cachée.

PHORMION.

Oh ! c'est une grande avance , une grande commodité pour trouver quelqu'un , que ce quelqu'un-là soit vivant. Mais attendez ; il me vient une pensée : êtes-vous bien sûr que ce soit-là de l'écriture de Sélène ?

MACATE.

Tu peux bien croire que je n'en ai jamais vu : mais de qui seroit-ce ?

PHORMION.

Je n'en fais rien : c'est peut-être quelque femme d'Hypate à qui vous aviez donné des espérances. Vous êtes si coquet ! examinez un peu votre conscience , supposé qu'elle ne soit pas trop endurcie.

MACATE.

Je ne crois pas en avoir assez dit à personne pour fonder ce billet : cependant , on ne fait ce qui peut arriver , ta réflexion est bonne ; je serois trop heureux que ce billet ne fût point de Sélène. Sachons de Démocrate ce qui en est. Il vient heureusement.

S C È N E V I I.

DÉMOSTRATE, MACATE,
PHORMION.

D É M O S T R A T E .

JE viens, Monsieur, sur la nouvelle
qui se répand de votre combat...

M A C A T E .

Je vous suis bien obligé, Monsieur :
mais il s'agit présentement d'une chose
plus importante. Est-ce-là le caractère
de Sélène ?

D É M O S T R A T E .

Oui, ce l'est, sans doute; il est bien
reconnoissable.

M A C A T E .

Ah ! je perds toute espérance.

D É M O S T R A T E .

Je frissonne à la vue de ce billet : &
d'où vient-il ? il n'a rapport qu'à votre
combat : & comment Sélène peut-elle
l'avoir écrit ? Elle vous a paru, cela se
peut ; mais je n'ai jamais oui dire que
les morts écrivissent.

M A C A T E .

Je ne puis vous en dire davantage : je suis encore plus agité que vous. Seulement , Monsieur , je vous demande un secret inviolable sur ce billet. Je puis vous assurer que vos intérêts & les miens sont les mêmes : laissez - moi faire ; reposez - vous sur moi , j'aurai recours à vous , s'il le faut : mais enfin , je vous rendrai bon compte de tout , quand il en sera temps.

D É M O S T R A T E.

Que veut dire tout ce discours ? il sembleroit , à vous entendre , que ma fille pourroit être vivante ; car , sans cela , qu'y auroit-il à faire ? Et de plus , ce billet . . . Ah ! s'il étoit possible . . . Mais quelle vaine espérance ! Mon cher Macate , je sens qu'il y a quelque chose que vous me cachez. Par tout ce que vous avez de plus cher , ne me déguisez rien.

M A C A T E.

Ah ! par quel nom me conjurez-vous ? Mais gardez un profond silence , & laissez-moi dans le mien. Fiez-vous à moi ; j'ai pour vous tous les sentimens d'un fils pour un père : vous ne savez

pas vous-même à quel point ils sont fortement imprimés dans mon cœur. Vos intérêts ne peuvent être en de meilleures mains que les miennes. Je vous demande un jour ou deux pour vous parler. Adieu.

D É M O S T R A T E .

Arrête un moment , Phormion.

P H O R M I O N .

Non , Seigneur : je vous en demande pardon ; il n'est pas possible.

D É M O S T R A T E .

Hélas ! dans quel trouble ils me laissent !



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACATE, SÉLÈNE.

S É L È N E.

ME voici revenue, après avoir cru
que je n'en ferois rien.

M A C A T E.

Et pourquoi preniez - vous cette
cruelle résolution ?

S É L È N E.

Mon billet vous l'a dit. Ce combat,
dont j'entendis parler dans le fond de
mon tombeau, ou de ma retraite,
m'apprit que vous aimiez Mirtale.

M A C A T E.

Non, je ne l'aimois point.

S É L È N E.

Et vous vous battez pour elle ?

T ij

M A C A T E.

Pouvois-je refuser Oronte, qui s'étoit mis une fantaisie dans la tête ?

S É L È N E.

Vous y aviez donné occasion ?

M A C A T E.

Nulle occasion véritable. Il est vrai que je disois quelques légères galanteries à Mirtale ; je lui parlois comme les hommes ont accoutumé de parler à toutes les femmes un peu jolies. Peut-être, pour vous dire tout, avois-je l'agrément de la nouveauté pour Mirtale. Oronte, qui est emporté, en a pris de l'ombrage, & m'a querellé. Voilà l'histoire au vrai.

S É L È N E.

Vous êtes coquet naturellement.

M A C A T E.

Je l'étois, je l'avoue, & je l'étois faute d'être amoureux. Je parlois d'amour à toutes les femmes, parce que je n'en sentoís pour aucune. Cent fois je me suis plaint à Phormion de n'être point amoureux ; il vous l'attestera. Ah ! que je savois bien qu'il me manquoit un véritable sentiment, & que

vous me l'aviez bien fait connoître !
Que j'expie bien présentement mes frivoles coquetteries ! Je ne prétends pourtant pas vous les justifier ; je suis coupable de les avoir eues , puisque j'étois destiné à vous adorer. Je ne devois jamais prononcer pour nulle autre le mot d'amour.

S É L È N E.

Macate, je ne suis point dans une situation à vous éprouver aussi longtemps que je le voudrois , & que mon caractère naturel m'y porteroit. Je ne crois pas aisément être aimée.

M A C A T E.

Et qui le croira donc ?

S É L È N E.

Quand je le croirois , je craindrois encore de ne l'être pas toujours.

M A C A T E.

Que pourroit-on aimer après vous avoir vue ?

S É L È N E.

Vous me parlez avec trop de passion : ce n'est pas que je n'en sois bien-aîse en un sens ; mais d'un autre côté , tant de passion me fait un peu de peur.

T ii j

M A C A T E .

Ah ! quelle injustice ! Quoi ! parce que je vous adore , parce que mon cœur ...

S É L È N E .

Il nous faut pour quelques momens un peu de tranquillité. Réprimez l'ardeur de vos sentimens ; n'en suivez point la première impétuosité , & répondez-moi en ne consultant que votre raison. Vous me voyez , & vous avez beaucoup entendu parler de moi. Vous m'avez dit qu'on donne de grandes louanges à mon caractère : rabattez-en quelque chose. Mon père m'aime passionnément ; les autres n'ont pas d'intérêt à le contredire : mais voyez en vous-même si le total à-peu-près de ce qu'on vous a dit vous plairoit assez pour vous engager constamment à moi.

M A C A T E .

Vous me désespérez par une semblable question. Est-il possible ? ...

S É L È N E .

Ne voilà - t - il pas que vous vous transportez ?

M A C A T E.

Je vous dirai donc , le plus froidement que je pourrai , qu'ayant vu votre figure , vous croyant une ombre , & entendant vanter de toutes parts vos rares qualités , j'avois pris de la passion pour vous , qui n'étiez plus , & que la seule idée que j'avois de vous me gâtait tout , & m'auroit empêché d'aimer jamais rien : Phormion vous le dira ; il prenoit même la liberté de m'en faire des plaisanteries. Que fera - ce donc , grands Dieux ! quand vous êtes vivante ? que fera - ce , quand je vois la réalité de ce qui n'étoit qu'une idée ? que fera - ce , quand je verrai chaque jour la réalité l'emporter sur cette idée même ?

S É L È N E.

Macate , vous avez bien de la peine à vous posséder : mais répondez - moi encore. Si une personne que vous aimeriez sincèrement s'étoit confiée à vous , auriez-vous l'ame assez généreuse pour regarder comme un grand crime de lui manquer jamais ? vous en feriez-vous à vous - même des reproches qui vous

tourmentassent ? auriez-vous beaucoup de peine à soutenir les siens ?

M A C A T E .

Non , je ne les mériterois pas. Je puis vous assurer que je refuserois une confiance à laquelle je ne me sentirois pas disposé à bien répondre.

S É L È N E .

Il faut donc enfin que mon secret m'échappe ; je n'ai plus de précautions à prendre , & les circonstances où je suis me pressent. Je vous aime , Macate.

M A C A T E .

Ah ! quelle félicité est la mienne ! Quel mortel ! . . .

S É L È N E .

Ne croyez pas que mes sentimens pour vous soient nés depuis que je vous vois ici. Je vous vis aux jeux Olympiques : votre vue , votre gloire , votre réputation , car je m'informai fort de vous , tout me frappa.

M A C A T E .

Heureuse victoire Olympique , & mille fois plus heureuse que je n'eusse cru !

S É L È N E.

J'en remportai votre image dans mon cœur , & la pensée qu'il n'y avoit que vous avec qui j'eusse pu être heureuse. Inutile & cruelle pensée ! Mon père , qui ne vous connoissoit point , n'avoit garde de songer à vous ; & vous jugez bien qu'il ne me convenoit pas de l'y faire songer. Je tombai dans une mélancolie profonde.

M A C A T E.

Vous avez souffert pour moi , divine Sélène !

S É L È N E.

Je ne vous le reproche pas.

M A C A T E.

Mais moi , je me le reproche. Suis-je digne de vivre après cela ?

S É L È N E.

Glaucias prit une violente passion pour moi : mon père , que j'aime tendrement , avoit envie que je l'épousasse , sans vouloir pourtant m'y forcer. Combattue entre le desir d'obéir à mon père & ce que j'avois dans le cœur , ma mélancolie devint une maladie qui augmenta toujours ; enfin , un jour on

me crut morte , & on me porta au tombeau.

M A C A T E .

Je frémis du péril que j'ai couru. Sélène seroit morte , & j'en aurois été la cause ! Je n'eusse jamais vu Sélène ! que j'eusse été malheureux & coupable en même temps ! que n'eussé - je pas mérité de la colère des Dieux !

S É L È N E .

Macate , vous ne songez qu'à ce qui vous intéresse. Mais mon père est dans l'affliction ; il faut l'en tirer. J'ai voulu vous voir , & vous voir assez pour m'assurer de vous avant qu'il fût que je suis vivante. J'ai craint que sa joie , qu'il n'eût pu contenir , ne renversât mes desseins : il faut que toute la Ville , & sur - tout Glaucias , me croye toujours morte. Allez chercher Déinostrate , & l'amenez ici. Ne lui dites point qu'il m'y trouvera.

M A C A T E .

Je ne vous ai pas encore dit mille & mille choses dont je suis plein : je ne vous ai pas dit . . .

S É L È N E .

Allez , & revenez le plutôt qu'il se pourra.

S C È N E I I.

S É L È N E.

Q U E je sens mon cœur possédé d'une douce joie ! Tout m'assure de l'amour de Macate ; ma défiance naturelle n'y trouve rien à soupçonner, ma tendresse rien à souhaiter, & , pour comble de bonheur, Macate fait ce que je sens pour lui, il fait tout ce qu'il m'a coûté. Ah ! c'est de ce moment que je recommence véritablement à vivre, & que je fors du tombeau. Qu'ai-je fait jusqu'ici ? j'ai languï dans une vie malheureuse, & dont je voyois la fin sans regret. Il s'ouvre pour moi une nouvelle carrière heureuse & charmante. Non, grands Dieux ! vous ne m'avez pas rappelée à la vie pour ne pas soutenir ce bienfait par d'autres ; vous n'avez pas ménagé des circonstances si singulières ; vous n'avez pas fait venir ici Macate pour ne me pas préparer une destinée favorable. Je sens trop que nous sommes faits l'un pour l'autre ; je sens que je suis aimée, & que j'aime pour toujours.

SCÈNE DERNIÈRE.

DÉMOSTRATE, MACATE,
SÉLÈNE.

M A C A T E.

JE n'ai rien à vous dire, Monsieur :
voyez.

S É L È N E.

Ah ! mon père.

D É M O S T R A T E.

Je demeure immobile d'étonnement !
ma fille entre mes bras ! Quoi ! ma fille !
c'est toi ?

S É L È N E.

Oui, mon père ; c'est Sélène vivante ;
c'est votre Sélène.

D É M O S T R A T E.

Ma fille , que je t'embrasse encore : &
par quel bonheur es-tu vivante ?

S É L È N E.

Mon père , la Grande-Prêtresse de
Cérès vous en racontera l'histoire. Je
suis pressée de vous dire qu'ayant vu
Macate aux jeux Olympiques , où il me

plut, sa réputation fortifia l'impression que sa victoire avoit faite sur mon cœur; que quand il vint à Hypate, peu de jours après ma fausse mort, & que je fus par la Prêtresse qu'il logeoit chez vous, j'en fus émue; que je n'osois me découvrir à cause de Glaucias, & que je ne savois quel parti prendre; que je pensai que si Macate pouvoit m'aimer, je fuirais avec lui des lieux de la domination de Glaucias, après en avoir pris votre aveu; que je ne voulus point me découvrir d'abord à vous, de peur que votre joie ne trahît le secret nécessaire; que je suis venue ici par une route que je vais vous montrer; que j'ai fondé le cœur de Macate, que j'en suis satisfaite; qu'enfin il ne me manque plus que votre aveu.

D É M O S T R A T E.

Et que devenez-vous, ma chère fille?

M A C A T E.

Je m'unis à elle pour toute ma vie; & je conçois qu'il faut fuir ensemble. Nous aurons dans Sicione un asyle sûr contre les fureurs de Glaucias.

D É M O S T R A T E.

Je te perdrais encore une fois, Sélène?

230 MACATE, COMÉDIE.

S É L È N E.

Je ne me sépare pas d'un père tel que vous sans une douleur infinie ; mais il le faut. Profitons de ma fausse mort ; je me déroberai aisément avec Macate.

D É M O S T R A T E.

Venez donc , mes enfans : donnez-vous la main en ma présence. Je serai le Prêtre ; vous n'en trouveriez jamais un qui s'intéressât autant à votre union. J'en pleure de joie & de douleur. Soyez heureux autant que je le desire : mais je ne vous verrai plus.

S É L È N E.

Mon père, vous troublez mon bonheur.

M A C A T E.

Nous vous reverrons, mon pere ; car il m'est permis aussi de vous donner ce nom. Les temps changeront.

D É M O S T R A T E.

Allons, mes enfans, allons tout préparer pour votre fuite ; il n'est pas le temps de vous attendre sur moi.



R É F L E X I O N S

SUR LA COMÉDIE

DE MACATE.

LE fond de cette Pièce est si singulier & si bizarre , qu'il n'appartient presque pas au bon sens d'en juger : si elle valoit quelque chose , ce seroit tout au plus une extravagance heureuse. Quoique je demande grace sur le tout , j'en ai encore besoin sur deux points en particulier , que l'extravagance générale peut ne pas justifier suffisamment.

Le duel de Macate & d'Oronte a l'air bien François , & bien peu Grec. Je dirois bien , si je voulois , que , quoique les duels ne fussent pas si communs chez les Grecs , & réduits à une forme si régulière qu'ils l'ont été chez nous , il n'est guères possible qu'il ne s'en soit fait quelques uns chez eux tout naturellement , & sans aucune mode préétablie. Il se fait souvent des apologies plus foibles que celle-ci.

Il n'est point dit dans toute la Pièce comment , par quel chemin Sélène pénétroit de

sa retraite jusques dans la chambre de Macate. C'est pourtant-là le fondement de tout l'édifice ; & il méritoit bien qu'on prît la peine de le poser. Mais il est vrai qu'il eût fallu entrer dans un détail qui n'eût pu être suffisant sans être fort long & ennuyeux. D'ailleurs , ce détail n'eût pu absolument être que dans la dernière Scène , & y être tout entier. Or , il auroit été-là encore plus insupportable que jamais : aussi ne m'a-t-il point paru dans les lectures de cette Pièce , que ce défaut , quoique très-réel , se soit presque fait sentir à personne. On s' imagine aisément en gros ce que ç'eût été que ces faits supprimés : on n'auroit eu aucun plaisir à les entendre ; & on sait en quelque sorte bon gré à l'Auteur de les avoir passés sous silence.



LE TYRAN,

LE TYRAN,

COMÉDIE.

1724.

Tome VII.

V.

NOMS DES PERSONNAGES.

ARGALÉON, Tyran de Mefsène.

TÉLÉSILLE, Fille d'Argaléon.

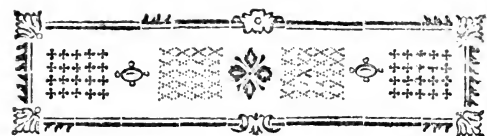
DARÉS, Confident & Ministre
d'Argaléon.

HERMOCRATE, Citoyen de
Corinthe.

LISIPPE, Bourgeois de Mefsène.

ÉRINNE, Bourgeoise de Mefsène.

*La Scène est à Mefsène, dans le Palais
d'Argaléon.*



LE TYRAN, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIPPE, ÉRINNE.

LISIPPE.

ME suivras-tu toujours , & viendras-tu sur mes talons jusques dans ce Palais ?

ÉRINNE.

C'est justement ce qui fait ma peur , que de te voir prendre le chemin de ce maudit Palais , & y entrer , ce qui est bien pis.

LISIPPE.

Tais-toi , malheureuse : regarde bien

ces murs ; ils ont plus d'oreilles que nous n'en avons à nous deux , & que dix autres encore avec nous.

É R I N N E.

Je me moque de leurs oreilles ; je n'ai rien dit.

L I S I P P E.

Tu as dit une parole que je me garderai bien de répéter , & qui te feroit mettre dans un cul de basse-fosse.

É R I N N E.

Eh bien ! que viens-tu donc faire ici , puisqu'il y a tant de péril ?

L I S I P P E.

J'y viens faire ma fortune.

É R I N N E.

Ah ! traître , tu m'abandonnes donc ? Quoi ! après tant de sermens que tu m'as faits , après trois ans . . .

L I S I P P E.

Non , non ; ne t'emporte point. Je viens ici faire ma fortune & la tienne. Tu fais bien que je t'aime , je veux t'épouser : mais nous n'avons rien , ni toi ni moi ; ou du moins si peu de chose , que ce n'est pas la peine d'en

parler. Nous sommes du plus petit peuple de Mefène , n'est-il pas vrai ? Mais approche pour m'écouter , je ne puis te dire cela qu'à l'oreille. N'est-il pas vrai que si je pouvois avoir une somme , comme de 500,000 francs , par exemple , cela nous viendrait bien à-propos pour nous mettre dans notre petit ménage ?

É R I N N E.

Rapproche-toi de moi , que je te parle avec la même circonspection. Mon pauvre Lisippe tu as entièrement perdu l'esprit.

L I S I P P E.

Non , ma chère Érinne , je ne l'ai point perdu ; tu fais que nos Citoyens m'en trouvent assez , & sans vanité je brille un peu par-là. Toi-même tu m'as dit cent fois que je te plaisais tant par mon esprit , quoique ce ne fût pas pourtant uniquement par l'esprit , à ce qu'il m'a semblé.

É R I N N E.

Il est vrai ; mais on dit que nos Savans tiennent que les plus grands esprits sont les plus voisins de la folie ;

238 L E T Y R A N ,

je crois que tu es devenu fou pour faire
le grand esprit. 500,000 francs ! &
où les prendras-tu ?

L I S I P P E.

Je les prendrai ici.

É R I N N E.

Ah ! je t'entends bien , scélérat ; tu
prends pour prétexte de différer notre
mariage , que tu veux t'enrichir à la
Cour d'Argaléon ; mais Argaléon qui
est vieux

L I S I P P E.

Parle bas.

É R I N N E.

Est-ce que le Tyran cache son âge ;
& nous défend de le savoir ?

L I S I P P E.

Parle encore plus bas , ou plutôt
va-t-en , je te prie ; tu me fais mourir
de frayeur.

É R I N N E.

Je ne m'en irai point , & je t'arra-
cherai les yeux ; je vois bien que tu
as quelque mauvais dessein. Quand
même Argaléon , qui est vieux , car
il l'est , dusses-tu enrager & lui aussi ,

te prendroit à son service, tu n'aurois jamais le loisir de passer chez lui le grade de Palefrenier, & ce seroit-là une belle fortune que tu aurois faite!

L I S I P P E.

Je ne ferai point son Palefrenier; je n'entrerais point à son service, & j'aurai les 500,000 francs.

É R I N N E.

Je fais ce que c'est : tu viens lui révéler quelque conjuration que tu as découverte; car il en pleut contre cet honnête homme-là, tu vois que je parle prudemment.

L I S I P P E.

Ne laisse pas de parler bas avec ta prudence; il ne s'accommoderoit pas de tes louanges.

É R I N N E.

Tu vas donc faire périr de pauvres Citoyens, qui n'auront eu que le tort de vouloir se défaire d'un diable, d'un enragé, à qui je voudrois que les trois Euménides eussent tordu le col! M'entends-tu bien? je t'ai peut-être parlé trop bas.

L I S I P P E.

Je ne ferai périr personne , je ne révélerai point de conjuration , & j'aurai 500,000 francs.

É R I N N E.

Encore une fois , où les prendras-tu ? Tu me fais enrager.

L I S I P P E.

Argaléon me les comptera aujourd'hui de sa main blanche , sur le bout d'une table.

É R I N N E.

Lui ! quand tu lui aurois sauvé la vie , il ne te les donneroit pas. Il est avare comme un chien ; & ce n'est pas qu'il n'ait de l'argent , puisqu'il a tout le nôtre. On dit même que ses espions , dont il a une très-nombreuse brigade , se plaignent de n'être pas payés.

L I S I P P E.

Mon Dieu , Érinne , il n'y a que façon de prendre les gens : mais voilà bien des discours inutiles ; il m'est impossible de te dire de quoi il s'agit , & tu me tuerois que je ne te le dirois pas. Mets-toi bien seulement deux choses dans la tête : la première , que j'aurai
aujourd'hui

aujourd'hui 500,000 francs ; la seconde , que je t'épouserai demain. La preuve de la première proposition , c'est que je ne suis pas une bête ; la preuve de la seconde , c'est que je t'aime. Celadit, va-t-en, je t'en conjure.

É R I N N E.

Je ne fais ce que tu m'as fait. J'ai une chienne de foiblesse pour toi dont je ne suis pas la maîtresse. Ecoute , mon cher Lisippe ; au moins tu ne me trompes pas ?

L I S I P P E.

Non , ma chère Érinne ; non , par tous les Dieux de l'Olympe.

É R I N N E.

Il y a encore , pour te dire vrai , une chose qui me rassure bien autant qu'eux ; c'est que je te connois pour un peu poltron , ou prudent , comme tu voudras , & je crois volontiers que tu ne viendrois pas te fourrer ici , si tu ne savois bien par où en sortir.

L I S I P P E.

Ce n'étoit pas la peine de différer ton départ pour me régaler de cet

242 L E T Y R A N ,
éloge : mais n'importe ; va-t'en ; aussi
bien voilà justement Darés qui vient ,
& c'est lui à qui je veux parler.

S C È N E I I .

L I S I P P E , D A R É S .

L I S I P P E .

SEIGNEUR Darés , souffrez que je
vous arrête un moment. Je ne fais si j'ai
encore l'honneur d'être connu de vous.
Je m'appelle Lisippe ; & quoique je ne
sois qu'un petit compagnon , je suis
de la même Tribu que vous.

D A R É S .

Finissez , je vous en prie , car je suis
extrêmement pressé.

L I S I P P E .

J'ai tant joué avec vous dans notre
enfance , mais toujours avec respect.
Vous vous en attiriez déjà de ma part :
vous étiez si joli , tant d'esprit , de
petites façons si agréables ; & moi , il
sembloit que je prévisse votre éléva-
tion future.

D A R É S.

J'ai bien quelque idée de ce que vous me dites - là.

L I S I P P E.

Vous ne sauriez manquer de l'avoir : mais pour ne vous point faire perdre votre temps , qui est précieux & utile à l'Etat, dans le poste où vous êtes auprès d'Argaléon notre Maître , je vous dirai que j'ai une petite affaire

D A R É S.

Nous en parlerons quand vous voudrez ; ma porte vous fera ouverte à toutes les heures du jour ; je serai ravi de vous voir : mais à présent

L I S I P P E.

Je vous arrêteroïs bien si je voulois : Je n'aurois qu'à vous dire , vous qui êtes le plus officieux de tous les hommes , qu'il s'agit de me rendre un service , & je suis sûr que vous m'écouteriez tant qu'il me plairoit. Mais je vous avoue franchement que ce n'est point cela ; ou du moins , si c'est cela , ce l'est si peu que rien. C'est une affaire où Argaléon a un très-grand intérêt, & par

244 L E T Y R A N ,
consequent vous aussi , qui jouissiez de
toute sa faveur.

D A R É S.

Et bien , qu'est-ce donc ? Tâchons
de finir.

L I S I P P E.

C'est une chose qu'il faut que je dise
à Argaléon ; je suis bien persuadé qu'il
vous la redira dans le moment : mais
il est nécessaire qu'il la sache le
premier.

D A R É S.

C'est la découverte de quelque con-
juration dont vous voulez avoir le
mérite. Il est juste que vous l'ayiez : mais
vous ne l'en aurez pas moins , quand
ce sera moi qui porterai la chose au
Prince. Je vous réponds que je vous
ferai bien valoir. Il m'a déjà passé plu-
sieurs affaires de cette nature par les
mains , & trop ; de par tous les Dieux ,
on s'est toujours adressé à moi , & on
ne s'en est pas mal trouvé.

L I S I P P E.

Ce que j'ai à dire au Prince vaut
mieux pour lui que la découverte de
dix conjurations. Vous avez bien de

l'esprit, Seigneur Darès, & vous ne sauriez pourtant le deviner; mais j'avoue aussi que ce n'est pas votre faute.

D A R È S.

Si je ne puis le deviner, vous pouvez me le dire.

L I S I P P E.

Oh! si je le pouvois, je fais trop le respect que je vous dois, je vous le dirois dans le moment. C'est une chose d'une certaine nature particulière, à devoir passer immédiatement de ma bouche dans l'oreille du Prince, après quoi il en fera ce qu'il voudra. Mais je puis vous assurer qu'il en fera très-content, & que vous le verrez dans la plus grande satisfaction, dans la plus grande joie où il ait été de sa vie. Et ce ne sera pas une satisfaction, une joie de quelques momens; ce sera un état durable d'un homme bien à son aise de toutes les façons.

D A R È S.

Hélas! il mériterait bien d'y être. Il est si aimable, quand on le connoît bien comme je fais! Mais le pauvre Prince a bien des traverses à essuyer de

la part de ces enragés de Messéniens, qui ne veulent point s'accoutumer à lui être fidèles, & qui ont toujours dans la tête la chimère de leur liberté. On ne peut pas venir à bout de les mettre à la raison ; & , sans cela , que pouvez - vous faire pour rendre le Prince heureux ? Vous ne le délivrerez pas de ses inquiétudes perpétuelles, qui ne sont que trop justes.

L I S I P P E.

Je ferai ce que je ferai. Si je ne fais rien, il n'y aura rien de perdu que deux ou trois paroles que j'aurai dites à Argaléon. Mais je suis sûr qu'elles ne le feront pas, & même pour vous ouvrir entièrement mon cœur, qu'elles seront bien récompensées. En ce cas-là, je saurai bien à qui j'aurai eu l'obligation d'avoir pu parler au Prince.

D A R É S.

Oh ! quand deux honnêtes gens traitent l'un avec l'autre , ils n'ont pas d'inquiétude.

L I S I P P E.

Il y a honnêtes gens & honnêtes gens. Ceux qui le sont parfaitement,

qui sont dans la grande délicatesse d'honneur, sont des billets, & moi j'en ferai un.

D A R É S.

Il est vrai que cela ne gâte rien. Allez m'attendre chez moi ; je vous ferai parler tantôt au Prince. A propos, vous savez bien qu'avant qu'on vous laisse parler à lui, on vous fouillera. C'est un respect qu'il veut qu'on lui rende : il ne suffit pas de n'avoir point de poignard sur soi ; il est plus respectueux de n'avoir ni couteaux, ni ciseaux.

L I S I P P E.

Je vuiderai volontiers toutes mes poches.

D A R É S.

Il ne faut pas non plus présenter au Prince de mémoire à lire ; il peut y avoir sur des papiers de certaines odeurs, il ne les aime point.

L I S I P P E.

Je renonce à tous papiers ; quatre mots, & rien de plus.

D A R É S.

Allez donc, nous nous reverrons bientôt.

SCÈNE III.

D A R É S.

SI j'avois quelque chose à craindre auprès d'Argaléon, certainement je ne lui ferois pas parler ce drôle-là ; je soupçonnerois que ce grand mystère qu'il me fait, feroit quelque chose qu'il voudroit dire contre moi. Mais, graces aux Dieux, je suis bien net. J'ai toujours été si absolument dévoué à Argaléon, depuis qu'il a la domination de Melsène ; non-seulement toutes mes actions, mais mes moindres paroles ont été si mesurées, qu'il n'y a pas moyen d'y mordre. Mais voici Hermocrate ; que me veut-il ? Tout le monde a affaire à moi.



S C È N E I V.

HERMOCRATE, DARÉS.

H E R M O C R A T E.

DARÉS, j'attendois, pour venir vous parler, que vous eussiez congédié cet homme qui étoit avec vous. Vous lui avez donné une assez longue audience : j'espère que vous voudrez bien aussi m'en accorder une ; &, pour venir promptement au fait , dites - moi avec franchise , je vous prie , s'il vous est permis de me parler sur les vues qu'Argaléon peut avoir pour marier la Princesse sa fille ?

D A R É S.

Seigneur , je vous répondrai en un mot , qui sera la pure vérité. Argaléon ne pense point à marier Télésille , il a bien d'autres soins. Ces maudits Messeniens , qui ne songent qu'à conjurer contre lui , le tiennent dans des inquiétudes continuelles , & il ne songe qu'à se précautionner contr'eux. D'ailleurs , ils sont tous si prévenus par la haine

qu'ils lui portent, que quoique Téléfille soit la plus charmante personne du monde, ils sont aveugles sur son extrême beauté, & il n'y en a pas un seul jusqu'à présent qui se soit avisé de s'attacher à elle. Du reste, je ne doute pas qu'Argaléon ne la mariât volontiers.

H E R M O C R A T E.

Tout va donc le mieux du monde ? Je ne suis point Messénien, je suis de Corinthe ; & je ne suis venu ici que pour recueillir une succession très-considérable. Je n'ai point vu Téléfille avec des yeux de Messénien ; j'ai senti tout son mérite, & je vous prie de disposer Argaléon à me la donner.

D A R É S.

Seigneur, je serai ravi de vous y servir. Ah ! que vous faites bien de vous attacher à Argaléon ! Laissez dire les Messéniens, c'est un grand homme que cet homme-là. Si ce n'étoient les canailles à qui il a affaire, son mérite paroîtroit bien davantage.

H E R M O C R A T E.

Je le crois,

D A R É S.

Malheureusement il a quelques années , & s'il venoit à manquer : comme il n'a point d'autres enfans que Téléfille , vous vous trouveriez maître d'un joli Etat , & avec le caractère ferme & vigoureux dont je vois que vous êtes , vous seriez chanter Messieurs les Messeniens. Cela me fait songer à vous dire qu'apparemment vous ne demanderez pas d'autre dot que l'espérance . . .

H E R M O C R A T E.

Je n'ai que faire de dot ; je suis assez riche , & je l'étois déjà assez sans cette nouvelle succession qui m'est venue.

D A R É S.

Tant mieux , Seigneur ; cela ne laissera pas de faciliter l'affaire. Argaléon pourroit bien marier noblement sa fille : mais , entre nous , il a besoin de son argent à tant de choses différentes . . .

H E R M O C R A T E.

Oh ! qu'oui. Parlez-lui donc le plutôt qu'il se pourra.

D A R É S.

Dès aujourd'hui. Je le verrai dans une heure ; & , au sortir d'avec lui , je

252 L E T Y R A N ,
vous rendrai compte du succès de ma
négociation.

H E R M O C R A T E .

Je vous ai dit que j'étois riche ; je
ferois inexcusable si j'étois ingrat.

D A R É S .

Seigneur , voilà justement la Prin-
cesse qui vient : je vous laisse avec elle ;
je me flatte que c'est lui faire bien ma
cour.

S C È N E V .

H E R M O C R A T E , T É L É S I L L E .

H E R M O C R A T E .

MADAME, vous voyez que je viens
de parler à Darés : je vous en demande
pardon. Je n'ai pas attendu que vous
m'en eussiez donné une permission aussi
positive que je la pouvois desirer. Mais
l'Amour est impatient : vos scrupules
étoient trop légers , ils retardoient trop
mon bonheur ; je me suis résolu de les
forcer. Me défavouerez-vous de ce que
j'ai fait, divine Princesse ?

Commencez par ne me point donner ce nom ; je vous en ai déjà prié. Je ne suis point Princesse : mon père n'est que d'une naissance très-commune ; & je vous avoue qu'il n'y paroît que trop par ses discours & ses manières. Il n'est point né Prince légitime , & je ne fais que trop de quel nom on l'appelle , lui & tous ses pareils qui ont usurpé la domination dans des Etats libres de la Grèce : je le fais , & j'en gémis sans cesse dans le fond de mon cœur.

H E R M O C R A T E.

Si vous n'êtes pas Princesse pour moi , vous serez donc une Déesse ? Quel nom voulez-vous que je donne à une personne qui , avec une beauté si rare , a une ame si noble ?

T É L É S I L L E.

Hélas ! Hermocrate , je ne sens rien de merveilleux dans la manière dont je pense. Tout ne me fait-il pas rentrer en moi-même ? tout ne me fait-il pas sentir la misère , & même la bassesse de ma condition ? Je suis la fille d'un homme haï , détesté de tout un Peuple ; & il n'est pas possible que cette

horreur générale qu'on a pour lui ne rejaillisse sur moi. Vous me donnez des louanges sur ma figure ; je ne crois pas seulement que cette figure , qui doit assez frapper le commun des hommes, m'ait réconciliée le moins du monde avec les Messéniens : la fille d'Argaléon est toujours un monstre à leurs yeux. Et pourquoi ne le ferois-je pas ? Ils jugent de mes sentimens par ceux de mon père ; & il faut convenir qu'ils ont raison. Ils ne savent pas ce que je pense ; & , loin qu'ils le puissent savoir, je suis obligée à le cacher avec grand soin , par respect pour mon père. Je ne vous parle point des périls continuels où je suis exposée ; tous ceux qui menacent mon père , me menacent aussi : à tout moment ce Palais peut être en feu ; on y passera tout au fil de l'épée sans aucune distinction : tout cela n'est rien , il n'y va que de la vie ; mais je vous parle de la honte , de l'ignominie dont je me sens couverte , & à laquelle je ne m'accoutume point. Hermocrate , croyez-vous que dans une pareille situation on soit bien tentée d'être orgueilleuse ?

Plus je vous entends, plus mon admiration augmente ; car l'Amour , quel-qu'ardent qu'il puisse être , est trop au-dessous de ce qui vous est dû.

T É L É S I L L E.

Eh bien ! si vous approuvez ces façons-là de penser , ce sont elles qui fondent ces mêmes scrupules que vous trouvez si légers. Dois-je vous exposer à être enveloppé dans les malheurs qui menacent mon père & moi ? faut-il qu'un homme aussi vertueux qu'Hermocrate s'unisse à la fille d'Argaléon ?

H E R M O C R A T E.

Ah ! il n'y a point de Héros qui soit assez vertueux pour cette fille d'Argaléon. On la connoîtra , & on trouvera bien qu'elle a fait grace à Hermocrate.

T É L É S I L L E.

Peut-être me connoîtra-t-on à la fin ; mais , en attendant , votre gloire en souffrira. Que fais-je si je ne vous en deviendrai pas moins chère ? Ah ! si ce malheur s'ajoutoit à tous les autres , je fais bien que je ne serois presque pas en droit de m'en plaindre ; mais j'en

mourrois. Je ne vous dissimule rien , & je ne me pare point avec vous d'une fausse & mauvaise fierté. Je vous dois beaucoup de ce que vous avez bien voulu vous attacher à moi , & surmonter tout ce qui devoit d'abord vous en détourner : mais je crains que vous n'ayiez trop fait pour moi. Je suis bien sûre que ma reconnoissance ne se démentira pas ; mais je crains que votre générosité ne se soutienne pas toujours : elle sera peut-être attaquée par la gloire même ; je fais combien vous êtes sensible à la gloire , & je ne voudrois pas que vous le fussiez moins.

H E R M O C R A T E .

Je n'ai plus d'expression pour vous répondre. Vous vous abaissez presque devant moi , qui ne dois être qu'à vos pieds : vous me parlez de reconnoissance, à moi, qui vous dois tout d'avoir reçu mes soins & souffert mon amour ; à moi , que mon sang répandu pour vous n'acquitteroit pas. Ah ! si j'ai quelque vertu , que j'en suis bien payé par vos sentimens ! vous me la rendez beaucoup plus précieuse encore qu'elle ne l'étoit par elle même.

TÉLÉSILLE.

Conservez-la bien, mon cher Hermocrate ; elle seule m'assure de votre amour. Vous m'êtes devenu absolument nécessaire. Je n'avois jamais vu de vertu ; j'en ai trouvé en vous tout ce que j'imaginois , tout ce que je desirois inutilement : je n'avois jamais été aimée ; vous m'en avez fait connoître le plaisir : il ne m'est plus désormais possible de vivre sans vous estimer toujours, sans être toujours aimée de vous.

HERMOCRATE.

Vous n'ajoutez rien de plus ?

TÉLÉSILLE.

Vous le suppléez de reste, & j'y consens de tout mon cœur.

HERMOCRATE.

Je suis si heureux, si transporté de joie, que je commence à craindre que mon bonheur ne soit pas assez sûr. Il n'y a qu'un moment que je parlois à Darés ; & ni la manière dont il est entré dans ce que je lui disois, ni toutes les circonstances de la chose, ne me permettent pas de douter le moins du monde qu'Argaléon ne doive vous ac-

corder à moi. Cependant j'en doute à l'heure qu'il est , parce que vous me faites trop sentir quelle seroit ma félicité. Mais il n'est pourtant pas possible qu'il me vienne un refus : ne le croyez-vous pas ?

T É L É S I L L E.

Non , il n'y a rien à craindre. Mon père ne m'aime point du tout ; j'ai eu beau vivre avec lui comme je devois , je crois qu'il a senti dans le fond de mon cœur quelque improbation secrète de sa conduite. Il m'auroit donnée au premier venu , si quelqu'un m'eût demandée , & il sera ravi de se défaire de moi. Son consentement ne vous fera pas glorieux ; mais vous l'aurez. Que nous serons heureux , si nous sommes jamais en état de rendre la liberté aux Messeniens , comme nous l'avons imaginé ensemble !

H E R M O C R A T E.

Je ferois encore plus heureux que vous par cette action qui nous seroit commune ; j'apprendrois aux Messeniens que c'est vous qui en avez eu la première idée.

J'en'ai fait que vous prévenir : j'avois vu plus long-temps que vous les maux de ma Patrie, & j'en devois être plus touchée. Vous êtes témoin de la vie que mène mon père, de ses frayeurs, de ses alarmes éternelles ; il n'est pas besoin d'être Hermocrate pour ne pas aspirer à une pareille situation. Argaléon n'a jamais rendu les Messeniens aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

H E R M O C R A T E.

Cependant Darés m'a complimenté tantôt, & assez adroitement, sur ce que je serois son successeur, & que je soutiendrois bien l'autorité qu'il m'auroit laissée. Vous jugez aisément que je n'ai rien dit : il ne faut pas que l'on puisse soupçonner nos intentions ; Argaléon ne nous les pardonneroit jamais, & nous mettroit hors d'état de les exécuter.

T É L É S I L L E.

Voilà ce qui me désespère. Il faudra paroître approuver, il faudra même peut-être appuyer une domination illégitime, dans le temps que nous aurons le cœur plein du desir de l'abolir. Il

faudra être odieux à tout un Peuple ; dont nous mériterions l'amour Quel supplice pour la vertu , de se revêtir des apparences qui lui sont les plus contraires , & de se priver de sa plus douce récompense !

H E R M O C R A T E .

Adorable Téléfille , ne nous faisons point des malheurs avant le temps ; pour moi , je ne les puis envisager , quand je touche au moment d'être le plus heureux de tous les hommes : les Dieux connoissent nos cœurs ; ils favoriseront des intentions qui doivent leur plaire. Je vais me tenir à portée de voir Darés , dès qu'il sortira d'avec Argaléon ; & quoique je sois plein d'espérance , je vous avoue cependant que plus l'instant de la décision approche , plus je me sens d'émotion & de trouble.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGALÉON, DARÉS.

DARÉS.

OUI, Seigneur, les bons Citoyens qui veillent à votre sûreté, viennent de me dire qu'ils soupçonnent une nouvelle conjuration.

ARGALÉON.

Ces Messeniens ont le diable au corps. J'ai beau les matter de toutes les manières, ils se rebèquent toujours. Qu'est-ce qu'il y auroit donc à faire ?

DARÉS.

Rien, Seigneur, que de continuer comme vous avez fait ; toute votre conduite est excellente. Ces Messieurs, dont j'ai l'honneur de vous parler, disent qu'ils auroient besoin d'argent.

Ces gens - là me ruinent. Mais leur conjuration n'est peut-être pas vraie ?

D A R É S .

Peut-être : mais pour savoir si elle est vraie ou non , il faut qu'ils aillent , qu'ils viennent , qu'ils s'intriguent , qu'ils gagnent des Esclaves , & quelquefois aussi d'honnêtes gens qui sont plus chers ; tout cela coûte.

A R G A L É O N .

La conjuration fera vraie apparemment , & je paierai nos gens sur les confiscations des conjurés.

D A R É S .

Cela est bon : mais , encore une fois , si cette conjuration n'est rien ?

A R G A L É O N .

Et bien , avance - leur de l'argent. Mais au moins , qu'ils nous servent bien ! & s'ils s'avisent de se plaindre si souvent , j'y mettrai bon ordre ; je les enverrai tous dans un cachot. Ils devroient me servir pour rien ; & ce ne seroit pas pour rien , car ne sont-ils pas trop heureux d'avoir ma protection , & de pouvoir vexer qui ils veulent ?

D A R É S.

Les hommes sont si déraisonnables !
Pour moi, j'en suis toujours surpris ;
mais il faut s'accommoder à eux, &
ceux qui gouvernent y sont encore
plus obligés que les autres.

A R G A L É O N.

Parlons d'autres choses. J'ai fait réflexion que mes vingt lits dans autant de chambres séparées pourroient bien ne pas suffire. En chassant de ce Palais quelques amis dont je ne me soucie guères, il me reviendra dix chambres assez éloignées les unes des autres : je mettrai dans chacune un lit, & j'en aurai trente ; moyennant quoi j'espère que je dormirai un peu mieux.

D A R É S.

Seigneur, rien n'est plus précieux que votre sommeil, ni si nécessaire à votre santé, & par conséquent à l'Etat. Effectivement, vous ne dormez pas assez.

A R G A L É O N.

J'y fais ce que je puis : mais quoique je sache bien que quand on entreroit la nuit dans mon Palais avec de mauvaises

intentions , il seroit difficile de me trouver , parce qu'on ne fait jamais dans lequel de mes vingt lits je suis couché , je ne ferme pourtant presque pas l'œil : le moindre bruit me réveille en sursaut ; & même lorsque tout est le plus calme du monde , je ne dors pas encore. Assurément trente lits valent mieux que vingt , & dépayseront mieux d'abominables assassins. J'en ferai plus tranquille : ne le crois-tu pas ?

D A R É S.

Sans doute , Seigneur ; il n'y a qu'à donner les ordres pour chasser vos amis.

A R G A L É O N.

En voici la liste. Tu leur signifieras de sortir. J'ai encore une inquiétude : mon Barbier n'a point une trop bonne physionomie.

D A R É S.

Ah ! Seigneur , il me semble que si : c'est moi qui vous l'ai donné ; j'en réponds.

A R G A L É O N.

Je t'assure , Darés , qu'il n'est point agréable d'être-là un gros quart-d'heure
fous

fous un rasoir bien affilé , dont on ne connoît point les intentions. J'y souffre cruellement ; j'observe avec attention mon Barbier , qui me paroît quelque-fois pensif , l'esprit occupé : cela ne me plaît point.

D A R É S.

C'est qu'il pense à vous bien faire la barbe , & qu'il veut primer dans cette opération - là pour vous bien faire sa cour. Il espère que cela le menera loin.

A R G A L É O N.

Quoi qu'il en soit , Darés , j'ai trop d'inquiétude ; je veux m'en délivrer.

D A R É S.

Je n'y vois plus d'autre moyen que de vous laisser croître la barbe. Vous en amenerez la mode ; Mefsène se conformera à vous , & peut-être le reste de la Grèce.

A R G A L É O N.

Je ne devois pas trop m'attendre à tant de complaisance ; mais j'ai trouvé un meilleur expédient. Que ma fille apprenne à faire la barbe.

D A R É S.

La Princesse ?

Tome VII.

Z

A R G A L É O N.

Pourquoi non ? je voudrois bien voir que la Principauté l'empêchât d'apprendre un métier honnête qui peut m'être utile ! je voudrois bien qu'elle fît là-dessus la dédaigneuse & la mignonne ! oh ! que je la rangerois bien vite à son devoir ! Elle ne me plaît déjà pas trop ; son caractère ne m'accommodé point. Aussi tu vois que dans Mésène personne n'en veut ; il n'y a pas un seul de nos jeunes gens qui lui dise une parole , & ce n'est pas assurément qu'elle ne soit belle & bien faite.

D A R É S.

Seigneur , vous avez sur elle des vues si différentes de ce que j'eusse cru , que je n'ose plus vous faire une proposition , qui cependant vous auroit pu convenir , même selon ce que vous venez de me dire.

A R G A L É O N.

Et quelle est cette proposition ?

D A R É S.

Oh ! Seigneur , il n'en est plus question , puisque vous voulez que la Princesse vous fasse la barbe. Je ne dis pas que votre dessein ne soit fort raisonnable & fort bien pensé ; mais enfin . . .

A R G A L É O N.

Ne laisse pas de dire ce que tu vou-
lois.

D A R É S.

Il s'agissoit de marier la Princesse.

A R G A L É O N.

Mon cher Darés, tu ne m'as jamais
fait tant de plaisir. J'aime encore mieux
qu'elle se marie que de me raser. Je ferai
trop heureux d'en être défait : & à qui
la maries-tu ?

D A R É S.

A Hermocrate.

A R G A L É O N.

A ce Corinthien ?

D A R É S.

Oui ; vous savez qu'il est prodigieu-
sement riche.

A R G A L É O N.

Il n'est que trop bon pour elle : la
difficulté n'est pas de la bien marier,
mais de la marier. Puisqu'Hermocrate
est si riche, je ne lui donnerai pas une
grosse dot.

D A R É S.

J'ai si bien tourné la chose, si bien

Z ij

ménagé l'esprit d'Hermocrate, qu'il ne vous demande rien du tout.

A R G A L É O N.

Il épouse ma fille pour ses beaux yeux ! il est donc fou ? Je soupçonnois bien qu'il en étoit un peu amoureux ; mais je n'imaginois pas une si haute extravagance : tant mieux pour nous, Darés ; il aura Télésille, & grand bien leur fasse à tous deux. Sans doute il te l'a demandée ?

D A R É S.

Oui , Seigneur ; & il m'attend pour apprendre votre réponse.

A R G A L É O N.

Va vite la lui porter : emploie pourtant ta prudence ordinaire. Tu juges bien qu'il ne lui faut pas dire combien il me fait de plaisir : sur-tout dis-lui que je ne me suis résolu qu'avec beaucoup de peine à marier ma fille sans lui rien donner ; mais que l'état présent de mes affaires m'a forcé à lui céder en générosité,

D A R É S.

J'entends ; reposez-vous sur moi : il ne me reste plus qu'un mot qu'il faut que

j'aie l'honneur de vous dire. Il y a dans votre antichambre un Messenien, nommé Lisippe, qui voudroit bien vous parler : c'est, dit-il, pour une affaire de la dernière importance, & qui vous regarde.

A R G A L É O N.

Il ne te l'a donc pas dite ?

D A R É S.

Il n'a jamais voulu. Cela ne se peut absolument, à ce qu'il dit.

A R G A L É O N.

Fais-le entrer, & demeure-là.

D A R É S.

Il veut vous parler sans témoins.

A R G A L É O N.

Je n'aime point ces mystères-là : qu'il s'en aille.

D A R É S.

Seigneur, il a été bien fouillé, & je l'ai fait garder depuis qu'il l'a été ; il n'a aucun papier à vous faire lire : je suis sûr qu'il n'y a rien à craindre.

A R G A L É O N.

Je fais bien pardeffus cela que j'ai sous mes habits une bonne cuirasse de

270 L E T Y R A N ,
fer , de bons brassarts , de bons cuif-
sarts : mais n'importe , les tête-à-tête
avec des visages nouveaux ne me plai-
sent point. Connois-tu cet homme-là ?

D A R É S.

Un peu , & je m'en suis encore in-
formé. C'est un homme de basse con-
dition ; mais qui passe pour avoir bien
de l'esprit , pour être un drôle intelli-
gent & alerte. Il a peut-être quelque
chose à vous apprendre sur cette con-
juration que vous craignez. Rien n'est
à négliger dans ces sortes de conjonc-
tures.

A R G A L É O N.

Qu'il entre donc ; & ne t'éloigne pas
trop. Que mes Gardes se rapprochent
de la porte de ma chambre.

S C È N E I I.

A R G A L É O N , L I S I P P E.

L I S I P P E.

S E I G N E U R , sans prétendre entrer
dans le secret de vos pensées , je vous
crois bien fatigué de conjurations : je

viens vous apporter un secret infail-
 ble pour empêcher qu'il ne s'en fasse
 jamais contre vous.

A R G A L É O N.

Va, mon ami; tu es fou : retire toi.
 Naturellement je crains les fous.

L I S I P P E.

Il est bien vrai que ce que j'ai l'hon-
 neur de vous proposer est singulier &
 extraordinaire ; mais, sur ma tête, il
 n'est nullement extravagant. Ne con-
 nois-je pas bien le grand génie du Sei-
 gneur Argaléon ; & voudrois - je lui
 proposer des chimères ? Mon secret...

A R G A L É O N.

Ne t'approche pas de moi ; je fais
 ton secret aussi-bien que toi-même ;
 c'est que je renonce à la domination :
 mais, par tous les Dieux, je n'y re-
 noncerai pas ; & je vous ferai bien
 tous souvenir...

L I S I P P E.

Mon secret n'est point ce que vous
 pensez : vous conserverez votre domi-
 nation. Tout ce qu'il faut faire...

A R G A L É O N.

Encore un coup, ne t'approche pas

272 L E T Y R A N ,
de moi : il a quelque chose d'égaré dans
les yeux.

L I S I P P E .

Je vous dirai donc , Seigneur , d'aussi
loin que vous voudrez , que vous n'avez
qu'à me faire compter tout-à-l'heure par
votre Trésorier 600,000 francs . . .

A R G A L É O N .

600,000 francs ! voilà une plaisante
folie ! elle ne peut aller qu'à faire rire.

L I S I P P E .

Oui , Seigneur , 600,000 francs. Vous
direz que je vous aurai appris un secret
pour découvrir toutes les conjurations :
on le croira , & on n'osera plus en faire.

A R G A L É O N .

Attends , attends ; que je débrouille
ce galimatias-là. Il me semble que j'y
entrevois quelque chose.

L I S I P P E .

Seigneur , il est impossible que vous
ne voyiez le tout du premier coup-d'œil.
Vous aurez la bonté de dire : Lisippe
m'a donné un secret pour découvrir
toutes les conjurations , & je lui ai don-
né pour récompense 600,000 francs.
Moi , je montrerai les 600,000 francs ,

& tout Mefsène dira : Ce secret est donc admirable ; car Argaléon est trop habile & trop sage pour jeter inutilement 600,000 francs , même pour les hasarder. Argaléon nous découvrira donc dès que nous songerons à conjurer contre lui ; & alors , ma foi , je ne crois pas qu'on ait envie de s'y jouer.

A R G A L É O N.

Il y a quelque chose de bon à ce que tu dis ; mais dans le fond tu ne me donnes pourtant rien.

L I S I P P E.

Quoi ! Seigneur , n'est-ce rien qu'une opinion que tout Mefsène prendra à la fois ? Tous ceux qui gouvernent les Etats seroient trop heureux, s'ils avoient chacun leur Lisippe qui leur apprît l'art d'établir des opinions à leur gré.

A R G A L É O N.

Ces Lisippes-là les ruineroient bien vite : ils font de trop grande dépense. Que diable ! donner 600,000 francs pour rien : car enfin , ce n'est rien ; je ne tiens rien , cela me paroît ridicule ; & tu serois le premier à te moquer de moi , si je le faisois.

L I S I P P E.

Seigneur , je n'ai plus rien à vous dire ; j'ai tout dit : mon secret est fort simple , & c'en est le beau.

A R G A L É O N.

Il n'est point du tout simple de donner 600,000 francs , à moins que simple ne veuille dire sot. 600,000 francs ! Je ne les ai pas premièrement ; il s'en faut bien : où les aurois-je pris ?

L I S I P P E.

Si vous voulez bien me le permettre , je vous donnerai un expédient. Vous les amasserez de vos épargnes : pendant ce temps-là vous aurez la bonté de ne point parler de mon secret ; de mon côté je ne dirai rien , je me tiendrai clos & couvert ; & quand vous aurez la somme , ou plutôt quand je l'aurai , vous ferez éclater le secret.

A R G A L É O N.

Mais pendant ce temps-là on conjurera.

L I S I P P E.

Ce ne fera pas ma faute.

A R G A L É O N.

Ce sera ta faute , & je m'en prendrai

à toi afin que tu le saches ; car tu n'aurois eu qu'à m'en quitter à meilleur marché : tu fais bien qu'il ne fait pas bon tomber sous ma patte. Mais ton secret a je ne fais quoi d'ingénieux ; je veux l'essayer. Je te donnerai d'abord quelque chose , & nous verrons comment cela fera.

L I S I P P E.

Cela ne fera rien du tout. Mon secret est indivisible ; il faut un grand coup pour n'y plus revenir.

A R G A L É O N.

Et bien , frappons le grand coup. Je te donne 50,000 francs.

L I S I P P E.

J'ai trop de conscience pour les prendre ; vous perdriez votre argent.

A R G A L É O N.

Est-ce qu'on ne seroit pas assez étonné que je t'eusse donné 50,000 francs ?

L I S I P P E.

Non : qu'est-ce qu'on peut avoir pour 50,000 francs ? Ils diroient tous que le secret ne seroit rien qui vaille , & il ne leur seroit point de peur.

A R G A L É O N.

Mais ils disent que je suis si avare ; car je fais tous vos discours à vous autres.

L I S I P P E.

Ils ne le disent pas tant que vous pensez ; & puis , quand il s'agit d'assurer votre domination , ils vous croient assez habile pour ne rien épargner. Après tout , de quoi s'agit-il pour vous ? n'est-ce pas de gouverner en paix ? Combien l'argent que vous me donnerez ne vous en sauvera-t-il pas ?

A R G A L É O N.

Je me rends à tes raisons ; je ne barguigne plus : va , je te donne 100,000 francs.

L I S I P P E.

Tout ce que vous voudrez , Seigneur : je ne suis point intéressé ; je ne songe qu'à votre sûreté & à votre conservation. Si je pouvois vous donner mon secret pour rien , oh ! que je le ferois volontiers : mais il est d'une certaine nature bizarre & particulière qui ne me le permet pas ; il est d'autant meilleur qu'il est mieux payé : *gratis* ou à-

peu-près *gratis* , il ne vaut rien. Moi ,
je n'en puis mais.

A R G A L É O N.

Voilà un impertinent secret : où diable l'as-tu pêché ?

L I S I P P E.

Je l'ai trouvé en me tourmentant l'esprit pour tâcher de vous être utile. Il m'est bien venu quelques autres idées , mais qui manquoient toutes par des endroits essentiels ; il n'y a eu que celle-là qui m'ait satisfait : je l'ai tournée & retournée de tous les sens , & je n'y puis trouver rien à dire.

A R G A L É O N.

Or , çà , finissons : 200,000 francs.

L I S I P P E.

Encore une fois , Seigneur ; tout ce qu'il vous plaira. Vous jugez bien que 200,000 francs font une fortune exorbitante à un homme comme moi. Je m'en contente de reste ; je n'aurois pas imaginé même en songe de pouvoir jamais être si riche. C'est à vous à voir si le secret fera son effet pour 200,000 francs. Comme c'est peu de chose pour vous , le succès sera peut-être médio-

cre ; & en ce cas-là votre argent feroit perdu , dont je serois très-fâché. Enfin , il est certain que plus vous en mettez , moins vous hafarderez de le perdre.

A R G A L É O N .

Tu es bien butté à tes 600,000 francs ! Et pourquoi cette somme - là plutôt qu'une moindre ?

L I S I P P E .

Je vous dirai en honneur que je ne songeois d'abord qu'à 500,000 ; car je faisois l'estimation sur le plus bas pied qu'il fût possible ; j'en avois du scrupule : mais je disois en moi-même , le Seigneur Argaléon y saura bien ajouter ce qu'il jugera à-propos ; c'est son intérêt , & il est , sans comparaison , plus habile que moi. Depuis cela , il m'est survenu un petit besoin de 100,000 francs ; je les ai ajoutés , & j'ai cru bien faire pour vous-même.

A R G A L É O N .

Je ne tâte point de tous les tours que tu prends-là ; je ne suis point ta dupe. Malheureux , tu me rançonnes , tu me tiens le pied sur la gorge.

L I S I P P E.

Hélas ! Seigneur , point du tout ; il n'en fera que ce que vous voudrez. Renvoyez-moi ; il y a assez d'autres Seigneurs dans la Grèce , j'en trouverai bien quelqu'un qui s'accommodera de mon secret : mais j'ai cru vous devoir la préférence. Je vous demande seulement une grace qui ne vous coûtera rien ; c'est de ne point parler de mon secret : vous me nuiriez inutilement. Je me retire , Seigneur , en vous souhaitant toutes sortes de prospérités.

A R G A L É O N.

Demeure ; il me vient une pensée. Je te donnerai plus que tes 600,000 francs : mais je dis beaucoup plus , & je te ferai une fortune beaucoup au-dessus de ce que tu espérois : je m'expliquerai bientôt davantage ; ne fors pas de mon Palais : sur ta tête ne parle de ce qui s'est passé entre nous à qui que ce soit , pas même à Darés. Va , tu seras bien content de moi.

L I S I P P E.

Seigneur , l'argent comptant...

Va , te dis-je ; & ne replique pas.

L I S I P P E , *en s'en allant.*

Que diable est-ce que ceci ? Auroit-il trouvé quelque moyen de m'attraper ?

S C È N E I I I .

A R G A L É O N .

OUI , mon expédient est très-bon ; il me tire de tout embarras. Il n'y a qu'une petite difficulté à applanir , qui ne m'arrêtera guères. L'idée de cet homme-ci est excellente , & il faut absolument en profiter. Cela vaut mieux que mes Espions , & mes vingt lits , & mes habillemens de fer. Je vais être le plus heureux homme du monde , & je dormirai.

S C È N E I V .

A R G A L É O N , H E R M O C R A T E .

H E R M O C R A T E .

SEIGNEUR , je viens vous marquer ma vive reconnoissance de la grace que
VOUS

vous me faites, & de la manière dont vous l'affaïsonnez. Vous m'accordez la Princesse, & Darés m'a dit...

A R G A L É O N.

Darés ne fait ce qu'il dit, je ne l'ai point accordée. Où a-t-il pris cela ? Je lui ai seulement dit que j'y penserois.

H E R M O C R A T E.

Vous me jetez dans le plus grand étonnement du monde. Quoi ! Darés...

A R G A L É O N.

Oui, Darés s'est trop pressé ; vous devez plutôt m'en croire que lui. Je ne vous ai point encore accordé ma fille, & j'en disposerai comme il me plaira.



SCÈNE V.

HERMOCRATE.

QUEL coup de foudre, grands Dieux !
J'en demeure immobile de surprise &
de douleur. Je viens transporté de joie
d'avoir obtenu tout ce j'aime, & j'ap-
prends que je me trompois. Loin d'a-
voir obtenu Télésille, je ne sens que
trop aux discours d'Argaléon que je la
perds pour jamais. Pourquoi Darès
m'a-t-il donné une fausse espérance ?
Que dis - je ? c'étoit une assurance
absolue ; il y a certainement là quel-
que chose que je n'entends point.
Courons vîte retrouver Darès.



A C T E I I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMOCRATE, DARÉS.

H E R M O C R A T E.

MAIS, Darés, ne m'avez vous pas dit en propres termes, que non-seulement Argaléon me donnoit la Princesse, mais qu'il me la donnoit avec joie, avec tout l'agrément possible ?

D A R É S.

Je ne fais pas bien, Seigneur, si je vous l'ai dit en termes aussi forts; mais enfin Argaléon ne me l'a pas dit de cette manière-là, puisqu'il vous a parlé d'un ton si différent.

H E R M O C R A T E.

Et comment vous a-t-il parlé ?

D A R É S.

Seigneur, je ne puis pas vous le dire, car je vois bien qu'il faut que j'aie mal entendu.

Aa ij

Mal entendu !

D A R É S .

Oui. Si vous saviez combien j'ai de choses dans l'esprit , de combien d'affaires j'ai la tête chargée ! il n'est pas étonnant que j'aie quelquefois des distractions , que j'entende un mot pour l'autre ; à tout cela il n'est question que de quelques mots.

H E R M O C R A T E .

De quelques mots qui font précisément le oui & le non ; & certainement comme je vous avois intéressé à mon affaire , vous les avez bien écoutés.

D A R É S .

Il n'y a qu'un mot qui serve. Argas-léon est un homme d'honneur , d'une probité exacte , qui ne manqueroit pas à sa parole. Il ne l'a pas donnée , puisqu'il le dit.

H E R M O C R A T E .

Vil Courtisan ! car enfin la patience m'échappe.

D A R É S .

Je ne vous le conseille pas , il n'y feroit pas bon pour vous.

H E R M O C R A T E.

Je te tuerai tout-à-l'heure , & en arrive ce qu'il pourra , si tu ne me dis pourquoi Argaléon a changé.

D A R É S.

Je vous jure que je n'en fais rien.

H E R M O C R A T E.

Qui a-t-il vu depuis que tu l'as quitté ?

D A R É S.

Il n'a vu qu'un nommé Lisippe que j'ai introduit chez lui , qui lui a parlé seul à seul , & sans que j'aie su de quoi il s'agissoit. D'ailleurs ce Lisippe est un homme que je ne connois que de nom , & un peu de vue. A l'heure qu'il est on le garde , & il ne voit personne.

H E R M O C R A T E.

Excusez mon emportement , il n'est que trop légitime ; il est question ici de tout pour moi. Je sens que vous me dites vrai présentement : ce Lisippe est venu sans doute faire à Argaléon quelque proposition de mariage pour la Princesse ?

D A R É S.

Cela se pourroit bien , je le crois comme vous. Argaléon a même dé-

286 L E T Y R A N ,

fendu à ce Lisippe que j'ai introduit , de me parler de rien ; & Argaléon de son côté garde avec moi un profond silence , contre son ordinaire.

H E R M O C R A T E .

Cela n'empêche pas que vous ne soyiez toujours le seul homme en qui il se confie , mon cher Darès ; promettez-moi de me servir , je ne mets point de bornes à ma reconnoissance.

D A R É S .

Je ferai de mon mieux , quoique...

H E R M O C R A T E .

Oubliez cela , je vous en conjure ; il est vrai que je suis un peu vif , mais je ne le suis jamais tant que pour reconnoître les services.



S C È N E I I .

HERMOCRATE , TÉLÉSILLE.

T É L É S I L L E .

ET bien , Hermocrate , avez-vous tiré quelque éclaircissement de Darès ?

H E R M O C R A T E.

Très-peu de chose. Entre le temps où il a vu Argaléon , qui certainement avoit consenti de bonne grace , & le moment où je suis entré chez lui & ai été si mal reçu , Argaléon n'a vu qu'un nommé Lisippe , homme de peu , qui l'aura fait changer par quelque vue de mariage qu'il lui aura donnée pour vous. Il n'est pas possible que cela soit autrement , j'irois bien vite dans ce moment-ci trouver ce Lisippe , & de gré ou de force , je le ferois parler , & en saurois davantage : mais personne ne lui parle , on ne le voit point.

T É L É S I L L E.

Hermocrate , nous voilà séparés pour jamais.

H E R M O C R A T E.

Pourquoi me prononcez - vous ces cruelles paroles ? Je n'ai pas la force de soutenir cette idée ; je me la dissimule , & je tâche à retenir , malgré toutes les apparences contraires , quelque foible reste d'espérance.

T É L É S I L L E.

Nous ne nous verrons plus. Je sens

quelle est ma destinée ; j'y reconnois même la justice des Dieux , quoique sévère. La fille d'Argaléon ne mérite pas d'être heureuse ; & vous , Hermocrate , ces mêmes Dieux qui aiment la vertu , ne veulent pas vous laisser unir à la fille d'Argaléon.

H E R M O C R A T E .

Madame, vous me confondez, quand vous vous regardez comme une criminelle , & que vous me faites tant valoir. Je conviens que ma vie s'est passée jusqu'ici dans l'innocence : mais quelles preuves de vertu ai-je données ? Je n'en ai reconnu les semences dans mon cœur qu'à la vive passion que j'ai prise pour vous ; le peu que je vaux tient entièrement à mon amour. Le desir de vous plaire , la joie de m'en pouvoir flatter m'animoient , m'élevoient au-dessus de moi-même ; je perds tout si je vous perds.

T É L É S I L L E .

Hélas ! vous perdez moins que moi. vous surmontiez des obstacles pour unir Votre destinée à la mienne , & des obstacles qui devoient assez légitimement vous arrêter ; & peut-être ai-je eu tort
de

de ne vous les pas représenter plus fortement , de permettre que vous les surmontassiez ; peut-être ai-je été séduite par les sentimens de mon cœur qui me parloit trop pour vous. Mais moi , je ne surmontois rien : au contraire , tout me portoit vers vous ; vous étiez l'asyle où je me réfugiois contre tout ce que je vois ici , contre tout ce qui m'environne ; j'allois trouver un air pur , des sentimens conformes aux miens , la vie que je puis croire que je méritois. Vous pourrez vous consoler par la pensée de ce que vous eût coûté la malheureuse Télésille : moi à qui vous faisiez un bonheur que je n'achetois par rien , puis-je jamais me consoler ?

H E R M O C R A T E .

Non , vous n'avez pas l'injustice de croire ce que vous dites ; vous ne me croyez pas capable de me consoler jamais.

T É L É S I L L E .

Je le crains du moins , & je vous demande pardon d'un sentiment si injuste. De quoi me servira que vous soyiez éternellement affligé aussi-bien

que moi ? Je veux pourtant malgré moi pouvoir me flatter de la durée de votre douleur.

H E R M O C R A T E .

Vous ne le pouvez que trop. Je ne veux point de la vie sans vous ; & on est toujours maître d'en sortir.

T É L É S I L L E .

Ah ! Hermocrate . . .

H E R M O C R A T E .

Non , Madame , je ne précipiterai rien ; j'agirai auparavant. Il faut savoir qui est celui à qui Argaléon vous destine.

T É L É S I L L E .

Hélas ! c'est quelqu'un qui lui convient : & quelle circonstance dans mon malheur ! Un homme qui sera dévoué à Argaléon , qui appuiera son pouvoir par toutes sortes de voies , qui ne songera qu'à lui succéder , est celui qu'on préfère à Hermocrate ; & sans doute on le préfère par ces endroits-là. C'est celui qu'on me donne au lieu d'Hermocrate. Quelle différence , grands Dieux ! De quelle vertu n'aurai-je pas besoin ,

& quels torrens de larmes me coûtera une vertu si pénible & si forcée !

H E R M O C R A T E.

Quoi ! vous accepterez cet indigne époux ?

T É L É S I L L E.

Vous pouvez bien compter que j'apporterai toute la résistance que mon devoir me permettra ; je n'ai à craindre que d'en passer les bornes : mais si enfin ...

H E R M O C R A T E.

Non, vous ne ferez point ainsi sacrifiée ; vous ne le ferez point.

T É L É S I L L E.

Et quels moyens avez - vous pour vous y opposer ?

H E R M O C R A T E.

Je ne fais : mais j'ai un amour , & je me sens un courage qui m'en fourniront.

T É L É S I L L E.

Je n'espère rien de votre courage , & je crains tout de votre amour. Que pouvez-vous ici , étranger , sans amis , dénué de tout ? Vous ne ferez que me

causer de nouvelles larmes encore plus amères. Argaléon est tout-puissant ; & vous savez combien il est terrible dans sa fureur.

H E R M O C R A T E.

Il n'est pas si terrible que timide. Lui & ses pareils , ils craignent encore plus qu'ils ne sont craints ; & moins on les craint , moins ils sont à craindre. Un homme seul , qui parlera d'un certain ton , peut les faire trembler.

T É L É S I L L E.

Au nom des Dieux , Hermocrate ; conduisez-vous avec une extrême circonspection ; pliez sous les premiers emportemens de mon père ; dissimulez & attendez les occasions favorables d'agir. Nous ne sommes pas encore assez instruits de toutes les circonstances de notre malheur : tâchez de les découvrir , soit par Darés , soit par ce Lisippe.

H E R M O C R A T E.

Croyez-vous qu'il soit nécessaire de me rien recommander ?

T É L É S I L L E.

Je crois bien que je vous dis des

choses inutiles. Trouvez-vous cependant qu'elles le soient tout-à-fait ? ne vous prouvent-elles rien ?

H E R M O C R A T E.

Divine Téléfille ...

T É L É S I L L E.

Allez : ne me répondez point. Il n'est pas à-propos qu'on nous voie si longtemps ensemble. Je veux pourtant vous dire encore que je suis fâchée d'avoir autant d'intérêt de n'être pas à l'odieux époux qu'on me destine. Vous pourriez croire que je songe principalement à détourner un coup si affreux : mais non ; ce qui domine dans mon cœur, c'est la crainte de vous perdre.

H E R M O C R A T E.

Que je serois heureux , si je versois tout mon sang ! ...

T É L É S I L L E.

Allez ; vous vous arrêtez trop. Que ma malheureuse situation ne vous fasse point douter de la pureté de mes sentimens : imaginez ceux que vous pourriez désirer , & soyez sûr que vous les trouvez.

Soyez bien sûre que jamais un cœur n'a été si rempli, si occupé, si charmé...

T É L É S I L L E .

Allez ; vous ferez cause de quelque inconvénient. J'entends mon père qui vient ; il faut que vous l'évitiez.

S C È N E I I I .

ARGALÉON, TÉLÉSILLE.

A R G A L É O N .

MA fille , Hermocrate sort d'avec vous. Je vous ai laissé jusqu'à présent la liberté de le voir autant que vous avez voulu ; elle ne tiroit pas à conséquence : mais elle y tireroit présentement ; il n'est plus à - propos que vous le voyiez.

T É L É S I L L E .

Seigneur , ce qui est entre Hermocrate & moi , n'est point de nature à vous devoir être caché. J'ai pris beaucoup d'estime pour lui ; & je crois que personne ne lui en refuse. J'ai eu de la peine à consentir qu'il me fît demander

à vous par Darés , quoique je ne pré-
 ville aucune difficulté de votre part ; le
 dessein d'Hermocrate devoit vous con-
 venir , & rien ne le traversoit d'ailleurs :
 aussi Darés rapporta-t-il une réponse
 très-favorable ; Hermocrate s'en tient-
 là , & ne vous croit point capable d'un
 manquement de parole.

A R G A L É O N.

Qu'il m'en croie capable ou non , je
 ne m'en embarrasse guères ; je n'ai point
 à lui rendre compte de mes actions. Le
 fait est que vous ne l'épouserez point.

T É L É S I L L E.

Seigneur , vous me frappez de la plus
 vive douleur. Je ne vous dissimule point
 que j'ai été touchée des sentimens
 d'Hermocrate pour moi. Mon cœur
 s'est peut-être trop engagé : mais en-
 fin...

A R G A L É O N.

Je comprends bien tout le romanef-
 que qui se fera mis entre vous deux :
 de petites cervelles comme les vôtres
 s'enflamment facilement ; mais elles se
 guérissent facilement aussi. Après quel-
 ques larmes , quelques soupirs , qui ont

296 L E T Y R A N ,
donné cours aux mauvaises humeurs ,
il n'y paroît plus.

T É L É S I L L E .

Ne méprisez point mes larmes & mes
soupirs ; ils partent du fond de mon
cœur. Souffrez , Seigneur , que je me
jette à vos genoux. J'ai toujours senti
que je n'avois pas le bonheur de vous
plaire ; que vous n'aviez pas pour moi
toute la tendresse qu'une fille peut at-
tendre d'un père. Je n'espérois pas ob-
tenir de vous une grace peu importante
pour moi , & qui n'iroit qu'à me pro-
curer quelque agrément dans ma vie ,
dont je me pourrois passer aisément.
Je n'aurois pas la hardiesse de vous en
importuner. Mais celle que je vous de-
mande ici est d'une autre nature ; il n'y
va pas de moins que de ma vie.

A R G A L É O N .

Il y va de la mienne aussi à exécuter
mon dessein.

T É L É S I L L E .

Comment , Seigneur ?

A R G A L É O N .

Oui , il y va de ma vie à te donner

à celui que je te destine. Il me la sauve
à cette condition.

TÉLÉSILLE, *en se relevant, &
s'en allant.*

C'en est assez : je l'épouserai, si je vis.

S C È N E I V.

A R G A L É O N.

V O I L A donc qui est fait. J'avois bien cru que la petite difficulté que je trouvois en chemin ne m'arrêteroit pas. Je me défais de ma fille : c'est déjà un grand bien : j'en étois embarrassé : mais, de plus, elle me vaut 600,000 francs. Par Jupiter, je ne l'évaluois pas une si grosse somme. Qu'on fasse entrer Lisippe.



S C È N E V.

A R G A L É O N , L I S I P P E .

A R G A L É O N .

L I S I P P E , tu es le plus heureux de tous les hommes ; je prends ton secret que je trouve bon , toutes réflexions faites. Je t'ai dit que je t'en donnerois beaucoup plus que tu ne demandois : je te donne ma fille en mariage.

L I S I P P E .

La Princesse !

A R G A L É O N .

Oui, la Princesse.

L I S I P P E .

Avec les 600,000 francs ?

A R G A L É O N .

Non. Mais tu comprends bien qu'elle vaut mieux.

L I S I P P E .

Je connois de réputation sa grande beauté , ses charmes : mais . . .

Je ne te parle pas de sa beauté, ni de ses charmes ; je ne fais pas grand cas de tout cela non plus que toi : mais elle est ma fille unique, & ma succession vaudra bien 600,000 francs ; qu'en penses-tu ?

L I S I P P E.

Eh ! Seigneur, en conscience, suis-je fait pour épouser la Princesse ?

A R G A L É O N.

Pourquoi non ? Tu n'es pas d'une grande naissance ; mais tu es un homme libre une fois : entre les Grecs, il ne s'agit que de cela ; ils sont égaux dès qu'ils sont libres : je ne suis pas orgueilleux, moi, quoiqu'on dise tant que je le suis.

L I S I P P E.

Je vois que vous ne l'êtes que trop peu ; mais moi, je le serois trop, si j'épousois la Princesse : on se moqueroit de moi. Voilà un plaisant visage, diroit-on, pour être le mari de la Princesse Téléphille. Nos Messeniens sont furieusement malins ; ils me montreroient au doigt par les rues, & puis les chansons.

Ils en font bien contre moi : mais je punirai les tiennes avec les miennes, & aussi sévèrement.

L I S I P P E .

Nous ne sommes point du tout faits l'un pour l'autre, la Princesse & moi; nous ne parlons seulement pas la même langue : elle a un certain langage du grand monde que je n'entendrois pas.

A R G A L É O N .

Il est vrai qu'elle est quelquefois un peu sublime, & je ne l'en estime pas davantage ; mais tu t'accoutumeras bientôt à son style : & enfin, si tu ne l'entends pas, elle t'entendra bien, toi ; & ce sera à elle à t'entendre, car tu feras le maître.

L I S I P P E .

Le maître ! non, Seigneur : voilà le plus fâcheux ; je ne le ferai point. Elle me regardera toujours du haut en bas, me traitera comme un pauvre diable que je suis ; je n'oserai pas souffler devant elle, encore moins la gronder. Imaginez - vous si c'est vivre, que de n'oser gronder sa femme ! Il n'y a rien

qui amuse tant dans un ménage ; & sans cela on s'ennuieroit à mourir. Encore, encore autre chose : mais je suis embarrassé à vous le dire ; le respect...

A R G A L É O N.

Dis, dis ; je te le permets.

L I S I P P E.

En me mariant, je serois bien-aise d'avoir de petits Lisippes : or, pour les avoir, il y a une certaine façon ; je ne fais pas comment je m'y prendrois avec la Princesse.

A R G A L É O N.

Tu t'y prendrois comme avec une autre ; il n'y a point de façon particulière pour les Princeses.

L I S I P P E.

Je m'entends bien ; c'est que je ne pourrai jamais avoir avec elle l'audace, l'insolence... Non, je ne l'aurois jamais ; & puis, supposé que je l'eusse, je vois d'ici la Princesse qui prendroit des airs si dédaigneux... Adieu la lignée des Lisippes.

A R G A L É O N.

Les Princeses ne sont point si dédai-

gneuses que tu dis. Combien en vois-tu , ou autres grandes Dames , qui ne dédaignent pas même des Esclaves ?

L I S I P P E .

Oh ! quand ce sera par fantaisie , bon ; mais par devoir , elles n'en feroient rien. Et cela est si vrai , que je gage que le lendemain du mariage de la Princesse avec le malheureux Lisippe , elle auroit une fantaisie.

A R G A L É O N .

Tu ne la connois pas ; c'est une merveilleuse qui se pique de beaux sentimens.

L I S I P P E .

A la bonne heure ; il lui faudroit quelqu'un pour ses beaux sentimens , car , pour moi , je n'en ai point. Elle ne feroit non plus de conscience de m'enjoliver le front de ce que vous savez , que de boire un verre d'eau. Ils diroient entr'eux , le Monsieur & elle : Ce gueux-là le mérite bien ; ils en feroient des gorges chaudes ; & , ce qui est encore le pis , ils ne se cacheroient pas seulement de moi. Que diable leur ferois je ! Ce feroit un beau personnage que jouerois .là. Je conviens que de

plus honnêtes gens que moi le jouent bien : mais j'y ai de la répugnance , & une grande répugnance. Je ne fais où je l'ai prise ; ce n'est pas dans les exemples : mais enfin , pour rien au monde , je ne voudrois hasarder le paquet.

A R G A L É O N.

On dit pourtant que tu veux te marier avec une Érinne.

L I S I P P E.

Il est vrai , Seigneur : mais pour celle - là je la rangerai bien ; elle n'est pas Princesse. Elle est plus petite devant moi , si ce n'est quelquefois quand elle est dans ses humeurs.

A R G A L É O N.

Tu la compares à ma fille.

L I S I P P E.

Je la préfère , Seigneur. Premièrement , je l'aime : il n'y a point-là de tous ces beaux sentimens que je n'entends pas ; mais je l'aime. Après cela , je lui ai promis parole d'honneur que je l'épouserois : elle soutient qu'il est temps que je lui tienne ma promesse ; & si je lui manquois , c'est une créature à me tuer de sa main. Je vous dirai

bien plus, Seigneur, car il ne s'agit pas présentement de faire la petite bouche, si j'avois l'honneur & le malheur d'être le mari de Téléfille, je ne la croirois pas en sûreté.

A R G A L É O N.

Ce seroit - là un malheur que je ne craindrois guères.

L I S I P P E.

Quoi qu'il en soit, Seigneur, 600,000 francs, je vous en conjure, & point de Princesse.

A R G A L É O N.

Ecoute. Il y a long-temps que je te laisse faire tes raisonnemens très-bourgeois & très-plats ; ils m'ont diverti quelques momens, mais, à la fin, ils me lassent : tu vivras avec ma fille, & elle avec toi, comme vous l'entendrez tous deux ; je ne m'en mets guères en peine, & ce qui se passera dans l'intérieur de ta maison m'importe fort peu. Il me suffit, & à toi aussi, que tu feras mon gendre, & que tu succéderas à ma place & hériteras de mes biens, & tu feras récompensé du reste.

L I S I P P E.

L I S I P P E.

Succéder à votre place , Seigneur !
Vous connoissez par vous - même les
grands talens qui sont nécessaires pour
le Gouvernement : je n'en ai aucun.

A R G A L É O N.

Il n'en faut pas tant que tu penses ,
sur-tout quand le branle est une fois
donné ; cela va tout seul : je te laisse-
rai les Messéniens bien soumis ; & en
tout cas tu n'auras qu'à leur montrer
les dents.

L I S I P P E.

Je suis le meilleur garçon du monde.

A R G A L É O N.

Tu pourras l'être tant que tu voudras :
ils ne se révolteront pas contre toi, puis-
que , si tu m'as donné le secret , toi qui
en es l'inventeur ...

. L I S I P P E.

Seigneur ...

A R G A L É O N.

Tu hésites ; tu t'embarrasses ! Quoi !
maraud , tu me viens donner un secret :
tu me le fais payer bien cher ; & tu ne
le crois pas assez bon pour t'en servir
toi même ?

Tome VII.

Cc

Ce n'est pas cela , Seigneur. C'est que je fais réflexion que j'aurai beau être muni du secret , les Messeniens auront beau être tranquilles , si les voisins me font la guerre , je ne saurai où me mettre. Ils ne vous attaqueront pas si aisément , vous qui êtes brave comme un Achille : mais moi , on me connoît ; ces diables de voisins sentiront bientôt le défaut de la cuirasse , & en abuseront.

A R G A L É O N .

Et si nous avons la guerre aujourd'hui , ne faudroit-il pas que tu y allasses ? ne t'enrôleroit-on pas comme un autre ?

L I S I P P E .

Ce n'est pas de même ; on est dans la foule , on se dérobe , on s'enfuit. Mais si j'étois à la tête , j'y ferois une mauvaise figure ; je ne manquerois pas de donner quelque mauvais exemple.

A R G A L É O N .

Tu feras la guerre par des Généraux , comme tant de braves Princes ; tu feras encore plus en sûreté que si tu étois simple soldat. Tu vois bien que toutes tes

raisons ne valent rien ; tu n'as plus rien à repliquer. Tu épouseras ma fille : viens me trouver dans un petit quart-d'heure, & je te menerai chez elle pour te présenter en qualité de mari.

S C È N E V I.

L I S I P P E.

ME voilà bien loti ! Voilà un beau fruit d'un trait d'invention que je croyois si admirable, & dont je me faisois si bon gré ! J'aurai une Princesse qui me fera enrager, & un Gouvernement, dont je suis incapable, qui me rendra ridicule, & m'attirera des accidens fâcheux. Les trois Euménides m'étoient bien entrées dans le corps, quand je suis venu me mêler des affaires d'Argaléon. Que ne le laissois-je dé mêler ses fusées comme il auroit voulu ? Il ne faut point de commerce avec ces gens-là ; & si je pouvois sortir de ceci, oh ! qu'on ne m'y rattraperoit pas ! Mais je ne vois point du tout comment en sortir. Mon idée n'a que trop saisi Argaléon ; mais il se laisseroit plutôt

écorcher vif que de me la payer en argent ; & malheureusement encore il ne m'en feroit donner rien , car je le quitterois pour rien à l'heure qu'il eft. Il a trouvé ce diabolique expédient de me donner fa fille dont il ne fe foucie point ; & c'eft ce que je n'avois point prévu ni pu prévoir. Allons , fuivons ma trifte aventure jufqu'au bout ; mais ayant toujours l'œil au guet , pour tâcher d'échapper , s'il eft poffible.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉLÉSILLE.

JE ne reverrai plus Hermocrate; & je vais voir celui à qui je suis destinée, & à qui je ne puis me refuser. Mon père dit qu'il y va de sa vie. Peut-être... Mais enfin il le dit; il ne m'est pas permis de ne pas supposer de la vérité dans ce discours. Je ne verrai plus Hermocrate; & je vais être unie à un autre aussi digne, sans doute, de mon mépris & de ma haine, qu'Hermocrate l'étoit de mon estime & de mon amour. Que fais-tu maintenant, malheureux Hermocrate? dans quelle douleur je te vois plongé! Ah! je ne t'en souhaite pas une pareille à la mienne. L'instant approche, le plus cruel de tous les instans de ma vie, celui qui me va porter le coup mortel. Dieux! est-ce ainsi que vous récompensez des sentimens que

nous avions lieu de croire vertueux ? L'innocence de notre amour , nos desseins pour la liberté de Mefsène , n'ont donc pas mérité vos faveurs ? Du moins ne me refusez pas celle d'une prompte mort qui termine mes tourmens.

S C È N E I I .

A R G A L É O N , T É L É S I L L E ,
L I S I P P E .

A R G A L É O N .

MA fille , voici celui à qui je vous ai engagée. C'est un de nos Citoyens de Mefsène , Lisippe.

T É L É S I L L E .

Lisippe ! je ne connoissois point ce nom-là.

A R G A L É O N .

Ce nom-là deviendra bientôt fameux par celui qui le porte : assurément il est homme d'esprit. Je t'ai dit qu'il me sauvoit la vie ; rien n'est plus vrai : il m'a donné un secret infailible qu'il a imaginé pour découvrir toutes les conjura-

rations qui se feroient contre moi. Je défie présentement les Messéniens de rien entreprendre : n'en es-tu pas transportée de joie ?

T É L É S I L L E.

Seigneur, je suis ravie de vous voir en sûreté.

A R G A L É O N.

Ce qui me plaît du moyen qu'il m'a donné, & ce qui te plaira aussi, c'est que ce ne sont point des précautions d'éclat, violentes, odieuses, capables de révolter encore ; ce sont des précautions insensibles, douces, dont personne ne s'apercevra, & qui contiendront pourtant tout le monde.

T É L É S I L L E.

Cela est beau, s'il est vrai.

A R G A L É O N.

Il est vrai & très-solide. Je ne serois pas homme à donner dans une vision. Je ne pouvois trop récompenser l'incomparable inventeur d'un secret qui m'étoit si nécessaire, & que je n'eusse cependant jamais espéré. Je n'ai rien de plus précieux que toi, ma fille, & je te donne à lui. Approchez, Lisippe ;

312 L E T Y R A N ,
je vous laisse avec la Princesse : vous
avez trop d'esprit pour ne pas trouver
le moyen de lui plaire ; & vous , ma
fille , vous êtes trop bien née pour
manquer à votre devoir.

S C È N E I I I .
T É L É S I L L E , L I S I P P E .

T É L É S I L L E , *bas.*

O H ! le haïtable homme !

L I S I P P E , *bas.*

Oh ! qu'elle est belle !

T É L É S I L L E , *bas.*

Mon cher Hermocrate !

L I S I P P E .

(*Bas.*) Érinne n'est qu'un chiffon.
(*Haut.*) Madame . . (*Bas*) Je ne suis
point accoutumé à ces sortes de per-
sonnes - là (*Haut.*) Madame ,
(*Bas.*) Quelle mine elle me fait ! cela
déconcerte. (*Haut*) Madame , vous
voyez bien que je suis fort embarrassé.

T É L É S I L L E .

Je vous donnerai tant de temps que
vous

vous voudrez pour vous remettre ; rien ne presse.

L I S I P P E.

Vous avez bien de la bonté.....
(*Bas.*) Je crois que cela n'ira pas si mal. (*Haut.*) Madame, j'ai été assez heureux pour rendre au Prince Argajéon un service assez considérable.

T É L É S I L L E.

J'en suis bien-aïse : mais pourquoi faut-il que j'en sois la récompense ?

L I S I P P E.

C'est un Prince très-touché des services qu'on lui rend. Il a l'ame si belle !

T É L É S I L L E.

Beaucoup trop belle : il pouvoit vous faire d'ailleurs assez de bien.

L I S I P P E.

On ne peut pas blâmer un Prince d'être trop généreux, & de récompenser trop magnifiquement. (*Bas.*) Je crois qu'à la fin je vais parler comme il faut.

T É L É S I L L E.

Vous ne deviez pas abuser de sa générosité, & me demander à lui pour le

314 L E T Y R A N ,
paiement du service que vous lui ren-
diez.

L I S I P P E.

Ah ! Madame , c'est sur cela qu'on ne peut lui donner assez de louanges : il s'en est avisé de lui-même , de son propre mouvement. Les Princes n'ont guères de propres mouvemens si généreux.

T É L É S I L L E.

Quoi ! ce n'est pas vous qui m'avez demandée ?

L I S I P P E.

Non , Madame ; en conscience je n'y pensois pas. C'a été Argaléon qui , dans un transport de reconnoissance , a eu cette pensée. Je n'étois pas assez fou , assez téméraire ...

T É L É S I L L E.

Vous l'êtes du moins assez pour m'accepter.

L I S I P P E.

Ce n'est pas de même. Après cela je vous dirois bien ... Mais non , cela ne feroit pas à-propos.

T É L É S I L L E.

Dites tout , Lisippe ; je le veux.

L I S I P P E.

Non, non, Madame; vous y trouveriez peut-être votre compte en un sens, mais en un autre cela vous déplairait. Il y a de certains chapitres sur quoi les Dames, & sur-tout les grandes Dames, sont si délicates, si aisées à blesser...

T É L É S I L L E.

Je ne suis point comme ces grandes Dames-là : dites.

L I S I P P E.

Mais vous n'en parlerez jamais à personne, non pas même à moi; c'est-à-dire, vous ne me le reprocherez point.

T É L É S I L L E.

Je n'aurai garde de vous reprocher une chose que j'ai tant de peine à obtenir de vous.

L I S I P P E.

Et bien, puisqu'il faut vous le dire, je vous ai refusée assez long-temps : ne vous en fâchez point, je vous en supplie. Je n'avois jamais eu l'honneur de vous voir, & je sentoís entre vous & moi une certaine disproportion qui me choquoit.

Dd ij

Eh ! que ne m'avez - vous toujours refusée ?

L I S I P P E .

Aussi ai-je fait : mais le Prince a persisté d'autorité absolue à vouloir ce mariage. Quand il m'a amené ici , en vérité j'y venois quasi la corde au col. Je vous demande mille pardons ; il me semble que je vous manque de respect : mais je suis accoutumé à de certaines expressions populaires & naïves.

T É L É S I L L E .

Vous ne m'offensez point ; tout au contraire, je suis très-contente de vous : vous me paroissez un honnête homme. Lisippe, accordez-moi une grace , qui me touchera infiniment. Continuez à me refuser.

L I S I P P E .

Tout ce que j'y pouvois faire est fait. J'ai dit de vous pis que pendre , seulement par conjecture ; car je ne vous connoissois point. J'ai représenté, excusez la liberté excessive , les petits accidens domestiques dont je me tenois sûr avec vous , & dont je ne voulois point tâter ; enfin , que n'ai - je point

dit ? je voudrois que vous m'eussiez entendu. Tout cela n'a rien produit ; il est demeuré ferme comme un roc. Il est furieusement reconnoissant quand il s'y met.

T É L É S I L L E.

Ne vous découragez point , mon cher Lisippe : continuez , je vous en supplie , comme vous avez commencé ; je vous en aurai une obligation éternelle. Vous me le promettez ?

L I S I P P E.

Je vous l'aurois promis bien volontiers , il n'y a que quelques momens ; mais à l'heure qu'il est , je ne m'y sens plus tout-à-fait si disposé.

T É L É S I L L E.

Est-ce que vous prétendez me dire des galanteries ? Eh ! si , Lisippe , vous n'y songez pas.

L I S I P P E.

Je ne suis point galant ; ce n'est point-là mon métier : mais il est pourtant vrai . . .

T É L É S I L L E.

J'imagine un moyen de faire appuyer vos refus auprès de mon père,

De iij

318 L E T Y R A N ,
il y donnera les mains ; & quand nous
aurons réussi , vous pouvez compter
que je suis du moins aussi reconnois-
sante que mon père.

L I S I P P E .

Vous ne pourriez pas l'être autant.

T É L É S I L L E .

Comment l'entendez-vous ? Je crois
que vous voudriez faire encore l'a-
gréable.

L I S I P P E .

Aux Dieux ne plaise , Madame ! je
n'y réussirois pas.

T É L É S I L L E .

Tournez-vous donc d'un autre côté.
Je deviendrai la meilleure de vos amies,
& vous me trouverez toujours prête à
vous servir dans toutes les occasions.

L I S I P P E .

Beaucoup d'honneur , Madame ; mais
s'il y avoit moyen . . .

T É L É S I L L E .

De quoi ?

L I S I P P E .

De contenter le Prince.

T É L É S I L L È.

Vous oseriez m'épouser ?

L I S I P P E.

Je ne dis pas cela.

T É L É S I L L È.

Je le crois , vous êtes trop sensé. Mon cher Lisippe, je suis persuadée que vous aurez égard à ma prière, & que vous ferez bien. J'attends tout de vous. Adieu : venez me voir le plutôt que vous pourrez , & m'apprendre le succès de vos soins.

S C E N E I V.

L I S I P P E.

JE demeure plus embarrassé que jamais. Je ne l'avois jamais vue, & je ne savois ce que je refusois en la refusant : ma foi, c'est un friand morceau ; je me suis senti, en la voyant, tout changé, & j'ai trouvé que je n'avois pas eu raison. Manquer cela ! ce seroit une grande sottise. Il est vrai qu'elle ne me paroît pas avoir grande envie de moi : mais,

Dd iv

après tout , elle est bonne créature , fort douce ; je ne fais pas où Argaléon l'a prise. Elle me disoit : Mon cher Lissippe , d'un ton si doux ! il m'alloit au cœur. Je ferai encore semblant de la refuser , puisqu'elle le veut : mais assurément Argaléon ne se rendra pas ; & puis , je dirai à la Princesse : Madame , j'ai bien fait ce que j'ai pu ; j'en suis au désespoir : mais il faut que j'aie l'honneur de . . . Enfin , je lui ferai quelque petit discours bien tourné. De son côté , elle fera de nécessité vertu , & s'accoutumera peu-à-peu à moi. Je ne suis point désagréable ; j'ai de l'esprit , je suis amusant , je la divertirai : vous verrez qu'elle ne pourra plus se passer de moi. Il ne faut pas s'étonner pour quelques difficultés qu'on trouve d'abord en son chemin avec les Dames , ni pour quelques façons préliminaires , qui sont chez elles un cérémonial réglé. Eh ! parbleu , Érinne , qui n'est qu'une petite je ne fais qui , a bien fait d'abord la mijaurée avec moi pendant un temps. A-propos d'Érinne , il est certain qu'elle fera un peu de vacarme ; mais il n'y a que son premier feu à essuyer , après quoi la crainte de mon beau-père la

contiendra. Ce beau-père-là n'entend pas raillerie ; & puis moi , qui serai grand Seigneur , j'en userai bien avec elle ; je lui ferai des présens : car enfin , il faut toujours avoir de l'honneur en toute sa conduite ; & même il me sera facile de la marier à quelqu'autre qui sera bien-aise d'avoir ma faveur. Tout cela ne fait pas un petit pli ; il n'y a que cette domination qui me reviendra après la mort du beau-père , dont je ne m'accommode pas trop. Mais pourquoi me déplaît - elle ? je serai très-bon homme ; les Messéniens m'aimeront , & ils n'y auront pas grande peine au sortir des griffes d'Argaléon ; & puis le secret. En tout cas , si tout ce tracas m'ennuie , ou s'il y a guerre , j'en serai quitte pour laisser tout - là. Les Messéniens en seront très-contens , & très-contens aussi que je me retire avec la cassette du beau-père , qui ne sera pas mauvaise ; il se trouvera que j'aurai eu mon compte , & par-delà : de plus , ma couche nuptiale , ornée de quelque chose de bien joli. Ma foi , il n'y a pas à délibérer ; je m'en vais bien vite trouver Argaléon , faire ce que j'ai promis , & n'y point réussir. Miséricorde ! je vois Érinne.

S C E N E V.

L I S I P P E , É R I N N E.

É R I N N E.

BONJOUR, mon cher Lisippe : que j'ai eu de peine à te trouver ! La plupart des gens à qui je me suis informée de toi ici , ne te connoissent point. Il y a seulement deux ou trois Officiers du Tyran , qui m'ont dit qu'il t'avoit donné de longues audiences dans un grand particulier ; mais que pour toi on ne te voyoit point.

L I S I P P E.

On me voit présentement.

É R I N N E.

Qu'est-ce que tu veux dire ? je crois que tu fais l'important ?

L I S I P P E.

Tu as bien fait de ne pas venir plutôt.

É R I N N E.

Est-ce que tu étois en prison ? car c'est-là tout ce qu'il y a à gagner ici. Ah ! que j'aurois été affligée !

L I S I P P E.

Non ; mais tu ne fais pas comment se mènent les affaires d'Etat. Il y a de certaines furetés , de certaines précautions à prendre...

É R I N N E.

Tu me fais trembler : tout cela aboutira à te faire mettre dans une bonne prison.

L I S I P P E.

Ne crains rien : mais je ne puis pas t'en dire davantage.

É R I N N E.

Ouvre - moi ton cœur , je te prie , mon cher Lisippe ; tu fais que je t'adore , mon petit Lisippe : auras - tu les 500,000 francs ?

L I S I P P E.

Je les aurai en quelque façon.

É R I N N E.

Il me semble qu'il n'y a que deux façons : l'une , de les avoir ; l'autre , de ne les point avoir.

L I S I P P E.

Cela est bientôt dit : mais les choses ne vont pas comme ta tête. Quelque-

fois à la Cour on veut faire une affaire ; & au lieu de celle-là on en fait une autre qui vaut peut-être mieux. Au lieu d'une petite fortune qu'on se proposoit , on se trouve porté je ne sais comment à une plus grande à quoi on ne pensoit pas. C'est un drôle de pays que ce pays-ci.

É R I N N E.

Quel galimatias est-ce-là ?

L I S I P P E.

Quelquefois même , quand on a fait plus de fortune qu'on ne pensoit , on en est fâché : mais il faut prendre patience.

É R I N N E.

C'est une patience bien aisée à prendre. Mais que veux-tu dire ?

L I S I P P E.

En ce cas - là quoique nous soyions fâchés , ceux qui s'intéressent à nous , doivent être bien-aisés.

É R I N N E.

Ah ! maraud ! double chien ! tu me trompes ! tu en épouses une autre !

L I S I P P E.

Érinne, ne t'emporte point : je suis

un homme d'honneur ; tu feras contente de moi.

ÉRINNE.

Non : tu me trahis ; tu épouses quelqu'un qui fait ta fortune. Qu'auroient donc voulu dire tes chiennes de sentences ?

L I S I P P E.

C'est qu'ici , à la Cour , on a l'esprit extrêmement plein de réflexions : on en fait à tout moment ; car il faut avoir bon pied , bon œil. Et puis , à te dire le vrai , les réflexions que je faisois avoient bien quelque petit rapport à moi , à ma situation présente.

ÉRINNE.

Dis-moi cette situation , si tu veux que je te croye.

L I S I P P E.

Ce feroit un long narré que je ne puis te faire à présent ; il faut que j'aille parler à Argaléon pour une affaire très-pressée. Adieu , Érinne.

ÉRINNE.

Non , non ; demeure : tu n'échapperas pas ainsi. Quoi ! tu aurois le front d'en épouser une autre , après ? ...

L I S I P P E.

Laisse-moi finir mon affaire , & dans quelques momens tu sauras la vérité de tout.

É R I N N E.

Pourquoi m'abandonnes - tu , traître ? Dis-le-moi tout-à-l'heure : tu ne me réponds rien ?

L I S I P P E.

Voici un Seigneur qui vient ici , & qui veut me parler. Adieu. (*Bas.*) Il a paru bien à-propos pour me tirer d'embarras.

É R I N N E.

Il te parlera devant moi , s'il veut ; je ne te quitte point.

S C È N E V I.

D A R É S , L I S I P P E ,
É R I N N E.

D A R É S.

L I S I P P E, Argaléon vous demande.

L I S I P P E , à *Érinne*.

Je te le disois bien : tu vois que je ne mens pas.

É R I N N E.

J'irai avec toi : je veux voir ce que c'est que tout ceci. Il y a quelque anguille sous roche.

D A R É S.

Qui est cette femme-là ?

L I S I P P E.

C'est une femme avec qui j'ai quelques liaisons d'amitié, quelques petits engagements.

É R I N N E.

De petits engagements, scélérat ! Ah ! Seigneur, je m'en vais vous conter ...

D A R É S.

Je n'ai pas le loisir d'écouter ces sortes d'histoires-là ; je vois d'ici ce que c'est. Allez , Lisippe ; ne faites pas attendre le Prince.

É R I N N E.

Je te suivrai par-tout.



S C È N E V I I.

D A R É S.

CE nouveau venu que j'ai introduit ici , me donne de l'inquiétude. Il instruit Argaléon à me faire des mystères. Je n'ai jamais pu tirer de lui ce que c'étoit que ce secret contre les conjurations. Ce n'est pas là mon compte. Je crois qu'il s'entête de plus en plus de ce compagnon - là : & que seroit - ce donc , s'il devenoit le gendre de mon Maître ? il me joueroit bien vîte quelque mauvais tour. Je sens qu'il me déplaît naturellement ; il est trop intrigant & trop adroit. J'ai fait pour un Courtisan une lourde faute , de donner ici de l'accès à quelqu'un ; & qui diable aussi se fût défié d'un homme comme celui - là ? Mais le mal est fait ; il faut tâcher d'y remédier , & traverser ce beau mariage de Lisippe avec la Princesse. Heureusement elle m'en est venue prier les larmes aux yeux : je couvrirai mes intérêts des siens , & elle me fera obligée de tout ce que je serai pour moi. Il est vrai que l'affaire est
bien

bien avancée , & que je ne vois point du tout ce que j'y pourrai faire. Mais il n'importe ; on revient quelquefois de plus loin. Allons veiller à ce qui se passe , & saisir les occasions , s'il s'en présente.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.
HERMOCRATE, TÉLÉSILLE.

HERMOCRATE.

Au nom des Dieux, Madame, daignez me parler un moment.

TÉLÉSILLE.

Il ne m'est plus permis. Laissez-moi mourir sans avoir rien fait contre mon devoir.

HERMOCRATE.

Vous voyez l'état où je suis, & vous me refusez un mot. Je ne fais rien de ma destinée, depuis que vous m'avez fait savoir que Lisippe vous avoit promis de vous refuser. L'a-t-il fait ?

TÉLÉSILLE.

Je vous parlerois si j'avois cela à vous dire ; je croirois devoir ce soulagement à votre douleur : mais je ne puis vous parler pour l'augmenter.

H E R M O C R A T E.

Quoi ! Lisippe ?

T É L É S I L L E.

Voyez si on ne nous observe point...
Lisippe ne m'a point refusée , ou si foiblement , qu'enfin tout est perdu pour nous , mon cher Hermocrate.

H E R M O C R A T E.

Et vous y consentez ?

T É L É S I L L E.

Vous ne voyez pas que je meurs !
Allez ; je n'ai plus rien à vous dire :
allez , & fuyez même pour jamais d'un
lieu si funeste ; mais conservez la mé-
moire de la malheureuse Télésille. Elle
vous aimoit.

H E R M O C R A T E.

Je ne puis vous parler moi-même :
je suis dans une agitation , dans un
trouble . . . Je perds Télésille : je n'ai
plus d'espoir ! Mais Argaléon n'a pas
encore vu vos larmes ; il n'y résistera
pas.

T É L É S I L L E.

Il est pour moi plus que pour Mes-
sène le plus cruel de tous les . . . Ah !
quel mot a pensé m'échapper ! vous
Ee ij

l'auriez désapprouvé vous-même. Allez ; un pareil entretien ne peut plus être innocent pour moi : allez , je vous en conjure ; donnez-moi cette dernière marque de déférence ; je veux conserver jusqu'au dernier soupir des sentimens que vous trouviez vertueux , & qui me sont d'autant plus chers qu'ils vous attachoient à moi.

H E R M O C R A T E .

Quoi ! cet attachement le plus vif , le plus tendre , le plus violent attachement du monde , qui devoit être favorisé de tous les Dieux , n'aura qu'un succès si fatal ? Madame , j'ai encore une vie à perdre , & j'en ferai usage. On est bien fort quand on ne la ménage point.

T É L É S I L L E .

Ah ! si vous m'aimez , je vous défends . . . Mais j'apperçois l'odieux Lisippe , qui me cherche apparemment. Adieu , Hermocrate ; adieu pour jamais. Gardez-vous bien de me suivre.



SCÈNE II.

HERMOCRATE, LISIPPE.

LISIPPE.

VOILA la Princesse avec un jeune homme bien fait, qu'elle quitte brusquement dès qu'elle m'apperçoit, & elle est toute en pleurs; il me semble que cela ne signifie rien de bon pour le futur & prochain mariage.

HERMOCRATE.

Approchez, Lisippe. Vous épousez la Princesse?

LISIPPE.

Je ne fais quel intérêt vous y prenez, ni pourquoi...

HERMOCRATE.

Quel intérêt j'y prends? Ecoutez-moi bien,



S C È N E I I I .

HERMOCRATE, LISIPPE,
É R I N N E .

É R I N N E .

E H ! je te retrouve donc ? Dis-moi
enfin quelle trahison tu me fais ?

L I S I P P E .

Seigneur , il faut que je parle dans
le moment à Érinne que vous voyez-là.
Érinne , il faut que je parle à ce brave
Seigneur.

H E R M O C R A T E .

Non , Lisippe ; vous m'écouteriez : je
n'ai qu'un mot.

É R I N N E .

Non ; tu me répondras dans l'instant.

H E R M O C R A T E .

Laissez-nous un moment , Érinne ; je
vous le rends aussi-tôt.

É R I N N E .

Seigneur , il veut nous échapper.

H E R M O C R A T E.

Je vous réponds qu'il ne m'échappera pas. (*A Lisippe.*) Vous voulez donc épouser la Princesse?

É R I N N E.

La Princesse ? Ah ! je respire. Cela n'est pas possible.

H E R M O C R A T E.

Comment l'entendez-vous ?

É R I N N E.

J'entends qu'il n'épouse pas la Princesse. Eh ! si ; ce seroit là un bel assortiment. Vous me rafraîchissez bien le sang en m'apprenant cette nouvelle-là ; il y a certainement du mal-entendu.

H E R M O C R A T E.

Cela est ridicule , & n'est pourtant que trop vrai.

É R I N N E.

Non , non ; il n'en est rien. Parle donc , toi : pourquoi ne dis-tu mot ?

L I S I P P E.

Tu vois bien avec ton bon esprit...

H E R M O C R A T E.

Il vous trompe ; il épouse la Princesse : ce n'est pas-là la question.

LISIPPE.

Seigneur, vous savez qu'à la Cour on ne dit pas les choses qui ne sont point déclarées. Celle-là ne l'est point.

ÉRINNE.

Ah ! traître, il est donc vrai . . .

HERMOCRATE.

Un moment de patience, Érinne. (*A Lisippe.*) Si vous êtes assez hardi pour persister dans cette pensée, vous ne mourrez que de ma main.

ÉRINNE.

Et de la mienne aussi, bien sûrement.

SCÈNE IV.

DARÉS, HERMOCRATE,
LISIPPE, ÉRINNE.

LISIPPE.

SEIGNEUR Darés, j'implore votre secours contre un Étranger que vous voyez, qui me menace de me tuer, sous prétexte que j'épouse la Princesse.

ÉRINNE.

Pourquoi ne me comptes-tu pas ? je
te

te tueraï aussi. Tu avoues donc que tu épouses la Princesse ?

D A R É S.

Seigneur, car je crois que c'est vous qui êtes le plus à craindre, je vous prie de songer qu'il faut respecter davantage le choix d'Argaléon.

É R I N N E.

Ne mollissez pas, Seigneur, je vous en conjure.

H E R M O C R A T E.

Un pareil choix d'Argaléon n'est point à respecter; & peut-être sera-t-il bien-aise lui-même de n'en avoir pas longtemps la honte. Enfin, vous savez qu'il m'a promis la Princesse par votre bouche : je ne suis point homme à souffrir un manque de parole.

É R I N N E.

Seigneur, que je vous suis obligée ! vous parlez divinement.

H E R M O C R A T E.

Lisippe me répondra de la parole d'Argaléon, je m'en prendrai à lui.

L I S I P P E.

Hélas ! Seigneur, est-ce ma faute s'il

338 L E T Y R A N ,
vous l'avoit donnée ? je ne le savois
seulement pas.

D A R É S .

Seigneur , vous jugez bien que le
gendre d'Argaléon en fera protégé , &
que sa mort seroit bien vengée.

L I S I P P E .

Je ne me soucie point d'être vengé ;
je ne me soucie que d'être mort.

H E R M O C R A T E .

Et moi , je serois vengé aussi. J'ai des
amis à Corinthe qui trouveroient bien
le chemin de Messène , & à qui cet
homme-là n'échapperoit pas.

É R I N N E .

Tu le mériteras bien , infame que tu
es ; & moi , j'en serai à la joie de mon
cœur.

L I S I P P E .

Ma chère Érinne, ne m'insulte point ;
je t'aime toujours : je sens que je m'at-
tendris pour toi plus que jamais.

É R I N N E .

Oui , tu t'attendris , parce que tu
meurs de peur. Tu t'es venu mettre-là
en beaux draps blancs pour me trahir.

Érinne a raison. De quoi s'avisoit aussi un petit Bourgeois de Mésène de venir à la Cour avec un dessein aussi ambitieux que celui d'épouser la Princesse ? S'il s'en étoit ouvert à moi , qui l'introduisois , je l'aurois bien guéri de sa folie , & lui en aurois fait voir les conséquences : mais il n'a eu garde ; il s'est bien caché de moi , & s'est conduit à sa fantaisie. Je l'ai laissé faire , parce que je ne suis point curieux d'entrer dans les manéges de Cour. Seigneur Lisippe , vous vous trouvez dans un petit embarras ; vous vous en tirerez bien : vous avez tant d'esprit !

L I S I P P E.

Ah ! ne m'abandonnez pas, Seigneur Darés ; vous êtes mon unique protecteur.

D A R É S.

Non , je ne le suis point. Vous avez fait votre affaire sans moi ; je ne m'en mêle point.

H E R M O C R A T E.

Vous me faites un sensible plaisir , Darés , de retirer votre protection d'un fourbe qui ne la méritoit pas.

Ff ij

É R I N N E.

Il en auroit abusé , comme il a fait d'un penchant un peu trop tendre que j'avois pour lui.

L I S I P P E.

Hélas ! me voilà bien maltraité ; & je n'ai point de tort. Je voudrois être hors d'ici avec je ne dirai pas quoi , & ma pauvre Érinne.

É R I N N E.

Avec ta pauvre Érinne ? Est-ce que tu t'imagines que je te reprendrois si facilement , après ce que tu m'as fait ?

D A R É S.

Mais , Seigneur , il me semble que Lisippe se met à la raison. Il veut bien quitter la partie : n'est-ce pas tout ce que vous desirez ?

H E R M O C R A T E.

Sans doute. Vous renoncez nettement à la Princesse , & vous le déclarerez tout-à-l'heure à Argaléon ?

L I S I P P E.

J'y renonce nettement , & je le déclarerai tant que vous voudrez.

HERMOCRATE.

Tout est donc fini ; je deviens le meilleur de vos amis à ce prix-là.

LISIPPE.

Voilà une amitié bien sujette aux accidens : mais, écoutez-moi, Seigneur ; je ne vous réponds pas qu'Argaléon s'en tienne à ma renonciation la plus nette, & qu'il ne me fasse pas épouser la Princesse malgré moi.

ÉRINNE.

Tu l'aurois donc enforcélé ?

HERMOCRATE.

Malheureux ! vous prenez un tour pour vous dédire, un faux-fuyant. Va ; souviens-toi de ce que je t'ai dit : ce sera de ma main.

LISIPPE.

J'en suis assez fâché, Seigneur : mais il y a de certaines occasions où l'on n'est point le maître de ne point épouser.

HERMOCRATE.

Comment donc ? Que veut dire ce maraud - là ?

Ff iij

D A R É S.

Seigneur, il y a dans tout ceci quelque chose que je n'entends point.

L I S I P P E.

Ah ! oui , il y a quelque chose.

H E R M O C R A T E.

Dis-le-nous donc tout-à-l'heure.

L I S I P P E.

Attendez que j'y fasse un peu réflexion. Je ne le puis dire qu'au Seigneur Darés en particulier. Il saura au vrai où j'en suis ; & il verra que je suis un pauvre garçon injustement accablé.

D A R É S.

(Darés & Lisippe se retirent un peu à l'écart.)

Venez donc pour me parler.

L I S I P P E.

Seigneur Darés, j'ai donné au Prince un secret admirable contre les conjurations , & qui l'a ravi. Je ne songeois non plus à lui demander la Princesse pour récompense, qu'à m'aller pendre ; je lui demandois seulement 600,000 francs, dont j'en destinois cent à avoir l'honneur de vous marquer ma très-humble reconnoissance. Argaléon ne

lâche pas volontiers son argent, & je ne l'en blâme pas : mais il a trouvé l'invention de me donner la Princesse au lieu d'argent.

D A R É S.

Il n'y a pas grande difficulté à cela. Vous ne voulez point de la Princesse résolument ; il en est quitte après vous l'avoir offerte : vous vous retirerez avec le plaisir de lui avoir rendu gratuitement un grand service.

H E R M O C R A T E.

Je meurs d'impatience de favoir le résultat de cette conversation.

É R I N N E.

Moi, je suis plus morte que vive.

L I S I P P E.

Il faut qu'Argaléon me donne. Posez cela en fait.

D A R É S.

Il le faut ? Est-ce que vous lui ferez la loi ?

L I S I P P E.

Quand je dis qu'il le faut, j'entends qu'il le veut, & le voudroit même en dépit de moi.

Et bien, il vous donnera peu : cela facilitera l'affaire . . .

L I S I P P E.

Il ne peut vouloir me donner que beaucoup, l'équivalent de la Princesse : posez encore cela en fait. Autrement il ne me l'eût pas offerte au lieu d'une petite somme ; & même je refusois d'abord la Princesse absolument.

H E R M O C R A T E.

Ils ne finissent point.

É R I N N E.

Voilà un furieux verbiage.

D A R É S.

Mais comment avez-vous mis Argaléon dans la nécessité d'une alternative si fâcheuse ?

L I S I P P E.

Ce n'est pas ma faute : mais il vous le dira ; il a toute confiance en vous.

D A R É S.

Vous épouserez la Princesse, si vous ne me le dites.

L I S I P P E.

Je l'épouserois plutôt ; il y va de ma tête.

D A R É S.

Du moins quel est le secret que vous avez donné à Argaléon ?

L I S I P P E.

Vous le saurez de lui : je vous ai dit tout ce qu'il m'étoit possible de vous dire , à vous que je me flatte qui serez toujours mon protecteur. Tâchez , je vous en supplie , de faire entendre raison à Hermocrate & à Érinne.

D A R É S, *en retournant à Hermocrate.*

Seigneur , je vois bien , en rappelant tout ce qui s'est passé ici sous mes yeux , que Lisippe ne me trompe pas : mais présentement que je fais mieux l'affaire , je suis bien fâché de vous annoncer que votre malheur est sans remède , & que Lisippe épousera la Princesse.

H E R M O C R A T E.

Je vous répète qu'il ne l'épousera point , moi vivant ; & que moi mort , il trouvera à qui parler.

É R I N N E.

Je ne suis qu'une femme : mais j'ai du cœur aussi-bien que ce brave Seigneur-là ; & nous verrons beau jeu.

L I S I P P E.

Quels enragés ! Ne sortirai-je point de leurs pattes ?

D A R É S.

Je vous proteste , Seigneur , que je voudrois de tout mon cœur vous pouvoir servir ; je vous avoue que je ne trouve pas moi-même ce mariage-là trop convenable : mais je tenterois inutilement auprès d'Argaléon de le rompre. Je vous en ferai juge , si vous voulez. Le Prince se trouve engagé , il ne vous importe comment , à donner à Lisippe sa fille , ou une grosse somme ; & cette grosse somme , il ne l'a pas.

H E R M O C R A T E.

Et quelle est cette somme ?

D A R É S.

600,000 francs : n'est-ce pas , Lisippe ?

L I S I P P E.

Oui. (*A Érinne.*) Tu vois bien que je voulois te faire une grande fortune.

H E R M O C R A T E.

Il tient à cela absolument ?

D A R É S.

Absolument,

L I S I P P E.

Très-absolument.

H E R M O C R A T E.

La succession que je viens de recueillir dans l'Etat de Mefsène, me vaut plus de 600,000 francs : allez, je vous en conjure, mon cher Darés, dire à Argaléon que je la donne à Lisippe.

L I S I P P E.

Seigneur, quelle joie !...

É R I N N E.

Oh ! le brave homme !

D A R É S.

Seigneur, pensez-y bien auparavant ; vous pourriez vous repentir.

H E R M O C R A T E.

Non, non, je ne me repentirai point.

D A R É S.

Je pars donc sur votre parole. Mais quand j'aurai fait réussir votre proposition auprès du Prince, n'allez pas après cela y mettre des modifications, des restrictions qui seroient désagréables,

348 L E T Y R A N ,
sur-tout pour moi , qui aurai négocié
de bonne foi.

HERMOCRATE.

Non , non , point de modifications ,
point de restrictions. Allez , ne perdez
point de temps ; je vous attends ici.

D A R É S.

Il m'étonne.

S C È N E V.

HERMOCRATE, LISIPPE,
ÉRINNE.

HERMOCRATE.

CROYEZ-VOUS, vous deux , que
notre affaire se fasse ?

É R I N N E.

Pour moi , je ne saurois m'imaginer
que ce gueux - ci se trouve tout-d'un-
coup avec un si gros bien.

L I S I P P E.

Quoi qu'il en arrive , Seigneur , je

vous prie de remarquer que je marche de bon pied , & même de vouloir bien le mander à Messieurs vos amis de Corinthe.

H E R M O C R A T E .

Vous ne me répondez pas. J'ai de l'inquiétude sur le succès de notre affaire. Argaléon est quelquefois assez étrange ; il peut, par un mauvais honneur, ne pas vouloir se désister de sa première résolution ; il peut même avoir quelque raison ou quelque prétexte pour ne le pas faire. Qu'en pensez - vous , Lisippe , vous qui êtes plus que personne dans le fond de tout ceci ?

L I S I P P E .

Je n'y suis que trop , comme vous voyez. Si je l'avois prévu , je ne serois pas dans tout ce tracas-ci ; mais je suis sûr que ni Calchas , ni Tirésie , ne l'auroient prévu. Toutes réflexions faites , j'espère pourtant un bon succès. Pour ce qui me regarde , je vous dirai bien sincèrement que je suis bien revenu de la Princesse : je vois que vous en êtes furieusement amoureux , puis-

350 L E T Y R A N ,

que vous l'achetez si cher ; & pour rien au monde je ne m'irai mettre entre vous deux. Il n'y feroit pas bon pour moi.

É R I N N E.

Qu'est-ce que tu dis-là à l'oreille au Seigneur Hermocrate ? c'est encore quelque trahison que tu me fais.

L I S I P P E.

Non, ma chere Érinne, tu as toujours eu mon cœur ; & s'il a passé en l'air quelques petits nuages...

É R I N N E.

Ne crois pas m'appaiser par de beaux discours. Si tu ne reviens à moi, là, de la bonne manière... Je m'y connois bien.

L I S I P P E.

Tes grands connoissances feront satisfaites.

É R I N N E.

Prends-y bien garde, je t'en avertis.

H E R M O C R A T E.

Quelles gens vous êtes ! Vous vous amusez à des discours de bagatelles , &

vous n'êtes point frappés de l'importance du moment où nous sommes. Dans ce moment Argaléon décide de ma destinée & de la vôtre. Si l'affaire manquoit , Dieux ! quel seroit mon désespoir ! Mais je vois revenir Darès ; que je me sens d'émotion & de trouble !

S C È N E V I.

HÉRMOCRATE , DARÈS ;
LISIPPE , ÉRINNE.

D A R È S.

SEIGNEUR, Argaléon a fait de la difficulté...

H E R M O C R A T E.

Ah ! voilà ce que j'imaginois. Je suis perdu.

D A R È S.

Daignez m'écouter , Seigneur. Le Prince a fait de la difficulté de payer ses dettes à vos dépens ; il est fort délicat sur ces matières-là , fort chatouilleux sur ce qui touche son honneur

& pourroit le faire paroître intéressé.

H E R M O C R A T E .

Achevez vite, je vous supplie.

D A R É S .

Je fais comment il faut le prendre, j'ai levé la difficulté. Il vous donne la Princesse, & consent que Lisippe ait vos biens de Mefsène. Il déclare hautement qu'il lui accorde une si prodigieuse récompense, pour un moyen qu'il lui a donné de découvrir toutes les conjurations.

H E R M O C R A T E .

Je suis le plus heureux de tous les hommes. Darés, vous ne vous plaindrez pas de mon ingratitude. Lisippe, nous consommerons l'affaire entre vous & moi. dès aujourd'hui.

L I S I P P E .

J'ai aussi quelque scrupule ; mais il faut que j'en passe par-là. J'attendrai vos ordres, Érinne, qu'en dis-tu ?

É R I N N E .

Je ne fais où j'en suis, je ne me possède pas.

pas. 600000 francs, mon cher petit Lisippe !

L I S I P P E.

C'est à moi à faire le fier présentement. Viens, viens, je te ferai bien acheter ta grace.

H E R M O C R A T E.

Darés, menez - moi chez Argaléon, que je lui fasse mes remerciemens.

SCÈNE DERNIÈRE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

T É L É S I L L E.

J'APPRENDS ce que vous venez de faire, & ne puis assez vous dire...

H E R M O C R A T E.

Madame, ne me dites, rien, si ce n'est pour prendre part à ma joie. Elle est digne de ce que j'obtiens.

T É L É S I L L E.

Vous l'obtenez par un sacrifice si généreux...

Vous avez l'ame trop noble pour croire qu'il le soit. Laissez penser au commun du monde que c'est-là une action. Je cours chez Argaléon, & vous rejoins.

N O T E S.

1. J'ai oui dire que Cromwel avoit vingt Chambres différentes où il couchoit.

2. Je me souviens d'avoir lu dans quelque Ancien, que Denis le Tyran se faisoit faire la barbe par sa fille.



ABDOLONIME,
ROI DE SIDON,
COMÉDIE.

1725.

NOMS DES PERSONNAGES.

ABDOLONIME, Jardinier de Sidon.

NARBAL, Fils d'Abdolonime.

BARSINE, Fille d'Abdolonime.

HANNON, l'un des principaux Citoyens de Sidon:

ÉLISE, Sœur de Hannon.

AGÉNOR, autre Sidonien, des plus considérables de la Ville.

Un Soldat de la Garnison Macédonienne.

La Scène est à Sidon.



ABDOLONIME,
ROI DE SIDON,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABDOLONIME, HANNON.

HANNON.

APPROCHEZ, mon bon voisin
Abdolonime ; j'ai à vous parler. Com-
ment s'appelloit votre père.

ABDOLONIME.

Il s'appelloit Micipsal.

HANNON.

(*Bas.*) Bon. (*Haut.*) Et votre grand-père ?

ABDOLONIME.

Pour mon grand-père . . . Attendez un peu , s'il vous plaît , Seigneur. Je n'ai pas son nom si présent ; c'étoit pourtant . . . Oui, c'étoit Hiarbahal.

HANNON.

(*Bas.*) Cela est juste. (*Haut.*) Et pourquoi avez - vous hésité sur le nom de votre grand-père ?

ABDOLONIME.

C'est que je ne l'ai jamais vu , ni même mon père. J'étois enfant quand mon père mourut ; & j'ai oui dire qu'il étoit enfant aussi quand son père mourut. C'est du plus loin qu'il me souviennent que d'avoir entendu parler de ces gens-là. Je me trouve ici comme un champignon de mon jardin : je ne fais presque pas qui m'y a mis. Mais , Seigneur , permettez - moi de vous demander pourquoi vous vous embarrassez de mon père & de mon grand-père , dont je ne m'embarrasse pas ,

moi qui suis leur fils & leur petit-fils ?

H A N N O N.

Ne savez - vous pas que j'aime les généalogies, & que j'en ai toujours été curieux ?

A B D O L O N I M E.

Les généalogies ! Et à quoi cela est-il bon ? que me serviroit-il de savoir qui est le père & le grand-père de chacun de mes choux & de mes artichaux ? Il me suffit qu'ils soient de bonne graine.

H A N N O N.

Et bien, j'ai voulu savoir, en connoissant votre père & votre grand-père, si vous étiez de bonne graine aussi, vous.

A B D O L O N I M E.

J'espère qu'oui, Seigneur. On m'a toujours dit que c'étoient d'honnêtes-gens, qui alloient droit en besogne, loyalement. Mais à propos de graine, j'aurois bien une petite prière à vous faire. Je n'ai qu'un fils & une fille...

HANNON.

Elle est toute des plus jolies, votre fille.

ABDOLONIME.

Par Jupiter, il me le semble. Par dessus cela, c'est une bonne enfant, sans malice, comme mon père & mon grand-père, puisque père & grand-père y a.

HANNON.

Vous pourriez vous mettre du nombre.

ABDOLONIME.

Je ne vous en dédirai pas, cela ne fait tort à personne. Barsine n'est pourtant pas sotte, non; elle a un petit entendement bien gentil, qui me divertit à merveille: aussi je l'aime de tout mon cœur. Mais ce n'est pas elle dont je veux vous parler.

HANNON.

Pourquoi? J'aimerois autant que vous me parlassiez d'elle, que de quelqu'autre.

ABDOLONIME.

Je ne suis pas en peine d'elle, sa fortune est faite,

HANNON.

H A N N O N.

Comment, faite? Et par où?

A B D O L O N I M E.

Vous le savez bien , puisque c'est Madame votre sœur elle-même qui l'a prise auprès d'elle depuis trois ou quatre ans. Elle l'aime , elle la traite quasi comme son égale , elle ne la laisse manquer de rien ; & quand elle se mariera , elle a promis à ma fille de la garder toujours.

H A N N O N.

Oui , mais ce n'est pas-là un établissement.

A B D O L O N I M E.

Pardonnez-moi , Seigneur. Elise a un établissement , puisque vous êtes tous deux d'une des plus puissantes & des plus riches maisons de notre Ville de Sidon. Barsine a donc aussi un établissement. Pour moi , je n'ai que mon jardin au monde ; mais j'en donnerois la moitié à quelqu'un que j'aimerois bien.

H A N N O N.

Soit. Mais dites-moi encore une

Tome VII.

H h

362 A B D O L O N I M E ,
chose sur votre fille, avant que d'en
venir à ce que vous voulez me dire;
n'a-t-elle point quelque Amant ?

A B D O L O N I M E .

Je ne le crois pas. Elle n'est point
coquette, celle-là. Vous voyez qu'elle
ne s'amuse point à se pimpelocher ,
comme font vos Dames de Sidon. Elle
est faite à-peu-près comme je l'ai faite,
& s'en tient-là. Elle n'ira point courir
sans faire semblant de rien après tous
ces beaux amoureux. Elle leur diroit :
Messieurs , passez votre chemin , il
n'y a rien à faire ici ; & en les ren-
voyant elle ne les retiendrait point. Je
ne dis pourtant pas que si elle avoit
mis son affection à quelqu'un, le petit
cœur n'allât son train ; mais que vou-
lez-vous ? Cela est bien naturel.

H A N N O N .

Enfin , vous ne lui connoissez point
d'Amant ?

A B D O L O N I M E .

Non ; mais , Seigneur , vous n'avez
qu'à le demander à Elise , qui le saura
encore mieux que moi.

H A N N O N.

Il suffit, venons à votre affaire. C'est votre fils dont il s'agit ?

A B D O L O N I M E.

Justement, Seigneur ; le pauvre garçon, qui n'a pas pu se résoudre à vivre dans mon jardin, s'est fait soldat ; tous ses camarades en disent mille biens : il a fait des merveilles dans le siège que notre Ville de Sidon vient d'essuyer ; mais malheureusement ç'a été contre ce diable d'Alexandre, qui est venu de bien loin, de je ne fais où, pour faire enrager tout le monde, pour abîmer tout, pour engloutir tout. Si nous avions pu faire lever le siège, Narbal auroit été récompensé ; je n'en fais pourtant rien, car on ne tient pas grand compte des simples soldats : quand ils sont tués, c'est pour eux ; quand ils font bien, c'est pour leurs Officiers. Quoi qu'il en soit, Narbal meurt d'envie de s'avancer, & il n'y a plus rien à faire ici : il a toujours l'oreille au guet pour attraper quelque occasion, & il ne trouveroit rien de trop chaud ni de trop froid. Ces jours-ci, qu'on

Hh ij

dit que Sidon doit envoyer à Carthage pour y chercher des gens de la race de notre dernier Roi Straton, s'il y en a, il vouloit aller à Carthage; mais il s'est rabattu sur quelque chose de plus raisonnable. Il veut entrer dans les Troupes d'Alexandre, dont nous sommes devenus Sujets; mais il y voudroit être Capitaine d'Entrée-de-Jeu. Pour moi, je ne me résoudrois pas à quitter de bonnes gens d'ici, mes compatriotes, avec qui j'ai passé ma vie, & m'en aller avec des visages inconnus, pour tuer qui bon leur semblera : mais lui, cela ne l'embarrasse pas; il ira au bout du monde pour être Capitaine.

H A N N O N.

Cela peut s'obtenir, & je l'y servirai de la bonne sorte auprès d'Ephestion, qui dispose de tout ici pour Alexandre. Je pourrai même faire mieux. S'il arrive que nous retrouvions quelqu'un de la race royale de Sidon, qui est ce qu'Ephestion cherche présentement pour s'accommoder à nos anciennes Loix, je trouverai moyen que votre fils soit bien placé auprès

du nouveau Roi ; cela vaudroit mieux
que d'aller au bout du monde.

A B D O L O N I M E.

Je ne le fais pas trop, le boat du
monde plairoit bien à Narbal. Mais
enfin il suffit que vous lui accordiez
votre protection.

H A N N O N.

Je vous la promets ; je le vois qui
vient, vous pouvez l'en assurer.

S C È N E I I.

A B D O L O N I M E , N A R B A L.

A B D O L O N I M E.

N A R B A L , tes affaires vont bien ;
tu seras Capitaine pour le moins. Voilà
Hannon qui sort ; il m'a promis monts
& merveilles pour toi.

N A R B A L.

Mon père, que je vous suis obligé !

A B D O L O N I M E.

Oui, tu m'es bien obligé, car je
Hh iij

n'aime point à demander aux grands : je ne suis point accoutumé à ce métier-là, je me suis toujours bien passé d'eux avec mon jardin. Je fais bien que je ne suis qu'un pauvre homme, & que je ne dois pas être si fier ; il faut pourtant que je le sois dans le fond, & plus que les grands Seigneurs, que j'entends dire qui demandent toujours.

N A R B A L.

Mais, mon père, il faut bien demander à ceux qui sont maîtres des graces, quand on veut faire quelque chose dans le monde.

A B D O L O N I M E.

Qu'appelles-tu faire quelque chose ? Est-ce que je n'ai rien fait quand j'ai cultivé mon jardin, & que je l'ai rendu d'un si bon rapport, que j'en ai subsisté avec ta mere, ta sœur & toi, & qu'à présent que je suis soulagé de vous tous, je me trouve dans l'abondance ?

N A R B A L.

En vérité, mon père, avec le respect

que je vous dois, ce n'est pas là ce qui s'appelle . . .

A B D O L O N I M E.

Oh! ne te fâche point, je ne prétends pas te contredire. Va, tu seras Capitaine; grand bien te fasse!

S C È N E I I I.

ABDOLONIME , NARBAL ;
BARSINE.

B A R S I N E.

Eh! bonjour , mon cher père; j'ai su que vous étiez ici , & je suis accourue bien vite pour vous embrasser.

A B D O L O N I M E.

Bonjour , ma chère enfant. En vérité je trouve que tu embellis tous les jours.

B A R S I N E.

Ne me louez pas sur la beauté, mon père , car vous vous loueriez vous-même. On dit que j'ai tous vos traits.

Hh iv

ABDOLONIME.

Eh bien, cela ne gâte rien ; ressemble-moi aussi par le contentement dont je suis dans mon petit & très-petit état. N'es-tu pas toujours bien contente du tien ?

BARSINE.

Oui , toujours. Elise a toujours les mêmes bontés pour moi , & je ne saurois jamais lui en marquer trop de reconnoissance. Il est vrai qu'elle est , si vous voulez , un peu fière : mais comme nous n'avons rien à démêler ensemble , & que je ne suis faite que pour lui obéir , cela ne m'incommode pas.

ABDOLONIME.

Sur trois que nous sommes , nous voilà donc deux contens , c'est beaucoup. Pour ce pauvre garçon-ci , il n'est pas des nôtres ; il se ronge le cœur , & je parie que dans le fond de son ame il est bien fâché d'être mon fils.

NARBAL.

Ah ! mon père.

A B D O L O N I M E.

Va, va, je te le pardonne. Je suis bien fâché aussi que tu le sois ; j'aime-rois mieux que tu fusses celui de quel-que grand Seigneur, puisque je ne puis pas être grand Seigneur moi-même : mais tout cela est comme il peut, il faut prendre patience. Du moins, ma fille, nous l'allons faire Capitaine. Hannon le fera entrer en cette qua-lité dans les Troupes d'Alexandre ; & comme ces Messieurs-là pillent & rava-gent à gogo, il aura bientôt fait fortune.

N A R B A L.

En ce cas - là, mon père, je vous prierois bien de quitter votre jardin.

A B D O L O N I M E.

Quitter mes couches de melons, mes figuiers, & tout le reste à quoi je dois la vie, & toute ma joie ! Non pas, non pas, je ne suis pas si ingrat ; mais ce n'est pas-là la question. Barsine, il faut que tu parles à Elise, afin qu'elle fasse agir son frère Hannon avec en-core plus de vivacité. Narbal, tu vois que je m'intéresse à ton affaire, &

que je ne laisse pas de bien entendre comment il faut la conduire. Adieu, mes enfans; je retourne à mon jardin, dont il y a long-temps que je suis sorti, & qui a peut-être besoin de ma présence. Nous ne saurions nous passer l'un de l'autre, mon jardin & moi.

S C È N E I V.

N A R B A L, B A R S I N E.

N A R B A L.

Nous avons là un père qui est assurément un homme de bien, un honnête homme; mais il est bien singulier.

B A R S I N E.

C'est la faute des autres, s'il l'est. Ils devroient tous, s'il avoient du bon sens, être faits comme lui, & il ne seroit plus singulier.

N A R B A L.

Certainement il n'a pas une certaine élévation de sentimens.

B A R S I N E.

Que veux-tu dire avec ton élévation de sentimens ? Il n'y a point de Satrape à la Cour de Perse, ni de Général à celle d'Alexandre, qui ne fît une bassesse plutôt que lui. Ils en feroient, tous tant qu'ils sont, cent des mieux conditionnées pour le plus petit intérêt, & il n'en feroit pas la moindre pour une couronne.

N A R B A L.

Tu diras tout ce que tu voudras, ma sœur ; ce n'est point avoir les sentimens élevés, que d'aimer tant ce malheureux jardin, & de s'y borner absolument comme il fait. Pour moi j'y suis né ; mais par Jupiter, par Hercule, par tous les Dieux, je n'y mourrai pas. Aide-moi à devenir quelque chose, ma chère sœur, parle en ma faveur à Elise.

B A R S I N E.

Cela est arrêté, je le ferai, & de la bonne sorte.

N A R B A L.

Mais tâche à lui dire beaucoup de bien de moi.

BARSINE.

Je n'aurai pas besoin d'un grand effort.

NARBAL.

Mais j'entends un certain bien...

BARSINE.

Comment, un certain bien ?

NARBAL.

Oui.

BARSINE.

Ah ! malheureux , feroit-il possible ? ...

NARBAL.

Je te l'avoue, j'en suis désespéré ; mais il n'y a pas de remède, j'y ai fait tout ce que j'ai pu. Ai-je tort, quand je voudrois être d'une naissance considérable, ou parvenir du moins à quelque rang ? Je ne serois pas dans la cruelle situation où je me trouve. Mais, après tout, Elise doit avoir entendu parler avantageusement de moi en plusieurs occasions, pendant tout le cours de notre siège. Je suis aussi-bien, ce me semble, de ma figure, que la plupart de nos jeunes gens les

plus qualifiés de Sidon ; je n'ai point l'air de ma naissance non plus que toi, ni que notre père même qui a plus vécu dans l'obscurité que nous. J'ai plus d'amour qu'on n'en a jamais eu, ma sœur : pourquoi m'ôter toute espérance ?

B A R S I N E.

Je ne te l'ôte point, je ne t'ai encore rien dit.

N A R B A L.

Tu crois donc que je puis lever les yeux jusqu'à Elise ? Tu dis vrai. L'amour ne regarde pas de si près à l'égalité des conditions, & il a bien fait des assortimens plus extraordinaires.

B A R S I N E.

Je te répète que je ne t'ai encore rien dit. Tu parles, tu réponds ; je ne vois que trop l'état où tu es, & je te plains beaucoup. Tu fais quelle est la fierté d'Elise : peux-tu penser qu'elle s'abaîssât jamais jusqu'à toi ? Tu veux aller servir dans l'armée d'Alexandre ; va, & guéris-toi par l'éloignement.

N A R B A L.

Je n'y veux aller que pour tâcher d'y

374 ABDOLONIME,
faire des actions qui me rendent digne
d'elle.

BARSINE.

Et bien, va les faire, & quand elles
seront faites, nous verrons.

NARVAL.

Mais il faut auparavant qu'Elise ait
quelque connoissance de mes sentimens
pour elle : ma chère sœur, c'est à toi
de m'y servir ; il n'est point question de
me rien représenter.

BARSINE.

Je ne te puis rien promettre ; car
peut-être ne trouverois je pas en un an
l'occasion qu'il faudroit : mais si je la
trouve, je te servirai autant qu'il sera
possible.

NARBAL.

Tu ne m'y parois pas aussi-bien dis-
posée que je le desirois.

BARSINE.

En vérité tu te trompes. Va, & laisse-
moi faire.



*SCÈNE V.**BARSINE.*

Jen'entrois que foiblement dans toutes les vues d'ambition , & je sens que son malheureux amour m'intéresse beaucoup davantage. Hélas ! je ne fais que trop quelle est la cause de cette différence. Mais me voici seule , & Agénor ne vient point. Il est vrai qu'il n'a pas encore beaucoup manqué. Ah ! je le vois.

*SCÈNE VI.**AGÉNOR, BARSINE.**AGÉNOR.*

ME voici donc arrivé , aimable Barsine , au moment que j'attends depuis deux jours entiers, que je desirois avec tant d'ardeur. Quel supplice d'être ici en même lieu que vous , & de ne vous voir seule que si rarement ; d'être obligé de vous parler

376 **ABDOLONIME,**

sans cesse avec une différence dont mon cœur me refuse toutes les expressions ; de chercher toujours vos regards , & de craindre toujours de les rencontrer ! Non ; vous ne concevez point assez la cruelle violence que je me fais.

BARSINE.

Vous êtes trop injuste. Est-ce que dans ces occasions-là je vous parle , moi , comme je voudrois ? est-ce que j'agis naturellement ? Je vous assure que quoique je sois fille , il n'y auroit rien au monde que j'aimasse tant que de ne point jouer la Comédie , & de dire tout ce que j'ai dans le cœur.

AGÉNOR.

Y gagnerois-je quelque chose ?

BERSINE.

Oh ! que vous n'en doutez pas ! Dès que j'ai été sensible à votre amour , ne vous l'ai-je pas avoué , ou à-peu-près avoué ? Je ne suis que trop vraie , & n'entends que trop peu tout le petit manège de dissimulation des femmes.

AGÉNOR.

A G É N O R.

Et c'est une des choses que j'adore le plus en vous, belle Barsine ; quelle comparaison de vous aux autres ! Mais je veux imiter votre franchise, & vous déclarer nettement que pendant les deux jours que j'ai eu à faire des réflexions, j'ai pris la résolution de vous désobéir, de sortir de l'état où je suis, d'aller me déclarer à Abdolonyme, & vous demander à lui.

B A R S I N E.

Ah ! si vous m'aimez, ne le faites pas, Agénor.

A G É N O R.

Est-ce que mon empressement vous déplaît ?

B A R S I N E.

Oui, il me déplaît.

A G É N O R.

Il vous déplaît ?

B A R S I N E.

Non, il ne me déplaît point, puisqu'il faut vous le dire ; mais je ne veux pourtant pas le suivre. Vous savez assez

mes raisons. Nos naissances & nos fortunes sont trop disproportionnées ; je veux être bien sûre que vous ne vous repentirez pas un jour d'un mariage si inégal, & je ne vous ai pas encore assez éprouvé. Représentez-vous bien que vous êtes un des premiers Citoyens de Sidon , & que moi je ne suis que la fille d'un Jardinier ; que vos parens, vos amis, tout Sidon me reprochera à vous ; que la gloire que vous venez d'acquérir pendant le siège...

A G É N O R.

Je ne puis vous laisser poursuivre un discours qui offense tout ce que j'ai de plus cher au monde. Non, non ; votre beauté, & ne parlons pas même de la beauté, si vous ne voulez, les qualités de votre esprit & de votre ame que le monde commence à connoître, & qu'il connoîtra encore mieux, justifieront assez mon choix ; que dis-je ? justifier ! le feront louer, le feront envier des plus orgueilleux, des plus entêtés de leur rang.

B A R S I N E.

Je m'assure bien du moins que ma conduite à votre égard, mes sentimens

pour vous n'entreroient pour rien dans les reproches qu'on vous feroit: mais-croyez-moi, on vous en feroit encore; & s'ils vous faisoient la moindre impression, que devindrois-je, grand-Dieux? Je ne me sens point de courage pour soutenir un si affreux mal, heur.

A G É N O R.

Quelle opinion vous avez de moi! Est-ce là tout ce que j'ai mérité par un amour si tendre?

B A R S I N E.

Il faut que j'aie eu bonne opinion de vous, pour me résoudre seulement à vous écouter: j'ai cru que vous pouviez être capable de préférer aux avantages de la naissance & de la fortune, un caractère qui vous conviendrait, de la fidélité, de la tendresse; je l'ai cru d'autant plus facilement, que je sens en moi de quoi en faire autant; je ne balancerois pas un moment entre ce que j'aimerois & un Trône: & que je ne suis-je en votre place pour vous le prouver! Que ne puis-je!...

A G É N O R.

Adorable Barsine, vous me transpor-

Ii ij

tez de joie; je meurs d'impatience de faire voir à tout le monde combien je suis touché d'un caractère tel que le votre. C'est par vanité, aussi-bien que par amour, que je veux m'unir à vous. Loin de craindre des reproches, c'est de la gloire que je cherche.

BARSINE.

Ce que je viens de vous dire vous transporte trop. Ce n'est qu'un discours qui ne peut jamais avoir d'exécution, qui ne m'engage à rien, & que pourroit vous tenir, aussi-bien que moi, une personne artificieuse qui voudroit vous enflammer encore; ne comptez cela pour rien. Je fais ce que je serois capable de faire pour vous, je fais quelle seroit la fermeté de mes sentimens; je suis bien sûre de moi : mais je crains de ne l'être pas encore autant de vous, & j'attends que je le sois, pour vous permettre de me demander à mon père. de qui vous aurez l'aveu dans l'instant. Je veux que vous aiez eu tout le temps de faire vos réflexions sur une démarche aussi hardie que celle de m'épouser.

A G É N O R.

Toutes mes réflexions sont faites, & elles sont toutes pour vous.

B A R S I N E.

Je veux vous laisser le loisir de faire aussi les réflexions contraires; elles viendront peut-être à leur tour.

A G É N O R.

Je les cherche moi-même, & je ne les trouve point. Où voulez-vous que je les prenne? Je vous en fais juge vous-même : mais parlez-moi de bonne foi; dites-moi ce que je vois en vous qui ne doive pas me charmer, me ravir, me combler d'amour.

B A R S I N E.

Vous me faites bien repentir d'avoir été trop sincère avec vous. Si je vous avois caché ce qui est dans mon cœur, vous ne seriez pas en droit de me presser tant, & je vous éprouverois bien plus à mon aise : mais n'importe; vous n'en ferez pas plus avancé. Je vous ai laissé connoître mes sentimens; je fais que le plaisir d'être aimé vous donne plus de passion que vous n'en eussiez eu peut-

382 ABDOLONIME,

être sans cela ; je vous en éprouverai avec plus de rigueur, & plus longtemps.

AGÉNOR.

Mais pendant ce temps-là, il me viendra des rivaux.

BARSINE.

Des rivaux ! Vous m'offensez, Agénor.

AGÉNOR.

Je tremble que Hannon ne le soit déjà.

BARSINE.

Il ne m'a jamais rien dit ; & d'ailleurs, je vous garantis qu'il ne feroit pas homme à vouloir, comme vous, épouser la fille d'un Jardinier.

AGÉNOR.

Mais je m'apperçois que de jour en jour il vous regarde avec plus d'attention, & je démêle de l'amour dans ses regards. De plus, il ne me parle jamais de vous ; & comme je ne lui en parle pas non plus, & que je fais pourquoi, cela m'est suspect.

B A R S I N E.

Je n'ai que faire d'entrer dans des discussions si délicates, elles ne vous intéressent en aucune façon. Adieu, Agénor ; il y a peut-être déjà trop long-temps que nous sommes ensemble , on se douteroit de notre intelligence.

A G É N O R.

Encore un mot, de grace. Ce mystère-là même que vous voulez qui soit observé avec tant de soin, croyez-vous qu'il puisse durer encore long-temps ?

B A R S I N E.

Il faut bien qu'il dure. Je consens à vous écouter sans en avoir parlé à mon père, parce que je ne veux pas pour votre honneur que personne sache que vous m'ayiez aimée jusqu'au moment que je me résoudrai à être à vous, & que s'il arrivoit que je ne m'y résolusse pas, je croirois vous laisser une tache. Continuons à nous conduire comme nous avons commencé ; il y va trop de votre intérêt.

A G É N O R.

Et bien, je vous avertis que dans le

fond de mon cœur je ne crains point que ce secret-là éclate; que je ne me contrains autant que je fais pour le garder, que par soumission pour vous; que malgré tous nos soins. ou Hannon, ou Élise, ou quelqu'un enfin le découvrira; que vous avez tout à craindre des traits involontaires de passion qui m'échapperont, de mes yeux qui me trahiront, de mon attention indispensable pour vous, de mon empressement invincible à vous chercher; & ne vaudroit-il pas mieux sortir d'une situation si cruelle & si dangereuse, où vous ne nous retenez que par un vain scrupule? Cruelle Barsine, pourquoi voulez-vous différer tout le bonheur de ma vie? Vous me flattiez de quelque sensibilité pour mon amour. Hélas! quelle sensibilité!

B A R S I N E.

Vous abusez de ma foiblesse pour vous. Adieu, Agénor; faites ce que vous voudrez.

A G É N O R.

Ah! je suis le plus heureux de tous les hommes. Je cours chez Abdolonime.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, BARSINE.

ÉLISE.

Tu m'en vois encore toute en colère. Il m'est venu remercier de ce qu'à ta prière j'ai bien voulu parler à mon frère pour lui ; je crois que son affaire se fera, & il en est dans un grand transport de joie.

BARSINE.

Il n'y a pas de mal à cela.

ÉLISE.

Non : mais en me parlant du violent desir qu'il a de s'élever, il m'a insinué que ce n'étoit pas seulement l'ambition qui en étoit la cause ; qu'il étoit susceptible de certains sentimens qui ne serviroient qu'à le tourmenter, à moins qu'il ne fût dans quelque poste

386 ABDOLONIME,
qui lui donnât la hardiesse de les découvrir.

B A R S I N E.

Il n'y a pas encore de mal.

É L I S E.

Il y en a. Pourquoi me vient-il tenir de pareils discours? Qu'ai-je affaire, moi, de ces certains sentimens qu'il a, ou qu'il n'a pas?

B A R S I N E.

Il est vrai qu'il auroit aussi-bien fait de les garder sans en rien dire; mais, au fond, ce n'est qu'un discours mal placé.

É L I S E.

Il étoit mal placé; mais pourtant je suis bien trompée, s'il ne le plaçoit à dessein. Quand il m'auroit voulu faire une déclaration d'amour, il ne m'auroit par parlé d'une autre manière, ni jetté des regards plus passionnés.

B A R S I N E.

Ah! Madame...

E L I S E.

Cela est ainsi. Je fais bien ce qui le

rend si audacieux. Il est bien fait, ce garçon-là ; car vous êtes une belle race, vous autres. Il a du courage, & il s'est fait une bonne réputation ; tout cela peut lui donner de la témérité.

B A R S I N E.

Elle seroit trop grande, si vous en étiez l'objet ; aussi je ne le crois pas. Apparemment il a quelque autre passion qui est encore téméraire, quoiqu'elle le soit moins.

É L I S E.

Est-ce que tu le fais ?

B A R S I N E.

Non : mais je le présume sur tout ce qu'il vous a dit.

É L I S E.

Si tu ne fais pas positivement qu'il ait de l'amour pour quelqu'autre, c'est à moi qu'il en vouloit tout-à-l'heure. Comment te parle-t-il de moi, quand vous n'êtes que vous deux en pleine liberté ?

B A R S I N E.

Ah ! Madame, s'il ne tenoit qu'à cela ;
Kk ij

388 A B D O L O N I M E ,

la chose seroit bien sûrement décidée. Il vous trouve la plus charmante personne du monde , & la plus accomplie. Il ne parle de vous qu'avec une espèce de transport. Je ne me suis pourtant pas apperçue qu'il oubliât ce que nous sommes nés tous deux.

É L I S E.

Je suis véritablement fâchée que le Ciel ne vous ait pas mieux traités.

B A R S I N E.

Pour moi , je ne me plains pas ; je suis plus glorieuse d'être fille d'un homme de bien tel qu'Abdolonime , que si j'étois celle d'un Roi haï ou méprisé : mais lui , je crois qu'il aimerait autant être fils d'un Roi à tout hasard.

É L I S E.

Il pense noblement ; je lui en fais bon gré. Tu vois que je ne suis pas injuste : mais avec tout cela il ne faut pas qu'il s'imagine qu'il n'y a qu'à venir faire des déclarations à des personnes comme moi.

B A R S I N E.

Je vous réponds que je lui dirai bien tout ce qu'il mérite.

ÉLISE.

Non, il ne lui faut rien dire. Je n'ai eu garde de m'appliquer tout son beau discours ; je n'y ai rien entendu : je l'ai renvoyé fort froidement ; & à l'heure qu'il est , j'ignore son extravagance. N'oublie pas que je l'ignore au moins ; tu irois lui faire une querelle qui gâteroit tout : cela ne doit pas avoir laissé de trace. Mon frère vient ; tu peux le solliciter encore pour Narbal.

SCÈNE II.

HANNON, BARSINE.

HANNON.

JE suis ravi qu'elle me laisse seul avec vous , Barsine : j'ai bien des choses à vous dire , & des choses qui vous surprendront certainement. Je vais fermer la porte de ce salon , afin qu'on ne vienne point nous interrompre , & qu'on ne puisse nous écouter.

BARSINE.

Mais , Seigneur , cela n'est point du tout dans les règles.

Kk iij

H A N N O N.

Non, non ; ne craignez rien. Vous savez qu'on n'a jamais manqué ici à la considération que demandent votre beauté & votre vertu ; & d'ailleurs vous allez apprendre que je vous dois beaucoup de respect.

B A R S I N E.

Respect ! le mot est bien fort : je vais ouvrir la porte.

H A N N O N.

Le mot de respect est très-sérieux. Vous n'êtes pas ce que vous pensez, Barsine ; vous vous croyez d'une naissance très-obscur , & vous êtes du sang des Rois de Sidon.

B A R S I N E.

Eh ! Seigneur , quel plaisir prenez-vous à me venir conter de pareilles fables ?

H A N N O N.

Écoutez-moi , je vous prie , jusqu'au bout. J'ai toujours eu la passion d'étudier les généalogies, l'histoire des grandes maisons, ne fût-ce que pour pou-

voir, dans les occasions, réprimer la vanité de je ne fais combien de petits faux Seigneurs qui s'en font accroire. Je trouvois qu'il sortoit de la Maison royale de Sidon, il y a justement deux cents soixante-dix-sept ans, une branche qui disparoissoit, & que je ne voyois plus. J'ai été curieux de la suivre, s'il étoit possible; & à force de déterrer de vieux actes avec beaucoup de peine, je la tenois, mais non pas encore tout-à-fait, lorsque notre dernier Roi Straton a été tué dans le siege sans laisser nulle postérité. La circonstance étoit pressante; j'ai redoublé mes recherches, & enfin j'ai retrouvé ma branche entière: Abdolonime est le seul qui en reste; car je ne vous compte pas, vous qui êtes ses enfans. Pour plus d'assurance, je lui ai demandé aujourd'hui le nom de son père & de son grand-père; il m'a dit justement ceux qu'il me falloit. Tout est bien prouvé par de bons titres que j'ai entre les mains.

B A R S I N E.

Je demeure interdite de surprise. Seigneur, parlez-vous sérieusement?

Kk iv

Très - sérieusement. Depuis la prise de notre Ville, Ephestion , qui est demeuré ici pour régler tout , a songé à nous donner un Roi qui releveroit d'Alexandre , parce que les Sidoniens sont extrêmement attachés au Gouvernement royal. Comme ma recherche n'étoit pas encore entièrement finie , & que je craignois qu'Ephestion ne choisît trop vite un Roi , j'ai sous-main répandu le bruit qu'il restoit une branche inconnue de la Maison royale de Sidon. Nos anciennes loix défendent qu'on prenne jamais des Rois hors de cette Maison tant qu'elle subsistera. Ephestion a bien voulu y avoir égard , & attendre. Les bruits les plus vrais se chargent toujours de mille faussetés : on s'est avisé de dire , sans nul fondement , que cette branche inconnue étoit à Carthage , & on est prêt d'y envoyer. J'ai eu le loisir de finir mes preuves : & en les portant dès aujourd'hui à Ephestion , tout est fait , Abdolonime est Roi.

Je demeure dans le silence , parceque

je ne trouve point d'expressions dignes de ce que vous faites pour nous. Comment vous remercier d'un Trône que vous nous donnez ? Est-ce un bienfait dont on puisse s'acquitter par des paroles ?

H A N N O N.

Je vous avoue que je suis ravi que ce soit moi qui rende à Abdolonime sa naissance & son rang, & qui remette sa vertu & vos charmes dans la place qui leur étoit due : j'espère aussi que Nabal ne fera pas mécontent de moi.

B A R S I N E.

Seigneur, il en mourra de plaisir ; pour moi, que l'ambition ne possède pas tant, je me sens une autre espèce de joie. Dans l'état où j'étois, j'ai reçu mille marques de bonté ; j'ai été chargée de mille obligations que je ne pouvois jamais reconnoître ; Elise, principalement, m'en a comblée. Maintenant que je me trouve, en vérité je n'ose encore dire Princesse, je ne puis en prononcer le mot ; enfin, dans le nouvel état où vous me mettez, je pourrai m'acquitter de ce que je devois, & prouver combien je ressentais

vivement ce qu'on faisoit pour moi : j'en suis dans un transport que je ne puis vous exprimer.

H A N N O N.

Que vous me charmez d'avoir l'ame si bien faite & si reconnoissante ! Je puis donc vous dire qu'il y a long - temps que je vous observe chez ma sœur , & que je suis toujours plus vivement touché de vos charmes & de votre mérite : je voyois souvent en vous des preuves de cette naissance que je soupçonnois ; & peut - être que , sans rien découvrir , j'ai un peu contribué aux égards que ma sœur a eus pour vous. Je ne vous ai point prévenue par de petits soins , par des procédés ordinaires d'Amant : j'ai attendu à me déclarer à vous-même , que je pusse vous apporter une couronne pour Abdolonime.

B A R S I N E.

Seigneur...

H A N N O N.

Vous vous troublez ? Qu'est devenue cette reconnoissance que vous me vantiez dans le moment ? Je conviens du prix dont est votre main , & qui le sent

comme moi ? Mais trouvez-vous que je vous demande trop , en vous la demandant pour récompense d'une couronne ? ou croyez-vous ne me plus rien devoir , depuis que vous savez que je vous aime ?

B A R S I N E.

Seigneur, j'ai cru que ce n'étoit que par générosité que vous vouliez rendre à une famille entièrement déchue ses droits & son premier éclat : mais quel qu'ait été votre motif, nous vous devons toujours infiniment. Sur l'engagement que vous me proposez, je n'ai rien à vous répondre ; c'est à mon père à disposer de moi.

H A N N O N.

Il vous aime passionnément, & ne voudra que ce que vous voudrez.

B A R S I N E.

Il pourra avoir des raisons particulières, sur-tout quand il sera Roi...

H A N N O N.

Ne vous flattez pas qu'il le soit, si vous ne le déterminez à vous unir à moi. J'ai seul les titres de votre naissance : vous n'êtes rien si je ne les

montre ; & je ne les montre qu'à cette condition.

B A R S I N E.

Seigneur, vous ne m'aimez point ; vous voulez être gendre d'un Roi.

H A N N O N.

J'ai cru , quand je suis venu vous parler , que vous n'aimiez rien ; votre embarras commençoit à me faire soupçonner que vous aimiez en secret : mais je le vois sûrement , puisque vous vous emportez contre moi. Ingrate que vous êtes , voilà donc le prix . . . Mais je ne veux ni vous faire des reproches , ni approfondir un mystère que vous me défavoueriez. Ou je vous enlèverai à mon rival , ou vous demeurerez ce que vous êtes : votre sort dépend de vous ; choisissez entre être la fille d'un Jardinier ou d'un Roi. J'attends votre réponse. Jusques-là je garde un profond silence , & le garderai toujours si vous m'y obligez.



*S C È N E I I I.**B A R S I N E.*

DANS quel trouble , dans quelle agitation je demeure ! quelle joie j'ai d'abord sentie de pouvoir annoncer à Agénor ce que j'étois , & de récompenser la générosité de son amour en lui donnant la fille d'un Roi , au lieu de la malheureuse Barsine qu'il devoit épouser ! Mais je ne puis plus être fille d'un Roi qu'à une condition que je déteste : tout est changé , tout est renversé , tout est tombé dans une confusion où je ne vois plus rien. Je ne fais ni quel parti j'ai à prendre , ni ce que le sort peut me préparer : toutes mes pensées sont en désordre , & j'entrevois seulement des suites funestes & des malheurs qui m'accableront. Fatale naissance , que ne t'ai-je toujours connue , ou toujours ignorée ? Agénor a-t-il vu mon père ? oui , sans doute. Mais quand il l'aura vu , quand il m'aura obtenue de lui , puis-je m'affurer sur rien ? Je ne puis plus répondre que de mes sen-

398 ABDOLONIME,

timens pour Agénor ; tout le reste est incertain , & abandonné à la fortune. O Dieux ! je ne crois pas m'être rendue digne de vos rigueurs. Dieux ! secourez-moi. Quelqu'un vient ; hélas ! ce n'est pas Agénor , à qui j'aurois tant de besoin d'apprendre ma triste situation : c'est Narbal ; quel horrible contre temps.

S C È N E I V.

B A R S I N E , N A R B A L.

N A R B A L.

MA sœur , je viens de voir Hannon qui sortoit d'avec toi assez ému , à ce qu'il m'a semblé. Je le conjurois avec instance de vouloir bien s'intéresser pour moi , & lui représentois que toute ma fortune dépendoit de lui. Il m'a quitté brusquement , en me disant : Ne me tourmentez point sur votre fortune ; elle dépend de votre sœur , adressez-vous à elle.

B A R S I N E.

Il se moquoit ; il a voulu se défaire

de toi , parce que tu l'importunois. Aussi tu es insupportable , & tu persécutes toujours les gens , à les désespérer.

N A R B A L.

Ce n'est que par les persécutions que l'on obtient , & je persécuterai tant , que j'obtiendrai. Mais j'entends bien ce que Hannon m'a voulu dire ; & tu prétends en vain me le cacher. Assurément il t'aime ; il vient de te parler d'amour , & s'il vouloit t'épouser , ce seroit un furieux avantage pour moi en toutes façons. Combien cela m'approcheroit d'Élise ! Ne pourrois-tu pas même exiger de Hannon un double mariage ?

B A R S I N E.

Oh ! que tu vas vite , mon pauvre frère !

N A R B A L.

Les affaires vont quelquefois bien vite aussi , & celle-ci peut être de cette nature. Je t'avouerai que comme j'ai cru que le secours que tu me prêterois auprès d'Élise étoit incertain , & seroit lent pour le moins , je lui ai parlé moi-même d'une manière à lui

400 A B D O L O N I M E ,
faire entendre ce que je sens pour elle ,
& je ne m'en repens point.

B A R S I N E .

Comment , elle t'a bien reçu ?

N A R B A L .

Oui , elle ne m'a rien dit ; c'est beaucoup qu'un premier pas dans une passion de cette espèce. Je compte que le plus difficile en est fait.

B A R S I N E ,

Si elle ne t'a rien dit , c'est qu'elle ne t'a pas entendu. Elle ne t'a pas cru assez fou pour oser lui parler d'amour.

N A R B A L .

Je parierois qu'elle m'a entendu. Je n'en ai pas de preuves bien sûres , mais j'en suis pourtant sûr.

B A R S I N E .

Et bien , si elle t'a entendu , elle aura conté ta folie à son frère ; & il te renvoie à moi par raillerie , afin que je te serve dans ta belle passion : c'est-là ce qu'il aura voulu dire.

N A R B A L .

Tu veux me donner le change ,
&

& je ne le prends pas. Il ne tient qu'à toi de nous tirer tous de l'obscurité & de la bassesse où nous sommes. Est-il possible que tu en délibères un instant? Tu n'as peut-être pas de goût pour Hannon, je le veux: mais est-ce par goût que l'on fait de grands établissemens si avantageux à toute une famille? C'est ton propre intérêt que je te représente. Veux-tu être toute ta vie une suivante d'Élise, pendant que tu peux être une des premières Dames de Sidon? Et moi, te suis-je si indifférent? As-tu si peu d'amitié pour moi, que tu refuses une élévation qui seroit aussi la mienne, & qui me mettroit en droit de prétendre à Élise?

B A R S I N E.

Mais sur quoi est fondé tout ce beau discours?

N A R B A L.

Sur ce que Hannon t'a fait des propositions.

B A R S I N E.

Et s'il m'en faisoit d'une certaine espèce qui convinssent à la condition où

402 A B D O L O N I M E ,

je suis née , mais qui ne me convinssent pas à moi ?

N A R B A L.

Il ne faudroit pas encore le refuser tout-à-fait , mais l'engager insensiblement , & le mener ensuite plus loin.

B A R S I N E.

Tu es bien enragé !

N A R B A L.

Je suis enragé , parce que j'ai de l'ambition , de grands sentimens.

B A R S I N E.

Si tu n'as de grands sentimens , tu as du moins les sentimens des grands. Tu ne te soucies point comment tu arrives à tes fins , & tu n'aimes que toi.

N A R B A L.

Ma sœur , tu as de l'humeur dans ce moment-ci ; je ne te trouve point ta douceur ordinaire. Cela me confirme encore dans la pensée que Hannon t'a dit quelque chose.

B A R S I N E.

Il m'a dit , il ne m'a point dit , ce n'est point ton affaire.

N A R B A L.

Mais, ma sœur, songe bien...

B A R S I N E.

Va, laisse moi en repos, tu m'impac-
tientes.

S C È N E V.

A G É N O R, B A R S I N E.

B A R S I N E.

VOIL A Narbal qui sort d'ici & nous
observe; allez, Agénor, ne me par-
lez point.

A G É N O R.

Quoi! vous ne voulez pas savoir que
je suis transporté de joie; qu'Abdolo-
nime vous accorde à moi?

B A R S I N E.

Hélas!

A G É N O R.

Que veut dire un soupir si triste?
Ah! que vous m'alarmez!

B A R S I N E.

Je suis au désespoir. Ne me suivez
point, & tâchez de me rejoindre au
plutôt.

Ll ij

SCÈNE VI.

AGÉNOR.

QUEL coup inprévu ! Je suis au comble de mes vœux ; je crois que Barsine va partager mon bonheur ; & quand je lui en apprends la nouvelle, elle me dit qu'elle est au désespoir ! Je ne puis me défier de sa constance ; non, je ne le puis. Mais il est donc arrivé à mon amour quelque autre malheur aussi affreux ? que seroit-ce , ô Ciel ! que seroit-ce ? Je n'imagine rien , & n'en suis que plus agité. Quel tourment, quel effroyable tourment jusqu'à l'instant où je pourrai lui parler ! Et dans cet instant que j'aurai tant désiré, j'apprendrai sans doute ma mort. Où dois-je , en l'attendant , porter mes pas & mon inquiétude ? Où trouverai-je l'occasion de parler en secret à Barsine ?



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABDOLONIME , BARSINE.

ABDOLONIME.

IL me semble que je rêve , ou que tu me fais un conte à dormir debout. Je suis né Prince , & je pourrois être Roi de Sidon ! Mais , ma fille , es-tu bien assurée que tout cela soit vrai ?

BARSINE.

Je vous rapporte bien exactement , mon père , tout ce que Hannon m'a dit. Comptez que vous savez notre conversation comme si vous y aviez été présent ; j'en suis embarrassée , affligée au dernier point , & je suis venue prendre vos ordres , afin qu'ils me règlent une conduite , & que je sache à quoi m'en tenir. Je n'aurai

406 ABDOLONIME,
plus de peine à rien quand je vous
obéirai.

ABDOLONIME.

Pourquoi es-tu si affligée, si embar-
raffée ?

BARSINE.

Vous m'avez promise à Agénor, &
Hannon vient traverser tout ce qui fai-
soit le bonheur d'Agénor & le mien ;
car vous savez que j'ai été touchée de
son amour.

ABDOLONIME.

Il est vrai que cela est ridicule à
Hannon ; que ne dit-il ce qu'il fait
franchement , sans barguigner ; &
puis on l'épousera si on veut. Je n'ai-
me point toujours ces lanterneries là.

BARSINE.

Il est bien aisé de voir quel a été le
fond de sa conduite. Je lui plaisois peut-
être un peu ; il n'avoit pas un amour
dont il ne fût bien le maître, & il ne
m'en a rien découvert qu'il n'ait été
bien sûr de ne se pas mésallier, & au
contraire d'être gendre d'un Roi. Pour
Agénor...

Je te vois venir.

B A R S I N E.

Eh ! voyez , mon cher père , est-ce que je prétends vous rien cacher ? Je veux seulement que vous sachiez que tout me parle pour Agénor , & rien pour Hannon ; que je n'ai pu ne pas sentir la reconnoissance que je devois à l'un , & que je n'en dois aucune à l'autre.

A B D O L O N I M E.

Quand tu lui en devrois aussi , il n'en feroit peut-être guère mieux auprès de toi.

B A R S I N E.

Non, non, si je n'avois que de l'amour pour Agénor , & que je dussé une certaine reconnoissance à Hannon , Hannon l'emporteroit , je m'en flatte du moins ; mais je n'en suis pas là. Mon père , si vous saviez quelle est la passion d'Agénor pour moi , avec quels égards , avec quel extrême respect il m'a toujours traitée , moi qu'il ne croyoit être que Barsine ! il m'auroit presque fait deviner que j'étois née

408 ABDOLONIME,

Princesse. Mais je ne veux pas vous toucher trop en vous représentant ses procédés & son caractère. Je sais combien vous m'aimez, & vous auriez trop d'attention à mes intérêts. Il s'agit des vôtres; vous pouvez être Roi.

ABDOLONIME.

Non, je ne puis pas l'être: il faudroit que tu épousasses Hannon; je t'ai promise à Agénor, je n'irai pas manquer de parole.

BARSINE.

Il est question d'un Trône.

ABDOLONIME.

D'un Trône, soit; il faut tenir sa parole, voilà tout ce que je sais; & puis, pour te dire le vrai, je n'y ai pas grand regret à ce Trône. Je suis content comme un Roi dans mon jardin: c'est mal dit, comme un Roi, car je crains bien que, des que je serois Roi, je ne fusse plus content. Notre dernier Roi Straton, qui étoit donc notre cousin, quelle vie a-t-il menée? Ses Ministres le pilloient, & il n'avoit pas un sol; ses Maîtresses le trompoient, & il n'osoit rien voir; les
Sidoniens

Sidoniens le tourmentoient de leurs plaintes, & il n'y pouvoit rien faire ; &, au bout de tout cela, il vient un Alexandre qui vous lui rase son Royaume sans cérémonie. Heureusement pour lui il a été tué dans le siège ; c'est ce qu'il a fait de mieux. Pour moi, pendant qu'il étoit si mal à son aise sur son Trône, j'étois dans mon jardin à travailler joyeusement , & à chanter tant que les jours duroient.

B A R S I N E.

J'admire votre grandeur d'ame ; d'être si peu touché de ce qui fait la plus violente passion de tous les autres hommes.

A D O L O N I M E.

Est-ce là de la grandeur d'ame ? j'en suis bien aise ; je n'ai pourtant pas été chercher cela bien loin. Je suis même ravi d'avoir donné ma parole, car il est vrai que tout le monde fait grand cas de ces Trônes ; & à l'heure qu'il est qu'il m'en seroit tombé un du Ciel, que je n'aurois eu qu'à ramasser, j'aurois peut être eu peur de passer pour fou en le laissant là, &

410 A B D O L O N I M E ,

j'aurois été tenté de faire une sottise : mais, Dieu merci , je suis bridé. Et toi, dans le fond de l'ame , n'as - tu point de regret de n'être point Princesse ? car, quoiqu'en épousant Agénor , tu deviennes une des grandes Dames de Sidon , ils disent pourtant tous qu'il y a bien de la différence entre une grande Dame & une Princesse.

B A R S I N E .

Plus il y en a , plus je suis satisfaite. Agénor s'abaissoit pour moi , & j'ai le bonheur, j'ai la gloire de m'abaisser pour lui. Je ne ferai point Princesse ; mais il saura que c'est pour lui que je ne le ferai point.

A B D O L O N I M E .

Je suis ravi de te voir un si bon petit cœur , mon enfant ; nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau , j'en ferois autant à ta place. Certainement Agénor mérite qu'on en use bien avec lui. Mais il y a à tout ceci une difficulté. S'il n'y avoit que toi & moi , l'affaire feroit bientôt finie : mais il y a ce diable de Narbal qui n'est pas de notre

humeur. Si j'étois Roi, il seroit fils de Roi, il seroit Roi quelque jour, & cela seroit friand pour lui; prends garde que nous lui faisons grand tort.

B A R S I N E.

Il est vrai, mon père, & j'en suis très-fâchée. Il y a long-temps que cette réflexion me tourmente.

A B D O L O N I M E.

Après tout, il n'y a pas de remède, ma parole est donnée. Je me passe bien de la royauté; qu'il s'en passe aussi, lui. Il se gâteroit peut-être, s'il étoit Roi, ou seulement fils de Roi; il en vaudra mieux de n'être qu'un simple Particulier, plus obligé à être honnête homme.

B A R S I N E.

Je puis toujours vous assurer que mon frère, dans l'état de simple Particulier, recevroit de grands secours pour s'avancer. Sur ce qu'il soupçonnoit tantôt que Hannon m'aimoit, il me pressoit vivement de l'épouser, regardant comme une fortune considérable pour lui, ou comme un degré à la fortune, d'être beau-frère de Han-

412 A B D O L O N I M E ,

non. Agénor n'est pas moins que Hannon ; & vous ne devez pas douter que du caractère dont est Agénor , & après ce que vous & moi nous aurions fait pour lui , il n'aidât Narbal de tout son crédit , de tous ses amis ; qu'il ne lui donnât son bien & son sang , s'il le falloit.

A B D O L O N I M E .

Cela est bon , & je compterai là-dessus. Je crois effectivement qu'Agénor fera un bon beau-frère , & que Narbal s'en trouvera bien. Je fais encore un raisonnement qui me met l'esprit en repos sur ce point-là ; attends que je te le fasse comprendre. Il est impossible d'accorder ici tes intérêts & ceux de ton frère , & il faut que toi ou lui vous n'ayiez pas votre compte. C'est toi , c'est ton joli minois qui nous fait Princes , car au fond ce n'est que cela. Hannon veut que nous le foyions , pour t'avoir ; au diable le mot qu'il en eût dit sans toi. C'est donc toi qui fais le grand personnage dans tout ceci ; c'est toi qu'il faut qui aies ton compte plutôt que ton frère. Voilà qui est fait , je n'ai

plus d'embarras : va trouver Hannon ,
dis-lui que je lui suis bien obligé ,
mais que je ne puis manquer de pa-
role , ni être Roi. Il ne dira mot , ni
nous non plus , & tu épouseras Agé-
nor dès aujourd'hui , si tu veux. Nar-
bal ne fera rien , & nous garderons
notre Principauté entre nous deux
& Agénor , fans en faire semblant ;
nous en rirons quelquefois tous trois
ensemble dans notre petit particulier.

B A R S I N E .

Ah ! mon père , je me jette à vos
genoux pour vous marquer...

A B D O L O N I M E .

Tu me traites de Prince , je pense.
Va , je ne suis que ton père , & un père
qui t'aime bien tendrement.



SCÈNE II.

BARSINE.

QUEL père ! quelle fortune que d'être sa fille ! & j'ai Agénor pour Amant, & je vais être unie à lui. Quel Trône pourroit jamais me rendre aussi heureuse ?

SCÈNE III.

AGÉNOR, BARSINE.

BARSINE.

AGÉNOR, vous voyez la personne du monde la plus contente. Notre bonheur étoit traversé, & il ne l'est plus. Vous pouviez être alarmé de ce que je vous ai dit de l'amour de Hannon, dans le moment où j'ai pu vous parler en liberté. Il n'y a plus rien à craindre : je viens de voir mon père, il s'en tient à la parole qu'il vous a donnée ; il veut que le secret de sa naissance

demeure ignoré, & je suis toujours à vous.

A G É N O R.

Belle Princesse!...

B A R S I N E.

Vous ne m'entendez donc point? Je ne ferai point Princesse, mais je serai à vous.

A G É N O R.

Ah! moins vous ferez Princesse pour le reste du monde, plus vous l'êtes pour moi. Vous me comblez de la plus vive joie qu'un Amant ait jamais ressentie. Quoi! il est possible que je reçoive de ce que j'adore une preuve si rare & si héroïque de la plus parfaite tendresse!

B A R S I N E.

Je n'eusse pas mérité vos sentimens, si je n'avois été capable de les imiter. Vous vouliez bien vous unir à Barsine sans naissance & sans fortune. Il est bien juste que, pour vous en récompenser, Barsine se résolve à l'être toujours, & vous sacrifie le rang de Princesse. J'aime à demeurer dans la

416 ABDOLONIME,
condition où j'ai commencé à vous
plaire.

A G É N O R.

Madame , car il m'est impossible
de vous traiter autrement , vous surpas-
sez bien tout ce que je faisois. Je ne per-
dois rien en vous épousant , je demeu-
rois ce que je suis : mais vous perdez
votre naissance en épousant Agénor ;
vous ne ferez pas ce que vous devriez
être.

B A R S I N E.

Vous exposez pour moi votre
gloire , la chose du monde la plus
précieuse , & même vous l'exposez en-
core , puisque je ne ferai pas connue. Il
est vrai cependant que la satisfaction se-
crète de savoir qui je suis , doit vous
soutenir , & moi-même : parce que je
le fais , je ne me sens plus sur cela aucun
scrupule.

A G É N O R.

Vous en devez être bien éloignée.
Mais moi , au milieu des plaisirs dont
je suis transporté , je sens le regret de
ne plus rien faire pour vous , de ne
vous élever plus , & au contraire de vous
abaïsser infiniment.

B A R S I N E.

Vous vouliez que je vous dussé tout , & moi je suis ravie que vous me deviez. Pourquoi faut-il que vous ayiez tout l'avantage ?

A G É N O R.

Parce que c'est à moi à vous adorer ; parce que le don de votre cœur est une grace que je ne puis jamais assez reconnoître ; parce qu'il est d'un prix que vous ne savez pas vous-même. Vous ne sauriez me rien devoir , & ce n'est point à vous à me sacrifier vos intérêts. Au nom des Dieux , songez - y.

B A R S I N E.

Quand je n'étois que Barsine , je vous ait dit cent fois aussi d'y songer ; je vous réponds à présent ce que vous me répondiez. Plus j'y songe , plus je m'affermis dans ma résolution.

A G É N O R.

Vous me charmez , Madame ; & cependant je me sens toujours je ne sais quoi qui s'oppose à une entière satisfaction. Souffrez que je vous découvre

418 **ABDOLONIME,**

toute mon ame. Je n'ai jamais aimé que vous ; & je me flatte de vous avoir prouvé mon amour. Je ne vis que pour vous ; je n'ai point de bonheur à espérer sans vous : mais je me reproche de vous coûter trop ; je ne puis supporter la pensée que je vous prive de l'éclat de votre naissance. Ce sentiment-là est en moi, presque malgré moi ; c'est la délicatesse de mon amour qui le produit, tout contraire qu'il est aux intérêts de mon amour.

B A R S I N E.

Vous voulez donc que j'aille dire à Hannon que j'accepte sa main ?

A G É N O R.

Ah ! plutôt mourir mille fois.

B A R S I N E.

Que voulez-vous donc enfin ?

A G É N O R.

Vous dire tout ce que je sens , m'en plaindre avec vous , vous demander conseil à vous-même.

B A R S I N E.

Je vais aussi vous en demander un,

Mettons l'amour à part. Quelqu'un a eu pour moi un procédé généreux , dont j'ai été touchée ; je puis à mon tour en avoir un pour lui , qui seroit encore plus généreux , si vous voulez : me conseillerez - vous d'en manquer l'occasion ?

A G É N O R.

Il faut mourir d'amour à vos pieds ;
divine Princesse.

B A R S I N E.

Non, sans amour, & uniquement par reconnoissance , ne serois-je pas obligée à ce que je fais ?

A G É N O R.

Mais moi que vous engagez à la plus vive reconnoissance qui ait jamais été, je crains aussi de manquer à ce que je vous dois. Je manque du moins à votre maison , non pas à Abdolonime , qui a l'ame assez grande pour mépriser la royauté ; mais à Narbal , qui certainement ne la mépriseroit pas.

B A R S I N E.

Narbal ne peut avoir de droit à la royauté que par Abdolonime ; & Ab-

dolonime , qui y renonce pour lui , y renonce aussi pour ses enfans.

A G É N O R.

Abdolonime est le maître de disposer de leur destinée : mais je suis cause , moi seul , qu'il en dispose à leur préjudice. Narbal seroit un jour mon Roi légitime , & je l'empêche de l'être. Puis-je lui ravir une couronne qu'il étoit destiné à porter ? Il l'ignore , je l'avoue : mais je le ferai vivre sous la domination d'un Maître qui étoit naturellement son sujet ; & je le saurai. Il en essuiera peut-être des injustices , des vexations ; & j'en ferai coupable.

B A R S I N E.

S'il étoit Roi , il seroit peut-être aussi des vexations & des injustices ; il vaut mieux qu'il en essuie.

A G É N O R.

Si vous n'approuvez pas mon scrupule , n'en parlons plus. Il est peut-être outré : mais un Amant que vous honorez de votre tendresse ne peut guères outrer la vertu. Il faut , avant tout , être digne de vous , s'il est possible : mais je

ne puis mieux apprendre de personne que de vous, si ma délicatesse est fondée ou non; & je ferai trop heureux que vous m'y fassiez renoncer.

B A R S I N E.

Non, non, elle n'est que trop fondée; & je ne la sens que trop. Je me reproche même de ne l'avoir pas sentie plutôt, quoique mon père m'autorisât à n'y avoir point d'égard. Hélas! je fais bien ce qui m'a séduite, & vous le devinez sans peine: on n'aime point impunément.

A G É N O R.

Vous en repentez-vous?

B A R S I N E.

Non; car je n'en ferai pas moins ce que je dois. Il faut instruire mon frère au péril de tout ce qui pourra en arriver.

A G É N O R.

Quoi! ne fera-t-il point touché d'un procédé tel que le nôtre? de plus, toute ma fortune sera à lui plus qu'à moi.

B A R S I N E.

Quel dédommagement pour lui!

422 A B D O L O N I M E ,

Il lui faudroit celle d'Alexandre. Nous risquons tout , Agénor ; mes larmes , qui coulent malgré moi , vous l'annoncent.

A G É N O R.

Je ne puis les soutenir ; & la cause qui les produit est si flatteuse pour moi , que je n'ose plus m'exposer à aucun péril. J'ai eu trop de scrupule sur Nabal : ne parlons point.

B A R S I N E.

Il n'est plus temps de me le proposer ; vous m'avez trop éclairée sur mes devoirs. Je veux bien que mes larmes vous prouvent ma tendresse ; mais je ne veux pas que vous m'en croyiez plus foible. Je vais trouver mon père. Il faut du moins que ce soit lui qui annonce à mon frère la funeste nouvelle : peut-être son autorité l'amènera-t-elle à ce que nous désirons ; je ne l'espère pourtant pas. Adieu , Agénor : si je vous perds , vous l'avez voulu ; mais je ne vous en aimerai pas moins.

A G É N O R.

Vous me pénétrez de douleur. Adorable Barsine , demeurez.

B A R S I N E.

Vous avez eu des sentimens qui ne fauroient me déplaire , quelque cruel qu'en puisse être l'effet. Cessons de nous affliger ; il ne faut pas avoir regret à ce que coûte la vertu. Adieu : ne me retenez point. Mais je vois Élise qui semble me chercher : allez, il ne faut pas qu'elle soupçonne rien. J'irai dans un moment chez mon père.

A G É N O R.

Ah ! vous n'irez que trop tôt.

S C È N E I V.

É L I S E , B A R S I N E.

É L I S E.

BA R S I N E, j'ai une inquiétude que je viens te confier. Mon frère m'est venu parler de Narbal d'une certaine manière où je n'entends rien. Il est venu de loin ; il pris des tours pour tomber enfin sur Narbal. Il m'en a dit beaucoup de bien , en me cachant qu'il affectât d'en dire ; il m'a demandé même , le

424 A B D O L O N I M E ,

plus adroitement qu'il a pu , ce que j'en pensois , comment je le trouvois. Pourquoi tout cela ? Je suis trop sûre de ta discrétion pour soupçonner que tu lui eusses rien dit ce qui s'est passé entre Narbal & moi.

B A R S I N E .

En honneur , Madame , pas un mot , un seul mot.

É L I S E .

Il m'est venu une pensée sur tout ce discours entortillé qu'il m'a fait.

B A R S I N E .

Mais , Madame , pourquoi y pensez-vous tant ?

É L I S E .

On est bien-aîse de pénétrer ce que les gens ont dans l'ame ; c'est une connoissance qui peut quelquefois être utile. J'ai pensé que Hannon pouvoit être amoureux de toi. S'il l'est , il te connoît trop pour songer à autre chose qu'à t'épouser , & peut-être en t'épousant voudroit-il me donner ton frère : ce seroit-là bien de la méfiance à la fois. Mais fait-on ce qui peut arriver de l'amour ?

B A R S I N E ,

B A R S I N E.

Madame , vous me faites envisager des choses qui me sont nouvelles , qui me frappent . . .

É L I S E.

Elles te frappent beaucoup , Barsine ; mais je doute qu'elles te soient nouvelles.

B A R S I N E.

En vérité, Madame, elles me le sont, quoique je voie présentement qu'elles tiennent à d'autres qui ne me le sont pas. Je ne suis point propre à dissimuler : tout ce que j'ai à cacher pour mes intérêts me pèse ; cependant il ne m'est pas permis de vous parler avec toute la sincérité que je vous devrois en toute autre occasion. Peut-être un jour vous saurez tout , & vous ne me condamnerez pas. Je me flatte que vous êtes persuadée de mon inviolable attachement pour vous ; je vous dois infiniment , & je ne suis pas née ingrate. Je vous demande deux graces , qui peut-être vous paroîtront étranges : l'une , de ne m'interroger point, ou de souffrir que je ne vous réponde pas ; l'autre , de

permettre que je vous interroge , moi ; & de me répondre sincèrement. Comptez , je vous en supplie , qu'il y va de votre intérêt ; & que quand tout vous fera connu , s'il vient à l'être , vous ferez contente de moi. Je ne me risquerois pas à des événemens qui pourroient vous apprendre que je vous eusse manqué le moins du monde.

É L I S E.

Il y a ici quelque mystère fort enveloppé : Barsine , je te promets tout ce que tu veux ; interroge-moi.

B A R S I N E.

Si Hannon vous proposoit Narbal , que feriez-vous ?

É L I S E.

Je le refuserois.

B A R S I N E.

Mais s'il vouloit vous y forcer ?

É L I S E.

Il n'en a pas le droit ; il n'est que mon frère.

B A R S I N E.

S'il vous en pressoit très-vivement ?

É L I S E.

S'il m'en pressoit très-vivement ? Ce
seroit donc toi qui l'exigerois ?

B A R S I N E.

Vous m'interrogez , Madame , &
vous vous en êtes ôté le pouvoir : mais
je veux bien vous répondre que ni
moi , ni personne du monde ne l'exi-
geroit. S'il vous pressoit donc beau-
coup ?

É L I S E.

Je ne puis pas te répondre bien pré-
cisément. L'autorité d'un frère que je
dois fort considérer ; que fais-je ? d'au-
tres circonstances que tu ne veux pas
me dire , & qui seroient tournées d'une
certaine façon ; tout dépend beaucoup
des circonstances.

B A R S I N E.

Vous n'avez donc pas une répu-
gnance invincible pour Narbal ?

N n ij

É L I S E.

Pourquoi l'aurois-je ? C'est ton frère déjà, & je t'aime beaucoup.

B A R S I N E.

Je répondrai à vos bontés, Madame : c'en est assez ; je suis instruite de tout ce que j'ai à savoir. Laissez - moi agir , & soyez sûre que tout ce qui vous conviendra fera fait.

É L I S E.

J'ai une question à te faire , si cela se peut , sans sortir de nos conventions. Sais-tu certainement si , quand ton frère m'a parlé tantôt , il a prétendu me faire une déclaration ?

B A R S I N E.

En vérité , j'ai bien peur qu'il ne l'ait prétendu.

É L I S E.

Adieu , Barsine ; je te laisse. Souviens-toi des promesses que tu me fais.



SCÈNE V.

BARSINE.

ELLE aime Narbal, peut-être autant qu'elle en est aimée. Ah ! Narbal est trop intéressé à savoir qui il est, & je ne pourrois le lui laisser ignorer sans trahison. Dieux ! dans quelle faute l'amour m'alloit faire tomber ! Je ne vois que trop les funestes suites qui m'attendent. Il est sans doute du projet de Hannon d'unir Élise & Narbal, & de donner sa sœur au fils d'un Roi dans le même temps qu'il en deviendra le gendre ; & l'amour d'Élise & de Narbal ne s'accorde que trop bien avec ce projet. Quand Narbal se connoîtra, tout est perdu ; la reconnoissance que je dois à Élise, & dont il faudroit m'acquitter au péril de ma vie, se tournera encore contre moi. Je ne vois plus que des abîmes de maux : mais il n'importe ; il faut satisfaire à mes devoirs, & mourir contente de moi-même. Je suis sûre de l'être aussi d'Agénor, quoi qu'il arrive ; & n'en fera-ce pas assez ?

A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABDOLONIME, NARBAL.

N A R B A L.

J'AVOUE que je ne me sens pas de joie. Je verrai mon père sur le Trône , & je serai Prince de Sidon ! Quelle différence de cette condition à celle d'un malheureux Soldat tel que j'étois ! quel changement dans ma fortune ! quel Dieu en auroit été cru , s'il me l'avoit prédit ?

A B D O L O N I M E.

Où prends-tu tout ce que tu dis - là ? ne t'ai-je pas déclaré que je ne voulois point être Roi ?

N A R B A L.

Non , Seigneur , vous n'y pensez pas :

A B D O L O N I M E.

Je ne suis point Seigneur ; je ne suis

qu'un Jardinier , qui est ton père ; & j'y pense.

N A R B A L.

Encore une fois , Seigneur , vous n'y pensez pas. On ne refuse point un Trône.

A B D O L O N I M E.

Que tu m'impatientes avec ton Seigneur & ton Trône ! Je te répète que je ne veux ni de l'un ni de l'autre.

N A R B A L.

Vous en voudrez , quand vous aurez fait un moment de réflexion. Y a-t-il quelque comparaison de votre état présent à celui où vous serez ?

A B D O L O N I M E.

Non , il n'y en a pas ; mais c'est mon état présent qui a tout l'avantage.

N A R B A L.

Eh ! mon père , ne tenez pas de ces discours-là ; personne au monde ne pense ainsi. Voyez les plus grands Hommes ; ils ravissent des Trônes plutôt que d'en manquer. Alexandre n'en avoit-il pas un par sa naissance ?

432 ABDOLONIME ;

Il en prend encore par - tout où il en trouve.

ABDOLONIME.

Ces grands Hommes-là font de grands vauriens , & ton Alexandre n'est pas un bon homme.

NARBAL.

Soit. Mais vous , vous ne ravissez point de Trône. Il s'en présente un qui vous appartient , & vous n'avez qu'à l'accepter.

ABDOLONIME.

J'y ferois une belle figure ! Les Sido-niens feroient les grenouilles de notre bon Esope , & moi le soliveau. N'est-ce pas un métier comme un autre que la royauté ? n'y a-t-il pas quelque chose à faire quand on est Roi ? Et bien , je n'en fais pas un mot.

NARBAL.

On a bientôt appris à faire tout ce que l'on veut.

ABDOLONIME.

J'en fais assez pour moi. On ne le fait pas ; & puis , je n'en ai pas le droit.

faudroit pas non plus : vraiment , on feroit de belle besogne ; on mettroit tout sens dessus-dessous.

N A R B A L.

Mais , mon père , cela ne vous regarde point : certainement vous n'abuserez point de votre pouvoir ; vous ferez un très-bon Roi , & vous aurez le plaisir d'être aimé de vos Peuples.

A B D O L O N I M E.

Cela me tenteroit plus que tout le reste , quoiqu'il n'y fallût pourtant pas trop compter. Les Sidoniens sont de méchantes bêtes , & ils pourroient bien se moquer de moi au lieu de m'aimer. Mais qu'ils m'aimassent ou se moquassent , il n'importe ; je ne puis pas être Roi , puisqu'il faudroit manquer de parole à Agénor.

N A R B A L.

Voilà une belle difficulté !

A B D O L O N I M E.

Oui , elle est belle.

N A R B A L.

Les Trônes sont exceptés de toutes les paroles qu'on donne.

Tome VII.

O o

ABDOLONIME.

Et pourquoi ?

NARBAL.

Pourquoi ? parce que ce sont des Trônes , & que tout le monde en connoît le prix.

ABDOLONIME.

Il faudroit donc aussi , selon mon goût , excepter les jardins. Mais je n'entends point ces exceptions-là , qui se font sans qu'on les fasse. C'est un malheur , si tu veux , que j'aie donné ma parole un moment avant que je fusse que nous étions Princes : mais je l'ai donnée , il en faut passer par-là.

NARBAL.

Mais si Agénor vous rend votre parole , vous n'avez plus rien à dire.

ABDOLONIME.

Il ne me la rendra pas ; il est passionnément amoureux de ta sœur.

NARBAL.

Il ne vous la rendroit pas ! Il auroit affaire à moi , tout Agénor qu'il est ; &

je vous réponds que nous verrions beau jeu.

A B D O L O N I M E.

Voilà ce que je ne veux pas. Ma prétendue Royauté me tracasse déjà plus qu'elle ne vaut, & tu acheverois bien de m'en dégoûter par tout ce vacarme-là.

N A R B A L.

Et bien, mon père, je vous promets que j'agirai avec toute la douceur possible : mais laissez-moi agir. Agénor est fort honnête homme ; ma sœur est pleine de raison.

A B D O L O N I M E.

Elle n'en a que trop, la pauvre enfant. C'est elle qui a voulu que tu fusses instruit de tout ceci ; elle a eu peur qu'on ne te fît tort en te le laissant ignorer.

N A R B A L.

Vous voyez bien qu'elle se rend d'elle même à ce qui est raisonnable.

A B D O L O N I M E.

Elle s'y rend en se désespérant. Si tu n'avois vue, elle te feroit pitié à toi-

O o ij

même. Elle seule nous fait Princes, afin que tu le saches ; car sans elle Hannon ne se seroit guères soucié d'aller déterrer notre naissance. Elle aime Agénor de tout son cœur, & , en vérité, elle le doit ; & elle seroit la seule malheureuse dans cette affaire-là ! Non, cela n'est pas juste.

N A R B A L.

Il est juste que vous soyiez ce que vous êtes : une petite amourette de ma sœur vous fera-t-elle perdre la Royauté ? Mais puisque l'amour vous touche tant, j'ai de l'amour aussi. J'aime Élise ; & je n'osois me déclarer à elle , à cause de la grande distance qui étoit entre nous. Quand vous serez Roi , ce sera tout le contraire , & Élise ne me refusera pas.

A B D O L O N I M E.

Cela me plairoit assez ; ce seroit un moyen de marquer à Hannon la reconnaissance que nous lui devrions , du moins toi : car pour moi , je ne lui aurois pas grande obligation , & la pauvre Barsine encore moins.

N A R B A L.

Vous en revenez toujours à Barfine.
Il n'y a que ses intérêts qui vous touchent.

A B D O L O N I M E.

Elle le mérite bien ; elle a les meilleurs sentimens ! Je me sens tout glorieux d'être son père.

N A R B A L.

Je l'aime beaucoup aussi , & je serois bien fâché de lui donner le moindre sujet de plainte : mais laissez-moi faire ; elle entendra raison , & Agénor & elle vous rendront votre parole.

A B D O L O N I M E.

Tu ne la violenteras pas au moins ?

N A R B A L.

Non , mon père , non ; je vous le promets. Je vous rends mille graces de ce que vous entrez enfin dans les intérêts d'un fils qui n'étoit pas indigne de votre tendresse. Seigneur , car enfin vous allez l'être , je donnerois ma vie , tout mon sang ...

O o iij

ABDOLONIME.

Mon pauvre garçon, j'ai peur que tu ne sois pas un trop bon Prince ; tu en as trop d'envie : & si tu ne voulois que faire du bien aux autres , il me semble que tu ne t'en tourmenterois pas tant.

NARBAL.

Il faut faire du bien aux autres ; mais il faut commencer par avoir ce qui nous est dû.

ABDOLONIME.

Ecoute : si tu me forces à être Roi , tu m'aideras à gouverner ; car , pour moi , je suis persuadé que je n'y entendrai pas grand'chose. Ce n'est qu'à cette condition-là que je puis accepter.

NARBAL.

Vous n'aurez pas besoin de mon secours : mais si vous jugez quelquefois que je vous puisse être utile , je ferai toujours prêt à suivre vos ordres.

ABDOLONIME.

Quand je te parle de m'aider à gouverner , c'est que je soupçonne que

dans la Royauté il y a bien du tracas. Je ne te laisserai pas passer tout ton temps à te divertir & à ne rien faire : je t'avertis que je te ferai bien travailler ; il me restera encore assez d'embarras.

N A R B A L.

Je vous épargnerai tout celui que vous voudrez.

A B D O L O N I M E.

Et quand il faudra être méchant , tu le feras pour moi. Tu refuseras les uns & les autres ; tu puniras : les graces , je les ferai bien tout seul. Adieu : retiens bien tout cela , sans quoi rien de fait.

N A R B A L.

Ah ! j'appерçois Élise. Quel bonheur ! je puis commencer à agir utilement auprès d'elle.



S C È N E I I .

É L I S E , N A R B A L .

N A R B A L .

MADAME, je vous ai tenu tantôt des discours qui ont pu vous paroître audacieux, & vous offenser.

É L I S E .

Vous ne m'en avez point tenu , Narbal ; & si vous l'aviez fait , j'aurois bien su vous répondre comme vous l'auriez mérité.

N A R B A L .

Je vous en ai tenu , Madame ; & j'avoue que j'étois alors trop téméraire.

É L I S E .

Je ne les ai point entendus ; mais je n'ai que faire de cette discussion. Allez ; je vous abandonne aux reproches que vous vous ferez vous-même.

N A R B A L .

Je ne m'en ferai point , Madame ; je

vous ai fait entendre que je mourois d'amour pour vous.

É L I S E.

Vous avez eu cette insolence ?

N A R B A L.

Elle est présentement justifiée.

É L I S E.

Comment, justifiée ? vous l'augmentez encore en y persistant. Vous voulez absolument m'avoir fait une offense que je ne pourrois vous pardonner.

N A R B A L.

Daignez , Madame , m'écouter un moment sans colère. Je ne suis point ce que je vous paroissais alors , & ce que je vous parois encore , un malheureux Soldat , fils d'un Jardinier. Ce Jardinier est de la race royale de Sidon ; Hannon votre frère l'a découvert , & il en a entre les mains toutes les preuves.

É L I S E.

Vous me donnez beaucoup à penser ; Narbal. Attendez que je repasse dans ma tête de certaines choses que j'ai en-

treuves Oui , vous pourriez dire vrai.

N A R B A L.

Rien n'est plus vrai , Madame. Je me sentoïis toujours un cœur au-dessus de ma condition apparente , & l'audace seule de vous aimer prouvoit ma naissance. Avec quel transport de joie j'apprends que je ne suis plus indigne de vous , & que je puis vous offrir l'espérance d'une couronne ! Tout seroit déjà terminé ; Abdolonime seroit Roi ; vous pourriez monter à la place la plus proche du Trône , si ma sœur épousoit Hannon : il ne demande qu'elle pour prix de la bonté qu'il a de nous rendre notre naissance.

É L I S E.

Ah ! voilà le mystère qu'elle me cachoit ; & elle aime quelqu'un ?

N A R B A L.

Elle aime Agénor , à qui mon père l'a malheureusement promise. Vous avez , Madame , beaucoup de pouvoir sur son esprit ; & les bontés que vous lui avez toujours marquées vous donnent des droits sur elle : faites-lui entendre ses

véritables intérêts & ceux de sa famille. Vous servirez en même temps l'amour de Hannon ; & je n'ose dire que vous-même...

É L I S E.

Ne parlons que de votre intérêt ; il me fera assez bien agir. Je serai ravie de vous voir Prince de Sidon.

N A R B A L.

J'ai le cœur pénétré de votre bonté, Madame. Mais permettez-moi de me plaindre de ce que vous m'agitez que par générosité. Si vous daigniez être un peu plus intéressée, si dans mon élévation vous vouliez bien envisager aussi quelque avantage pour vous, j'en serois & beaucoup plus satisfait, & même plus reconnoissant.

É L I S E.

Vous êtes trop difficile à contenter depuis que vous êtes Prince. Vous ne l'êtes pas même encore assez ; du moins vous n'êtes pas assez sûr de l'être, pour avoir droit de me demander plus que ce que je serai pour vous. Je suis encore toute surprise de votre changement

444 ABDOLONIME ;
d'état : laissez - moi le temps de m'y
accoutumer.

N A R B A L.

Quoi ! vous doutez peut-être ? . . .

É L I S E.

Non ; mais nous verrons ce qui arrivera.

N A R B A L.

Ah ! voici heureusement Hannon
qui vous rendra témoignage de tout.

S C È N E I I I.

É L I S E , N A R B A L ;
H A N N O N.

N A R B A L.

SEIGNEUR , ayez la bonté d'attester
à Élise que je ne lui impose pas. Mon
père Abdolonime n'est-il pas de la race
royale de Sidon ?

H A N N O N.

Abdolonime est de la race royale
de Sidon ? Voici une nouvelle fort

surprenante : je vous en fais mon compliment.

N A R B A L.

Comment, Seigneur ? il semble que vous ne le sachiez pas ; & c'est par vous qu'on le fait : c'est vous qui vous êtes donné la peine...

H A N N O N.

Ma sœur, & où prend-il tout cela ?

É L I S E.

Je n'en fais rien ; mais il parle pour tant d'un air fort assuré.

N A R B A L.

Je suis au désespoir ; je ne me possède pas. Madame, ayez la bonté de croire que je n'extravague point. Seigneur, je fais tout. Si ma sœur vous épouse, mon père est Roi, & il ne tiendra qu'à Élise d'être un jour Reine de Sidon. Pouvons-nous mieux marquer la reconnaissance que nous aurons pour vous ?

H A N N O N.

Le projet est beau ; il ne s'agit que de savoir sur quoi vous le fondez. Allons, ma sœur, allons ; il faut le laisser avec ses chimères.

N A R B A L.

Encore un mot, Seigneur, je vous en supplie. Je vois ce que c'est ; vous ne voulez pas parler que vous ne soyiez sûr de ma sœur : mais vous allez l'être ; & Élise même vient de me promettre qu'elle usera de tout son pouvoir sur elle.

H A N N O N.

Élise , Barsine feront ce qu'elles voudront. Allons , ma sœur.

N A R B A L.

Madame , je suis dans un chagrin mortel. Au nom des Dieux , ne croyez pas que j'aie pu . . .

É L I S E.

Adieu , Narbal.



S C È N E I V.

N A R B A L.

QUEL affront je viens de recevoir, & en présence d'Élise ! J'en suis transporté de fureur. Je ne serois point Prince, & je redeviendrois Narbal ! Non, il n'est pas possible que tout ce qu'on m'a raconté ne soit qu'une fable. Mais il faut forcer le silence de Hannon, & détacher ma sœur d'Agénor. Je ne fais si je me flatte ; il me semble qu'Élise n'est point mal disposée pour moi, & que je n'en serois point maltraité si j'étois Prince. Elle vient de me dire : Adieu, Narbal, d'un certain ton qui ne me désespère point. Quelle félicité ! être Prince & posséder Élise ! Il y faut parvenir à quelque prix que ce soit. Je vois Agénor : c'est lui principalement à qui j'ai affaire.



S C È N E V.

A G É N O R , N A R B A L ;

N A R B A L.

Vous savez qui je suis , Agénor ?

A G É N O R.

Oui , je le fais ; & je doute que vous le fussiez sans moi.

N A R B A L.

Ah ! permettez que je vous embrasse ; car j'en puis présentement prendre la liberté. Venez donc rendre témoignage à Hannon de ce que vous savez ; il affecte de n'en pas convenir.

A G É N O R.

Vous n'y pensez pas ; mon témoignage n'en feroit pas un. C'est Hannon seul qui a la clef de tout. Votre nouvel état vous transporte trop.

N A R B A L.

Vous dites vrai ; je vous en demande
pardon.

pardon. Faites donc que Hannon sorte de son silence en épousant ma sœur.

A G É N O R.

Quoi ! j'adore Barfine ; & ce feroit moi qui lui ferois épouser mon rival ! Pouvez-vous me le proposer ?

N A R B A L.

Oui , je vous le propose , puisque c'est à cela qu'il tient qu'Abdolonime ne soit Roi , & moi fils de Roi.

A G É N O R.

J'ai voulu qu'on vous apprît qui vous êtes ; car si je n'avois consulté que mes intérêts , vous deviez l'ignorer : je connoissois bien votre caractère , & je savois à quel péril je m'exposois. Je l'ai voulu cependant : & c'est ainsi que vous m'en payez ! Vous ne faites pas la moindre attention sur ce qui me regarde , après que je me suis sacrifié pour vous !

N A R B A L.

On vous récompensera quand Abdolonime sera sur le Trône.

A G É N O R.

Vous ne serez plus en état de me ré-

compenser ; j'aurai perdu Barsine. Ce seroit à présent qu'il faudroit me récompenser par une action généreuse qui répondît à celle que j'ose dire que j'ai faite ; laisser Hannon dans son silence , me donner Barsine qui m'est promise , & accepter toute ma fortune que je vous offre avec joie.

N A R B A L.

Je ne fais que faire de votre fortune , quand je puis être fils de Roi , & peut-être Roi quelque jour. Vous convenez donc que vous empêchez ma sœur d'accepter la main de Hannon ? Je saurai bien la réduire ; & quand je serai où je dois être , attendez-vous que je me souviendrai du passé.

A G É N O R.

Vous m'embrassiez tout-à l'heure , & vous me menacez présentement ? Fuf-fiez-vous Prince reconnu , vous n'iriez pas loin avec moi par cette voie-là. Mais je veux bien vous dire , en vous assurant que ce n'est point la crainte qui me fait parler , que je n'empêche point Barsine d'accepter la main de Hannon , & que je lui en ai représenté vivement

tous les avantages , & pour elle & pour vous.

N A R B A L.

Ah ! vous me charmez , Agénor ; excusez quelque léger emportement , dont vous devez trouver vous-même la cause assez légitime.

A G É N O R.

Mais je veux vous dire en même temps que Barsine est plus généreuse que vous , & plus touchée de mes procédés.

N A R B A L.

Nous mettrons sa générosité à la raison , pourvu que vous m'aidiez , & que nous agissions de concert. Agénor , je vous en aurai une obligation éternelle , & je serai toute ma vie dévoué à toutes vos volontés. Déclarez à ma sœur que vous renoncez à elle absolument.

A G É N O R.

Voilà ce que je ne lui déclarerai jamais.

N A R B A L.

Qu'est-ce donc que cette grande générosité que vous vantez tant ?

Pp ij

A G É N O R.

Je vois bien que vous n'en voulez que dans les autres , & qu'elle n'y peut être poussée trop loin. Mais moi , je n'en ai pas jusques-là.

N A R B A L.

Si vous ne voulez pas faire cette déclaration à ma sœur , je vous déclare , moi . . .

A G É N O R.

Ne revenez point à la menace ; vous ne me feriez pas peur. Ecoutez - moi bien. Je n'abuserai point de ce que Barsine croit me devoir , pour exiger d'elle un trop grand sacrifice ; elle est absolument maîtresse de prendre son parti. Il y en a un dont je mourrai : mais il n'importe ; elle peut le prendre. Si elle prend l'autre , j'attendrai votre colère. Je vous conseille de lui laisser la même liberté ; & vous le devez , si vous ne voulez pas être envers elle , & même envers moi , d'une ingratitude inexcusable. Je vous parle sincèrement , au hasard de ce qui pourra en arriver , si vous êtes jamais mon maître. Adieu.

N A R B A L.

Vous vous en tiendrez exactement à ce que vous venez de me dire ?

A G É N O R.

Oui , je vous le promets.

N A R B A L.

Voilà déjà un grand point de gagné ; il ne me reste plus qu'à voir ma sœur.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

A G È N O R.

Q U O I ! je ne puis voir Barsine ! Elle s'est enfermée après avoir vu Narbal en présence d'Abdolonime. Ah ! je ne devine que trop quel a été le résultat de ce fatal entretien : elle a cédé aux instances de Narbal , elle se donne à Hannon ; & cette douleur , qui lui a fait chercher la solitude , marque assez combien elle s'étoit fait d'effort. J'y reconnois sa tendresse pour moi , dont je ne puis pas un moment être en doute : mais enfin , elle a cédé ; & je la perds. Puis-je m'en plaindre ? n'a-t-elle pas fait ce qu'elle a dû , ce que je lui ai moi-même inspiré ? elle l'a dû , & je lui ai inspiré : mais je ne voulois point la perdre ; je ne voulois que lui marquer tout mon amour. Que dis - je ? Etoit-ce le lui marquer , que lui tenir un

discours que je voulois qui fût sans effet ? Hélas ! que je suis peu d'accord avec moi-même ! Mais qu'importe de savoir ce que je veux , ce que j'ai voulu ? ne me suffit-il pas de savoir que je mourrai de la perte de Barsine ?

S C È N E I I.

ABDOLONIME , AGÉNOR.

A G É N O R.

A H ! je vous vois heureusement , Abdolonime. Vous étiez présent à la conversation de Barsine & de Narbal. S'est-elle résolue à épouser Hannon ?

A B D O L O N I M E.

Je m'en vais vous conter tout cela.

A G É N O R.

Mais épouse-t-elle Hannon ?

A B D O L O N I M E.

Je vais vous conter tout , vous dis-je , & au plus juste. Narbal est venu comme j'étois avec ma fille. Vous

456 A B D O L O N I M E ,

jugez bien tout ce qu'il a dit ; car je ne veux pas vous faire languir. Il a jetté feu & flamme , il a querellé , grondé , tempêté. Ce garçon-là ne fait ce qu'il fait : au lieu de gagner les gens par la douceur, il est comme un diable ; cela prend le monde à rebrousse-poil. Il m'a mis en colère ; & sa sœur que j'ai laissée maîtresse de dire & de faire ce qu'il lui plairoit , lui a déclaré nettement qu'elle avoit fait son devoir , en lui apprenant ce qu'elle favoit de notre naissance ; qu'il fût ce qu'il jugeroit à propos ; que pour elle , elle n'épouserait point Hannon.

A G É N O R.

Ah ! je respire.

A B D O L O N I M E.

Je ne fais comment elle fait, cette fille-là , mais elle a toujours raison.

A G É N O R.

Elle est ce qu'il y a de plus parfait au monde , & je retrouve tout votre caractère dans le sien. Votre naissance vous a donné des sentimens nobles , & peut-être l'ignorance de votre naissance

vous

vous les a conservés sans aucune altération.

A B D O L O N I M E.

Ignorons-la donc toujours ; car l'ignorer ou la laisser-là, c'est tout de même. A la manière dont ceci se tourne, vous êtes toujours mon gendre , & j'en suis tout-à-fait aise. M'aimerez-vous bien , vous , quand je serai votre beau-père ?

A G É N O R.

Jugez-en par l'amour que j'ai pour Barsine, par celui qu'elle a pour vous , par tout ce que je lui dois , par tout ce que je vous devrai , par la connoissance que j'ai de votre cœur.

A B D O L O N I M E.

Il n'y aura que ce Narbal qui nous fera enrager ; je ne fais pas où j'ai pris ce fils-là. Je suis bien fâché qu'il sache le secret ; aussi je ne le voulois pas, j'avois bien raison.

A G É N O R.

A propos de Narbal , comment est-il sorti d'avec vous ? Qu'a-t-il dit ?

458 A B D O L O N I M E ;

A B D O L O N I M E.

Il est sorti comme un furieux.

A G É N O R.

Et où est-il allé ?

A B D O L O N I M E.

Je ne fais, il est peut-être allé prendre Hannon à la gorge.

A G É N O R.

Hannon lui a nié net ce qu'il favoit, & le niera toujours. Il n'avanceroit de rien.

A B D O L O N I M E.

Tant mieux.

A G É N O R.

Nous n'avons donc rien à faire que d'aller trouver Barsine. Mon cher beau-père, je me hâte de vous appeler de ce nom, faites la moi voir malgré les mesures qu'elle a prises pour être seule ; je meurs d'impatience de me jeter à ses genoux avec un cœur pénétré d'amour, de reconnoissance & de joie.

COMÉDIE. 455

ABDOLONIME.

Allons. Mais quel est ce visage inconnu qui vient se présenter à nous ?

SCÈNE III.

ABDOLONIME, AGÉNOR,
UN SOLDAT de Sidon.

LE SOLDAT.

ABDOLONIME n'est-il pas ici ?

ABDOLONIME.

Oui, c'est moi.

LE SOLDAT.

Seigneur, ayez la bonté de me suivre ; nous allons vous faire Roi de Sidon , ou peu s'en faut.

ABDOLONIME.

Que veut-il dire, Agénor ?

AGÉNOR.

Je devine, ce me semble.

LE SOLDAT.

Allons, allons, Seigneur, il n'y a pas
Qq ij

460 A B D O L O N I M E ,
de temps à perdre ; il faut battre le fer
tandis qu'il est chaud.

A B D O L O N I M E .

Je veux perdre du temps , moi ; & sa-
voir ce que c'est que tout ceci.

L E S O L D A T .

Seigneur, vous n'avez qu'à comman-
der ; mais il vaudroit mieux que je vous
contasse tout en chemin.

A B D O L O N I M E .

Non, non, ici.

L E S O L D A T .

Et bien, Seigneur, votre fils Nar-
bal nous a assemblés d'abord dix ou
douze bons garçons bien résolus , &
nous a dit, tout échauffé, tout hors de
lui, que vous étiez de la race royale
de Sidon, que c'étoit à vous à régner,
& qu'on vous faisoit une injustice
criante en vous retenant les preuves de
votre naissance.

A B D O L O N I M E .

Et vous l'avez cru sans autre façon ?

L E S O L D A T .

Pourquoi ne l'aurions-nous pas cru ?

Narbal est un brave homme , avec qui nous avons servi. Il nous a bien assuré que quand il seroit Prince , nous serions toujours ses Camarades , que nous vivrions de pair à compagnon , que nous ferions la vie ensemble. Nous avons crié : Vive Abdolonime , vive Narbal , vous nommant toujours le premier. D'autres Soldats sont accourus au bruit , qui l'ont crié aussi sur notre parole ; car , graces aux Dieux , nous sommes fort unis entre nous. D'autres sont encore venus grossir notre peloton , qui ont eu l'honnêteté de ne nous pas dédire , & qui ont même crié plus fort que nous. Enfin , pour observer toutes les règles , nous avons tenu Conseil ; & nous avons résolu , à la pluralité des voix , que nous irions tous trouver Ephestion , le Prince Narbal à notre tête. Lui , comme un fils bien respectueux , & cela nous a fort édifiés , a dit qu'il falloit que vous y vinssiez aussi , qu'il porteroit la parole pour vous , s'il en étoit besoin ; & il m'a fait l'honneur de me détacher vers vous par préférence , parce que je suis son ancien ami , & que nous avons beaucoup chambré en-

462 A B D O L O N I M E ,
semble. Allons, Seigneur ; quand vous
ferez Roi , ayez la bonté de vous sou-
venir que j'ai été le premier...

A B D O L O N I M E .

Si j'étois Roi , je ne te conseille-
rois pas de venir demander ta récom-
pense.

L E S O L D A T .

Le prenez-vous par-là ? J'ai ordre de
vous déclarer que si, vous ne voulez pas
venir, Narbal le Prince ira bien sans
vous trouver Ephestion. Je m'en vais
lui rendre compte. Vous ne voulez pas
venir, Seigneur ?

A B D O L O N I M E .

Non ; va , & dis à mon fils qu'il
est un extravagant, & que je le désa-
voue de tout.

A G É N O R .

Permettez - moi d'aller voir ce que
c'est que tout cela. Je tâcherai de faire
entendre raison à Narbal. Enfin vous
êtes bien sûr que je suivrai vos inten-
tions, puisque je les connois.

Allez , mon cher Agénor ; vous me faites un sensible plaisir.

S C È N E I V.

A B D O L O N I M E.

C'EST un beau début de Royauté ; que la sotte Ambassade que je viens de recevoir ! De moment en moment je me dégoûte davantage des grandeurs. Je ne suis encore rien , ni ne ferai , s'il plaît aux Dieux ; & sous ombre que je pourrois être Roi , voilà déjà un tintamarre effroyable. Je ne ferois goutte de bon sang , si je l'étois. O mon jardin ! mon jardin !



SCÈNE V.

ABDOLONIME, ÉLISE.

ÉLISE.

ABDOLONIME, vous savez tout ce qui se passe, & moi je suis présentement au fait de tout. On m'a fait des mystères, mais ils sont éclaircis; je vois où tout aboutira, je vous annonce que vous serez Roi.

ABDOLONIME.

Et pourquoi, Madame? Hannon est le seul qui ait nos titres; & assurément de la manière dont Narbal se conduit, il ne l'engage pas à les montrer. Il est allé comme un fou, & sans lui en demander la permission, qu'il n'auroit pas eue, divulguer tout ce qu'il savoit, & faire une bagarre. D'ailleurs, & c'est là le principal, Barsine refuse l'honneur d'épouser Hannon.

ÉLISE.

Je ne trouve pas, moi, que Narbal

ait mal fait; il a coupé au plus court, on l'auroit traîné cent ans. Comptez que sa naissance connue fera impression, & que mon frère sera obligé de parler. Pour Barline, je ne sais pas quel ajustement on trouvera; mais il en faudra bien trouver pour quelqu'un.

A B D O L O N I M E.

Je renonce à tout, & de bon cœur, plutôt que de souffrir qu'on fasse la moindre violence à Barline.

É L I S E.

Mais si vous avez si peu de goût pour la Royauté, il y a un expédient. Vous êtes le maître de penser comme il vous plaît. Vous aimez la tranquillité dont vous avez pris l'habitude, à la bonne heure, je ne vous en blâme pas; tout au contraire je vous admirerai. Mais vous n'êtes pas le maître de priver votre fils des droits de sa naissance; vous lui feriez un tort dont tout le monde seroit indigné contre vous. Si vous ne voulez pas être Roi, il le fera.

ABDOLONIME.

Ce n'est pas-là mon compte.

ÉLISE.

Ah ! vous avez donc plus d'ambition qu'on ne pensoit ? J'en suis ravie.

ABDOLONIME.

Non , non , il n'y a point à cela d'ambition. Si le malheur vouloit que je fusse Roi , je le ferois , & ne céderois point ma place à mon fils ; premièrement pour le punir de l'incartade qu'il me fait aujourd'hui ; après cela , parce que je vois qu'il a encore la tête trop verte , & que les pauvres Sidoniens auroient trop à souffrir sous son Gouvernement. Je voudrois le matter , afin qu'il fût quelque jour un bon Roi ; & je le ferois tout le plus longtemps que je pourrois , pour avoir le loisir de le réduire.

ÉLISE.

Le tour que vous prenez-là est assez adroit pour un homme aussi simple

que vous prétendez l'être : mais il n'importe ; je voudrois que vous fussiez déjà en état de réduire & de matter votre fils.

S C E N E V I.

ABDOLONIME, HANNON,
ÉLISE.

H A N N O N.

VENEZ, Abdolonime; suivez-moi ;
je vous prie.

A B D O L O N I M E.

Est-ce encore pour me mener être
Roi, comme ce Soldat vouloit faire
tout-à-l'heure ?

H A N N O N.

Non, c'est pour tout le contraire ;
Je puis le dire devant ma sœur qui
ne me trahira pas ; c'est pour me voir
mettre dans le feu tous vos titres, afin
qu'il ne soit plus question de rien.

468 ABDOLONIME,

Venez dans mon cabinet, où ils sont; je veux que vous soyiez témoin de la vengeance que je vais prendre de vous tous.

ABDOLONIME.

Très-volontiers, Seigneur; allons; brûlons, je vous y aiderai; je serai trop heureux d'être hors de tout ce tintamarre-ci.

ÉLISE.

Ah ! mon frère , quel est votre dessein ?

HANNON.

Punir l'ingratitude de Barsine , & l'insolence de Narbal qui veut régner malgré moi, & excite contre moi des féditieux qu'il ramasse de tous côtés. Ne le savez-vous pas ?

ÉLISE.

Oui , je le fais : mais gardez-vous bien de brûler ces titres; il dira que vous les avez brûlés; il fera une histoire qui sera très-vraiemblable , puisqu'entre nous elle sera vraie : on la croira , & toute la Ville de Sidon ,

attachée comme elle est à la Maison royale, vous regardera avec horreur. Le secret a éclaté, c'en est fait; vous n'en sauriez plus empêcher les suites.

A B D O L O N I M E.

Qu'aura-t-on à dire quand je ne me plaindrai pas, quand je serai content? C'est mon affaire une fois.

É L I S E.

Ce n'est pas votre affaire à vous seul; Narbal y est trop intéressé.

H A N N O N.

Quoi! ma sœur, souffrirai-je? ...

A B D O L O N I M E.

Non, Seigneur, ne le souffrez pas; allons brûler. Je veux voir une fin. J'aimerois quasi mieux être Roi bien vite, que d'être ballotté comme je suis.



SCÈNE VII.

ABDOLONIME, BARSINE,
HANNON, ÉLISE.

BARSINE.

Mon père, je viens me jeter entre vos bras, & vous supplier d'ordonner absolument de ma destinée. Je ne puis soutenir tout le trouble, tout le désordre dont je suis malgré moi la première cause.

HANNON.

Oui, vous l'êtes, ingrate, & ce n'est point malgré vous. C'est vous qui avez armé votre frère; c'est vous...

BARSINE.

De quoi m'accusez-vous, Seigneur? Je ne viens point ici pour rien dissimuler; je suis bien innocente du crime que vous m'imputez.



SCÈNE VIII.

ABDOLONIME, BARSINE,
HANNON, ÉLISE,
AGÉNOR.

AGÉNOR.

ABDOLONIME, je reviens pour vous apprendre . . . Ah ! Ciel ! je vois Barsine : annoncerai-je cette nouvelle en sa présence ?

BARSINE.

Dites , dites , Seigneur , il n'y a rien à ménager ; c'est moi qui vous en prie.

AGÉNOR.

On est venu arrêter Narbal de la part d'Ephestion. Ces Soldats si zélés pour lui , si pleins d'ardeur , l'ont laissé enlever tranquillement.

ÉLISE.

Hélas !

HANNON.

Il le mérite bien.

ABDOLONIME.

J'en suis fâché; mais il est vrai qu'il le mérite.

AGÉNOR.

J'en puis vous cacher, Abdolonime, que je crains aussi pour vous.

BARSINE.

Ah! Ciel!

ABDOLONIME.

Qu'on me donne mon jardin pour prison, je ne demande pas mieux.

BARSINE.

Agénor, retirez-vous, je vous en supplie; laissez-moi ici.

AGÉNOR.

Pourquoi me chassez-vous? Je pourrais voir avec vous quelles mesures...

BARSINE.

Non, ayez cette déférence pour moi, je vous la demande instamment; allez.

A G É N O R.

Je ne fais que vous obéir. Mais dans quelle inquiétude vous me jettez !

SCÈNE DERNIÈRE.

ABDOLONIME, BARSINE,
HANNON, ÉLISE.

BARSINE à Hannon.

SEIGNEUR , je vous demande en grace de m'écouter sans m'interrompre. Je n'étois que la fille du Jardinier Abdolonime , & Agénor m'a fait l'honneur de m'estimer assez pour vouloir m'unir à lui. J'y ai long - temps résisté, quoique vivement touchée de son mérite & de son amour, mais incertaine de la constance d'une si grande passion. Enfin j'ai cédé; & il étoit chez mon père pour m'obtenir de lui, dans le moment même que vous êtes venu m'apprendre le secret de la naissance d'Abdolonime , & me faire les propositions que vous

Tome VII.

Rr

savez. J'ai consulté mon père, qui a pris la résolution de tenir à Agénor la parole qu'il venoit de lui donner, & de cacher à Narbal ce qu'il étoit. Agénor, car je lui dois cette justice & cet honneur, n'a pas voulu laisser Narbal dans cette ignorance. Vous en voyez les suites. Mon frère est arrêté, & mon père va l'être; il faut que leur naissance soit prouvée pour les sauver. Seigneur, je suis à vous, si vous persistez encore dans votre première pensée. Qu'un amour que je ne vous cache point ne vous fasse pas croire que je suis indigne de vous; j'ose vous dire que cet amour même étoit accompagné d'une vertu qui doit vous répondre de moi. Je viens de voir Agénor pour la dernière fois de ma vie. Si vous daignez accepter ma main, comptez, mais comptez comme sur la chose du monde la plus sûre, que jamais nulle occasion, nul prétexte ne me le fera revoir. Je le fuirai mieux que vous ne me le feriez fuir. Je sens bien que mes larmes coulent; elles coulent, mais elles ne me trahissent point; je ne prétends pas vous les cacher. Puisque je

vous fais voir mon cœur tel qu'il est ,
vous voyez du moins combien le de-
voir y domine sur tous les autres
sentimens.

A B D O L O N I M E.

Qu'on fasse de moi tout ce qu'on
voudra , mais je ne puis voir la pauvre
Barsine malheureuse. Ma chère enfant ,
tu me perces le cœur. Seigneur Han-
non , feroit-il possible que vous eussiez
le courage?... Oh ! que je ne l'aurois pas ,
moi , qui ne suis point accoutumé à
contraindre personne !

É L I S E.

Mon frère , je vois que vous délibé-
rez en vous - même ; mais vous n'avez
qu'un parti à prendre. Vous ne pouvez
plus cacher leur naissance , je vous
l'ai déjà dit , & vous ne devez pas
l'épouser.

H A N N O N.

Je vois que ce conseil s'accorde
du moins avec vos intérêts ; Nar-
bal vous feroit bientôt Princesse de
Sidon.

É L I S E.

Si je vous suis suspecte...

Rr ij

HANNON.

Cela ne fera rien. J'exigerois moi-même ce mariage, s'il falloit l'exiger. Seigneur, & vous, Madame, allons chez Ephestion ; je vais lui porter vos titres, & délivrer Narbal. Vous épouserez l'heureux Agénor, Madame, & je ne vous demande qu'un peu de bonté pour prix de ce que je fais.

BARSINE.

Seigneur, vous me feriez presque repentir de n'être pas maîtresse de mon cœur. Mon père, vous ne dites rien ?

ABDOLONIME.

J'en demande pardon au Seigneur Hannon ; certainement nous lui avons une obligation extrême, & moi je ne suis pas ingrat. Il fera tout ce qu'il voudra dans Sidon ; Ministre, premier Ministre, il n'aura qu'à dire.

HANNON.

Ah ! Seigneur, quelles graces...

A B D O L O N I M E.

Ne voilà-t-il pas déjà des complimens? Je n'en veux point. Quand je serai Roi, je me contenterai qu'on fasse bien, & qu'on m'aime.

Fin du septième Tome.

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans ce Volume.

<i>I D A L I E</i> , Tragédie,	page 43
<i>M A C A T E</i> , Comédie,	137
<i>L E T Y R A N</i> , Comédie,	233
<i>A B D O L O N I M E</i> , Comédie,	355





P2 Fontenelle, Bernard Le
1797 Bovier de
F7 Oeuvres Nouv. éd.
1766
t.7

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

